

DELLY

# Le sceau de Satan



BeQ

**Delly**

# **Le sceau de Satan**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 310 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le sceau de Satan**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1960.

# I

Arrivé à la fin de la montée, j'arrêtai ma voiture. À gauche de la route s'étendait une châtaigneraie, lumineuse sous le soleil matinal. À droite, la bondissante rivière, à demi cachée par les arbustes penchés vers sa fraîche haleine, grondait au fond du ravin profond qui formait la base d'une falaise noire, bloc de basalte autrefois jailli du sol lors de quelque puissante convulsion volcanique. Des hêtres couronnaient cette hauteur, qu'une assez large faille séparait d'une autre presque semblable, due sans doute au même bouleversement millénaire. Au bord de celle-ci, une terrasse étendait ses pilastres de pierre grise. Je sus ainsi, d'après la description de Pierre Harige, que je me trouvais en face du domaine des Roches-Noires, but de mon voyage.

L'année précédente, au cours d'un séjour à Luchon où j'accompagnais ma mère, j'avais fait

la connaissance de ce cousin qui logeait avec sa famille au même hôtel que nous. Mon père n'avait jamais entretenu de relations avec ses parents de Corrèze. Le cousinage, d'ailleurs, datait d'assez loin. J'ignorais donc tout de ces Harige que le hasard me faisait ainsi rencontrer.

Pierre Harige habitait, l'hiver, Orléans, pays de sa femme, et l'été une propriété qu'il possédait aux environs de Brive. À lui, comme à M<sup>me</sup> Harige, comme à leurs deux enfants, Monique et Michel, on pouvait appliquer cette épithète : quelconque. À peu près toutes leurs préoccupations convergeaient vers ce but : penser, dire, faire ce qu'ordonnait la mode, sans idée personnelle, en y mettant d'ailleurs une certaine ingénuité qui atténuait un peu l'agacement causé par cette sottise moutonnière.

Pierre Harige m'apprit l'histoire de ma famille paternelle que mon père, mort jeune, n'avait pu me faire connaître. D'ailleurs, d'après ce que me disait ma mère, il devait l'ignorer lui-même.

Les Harige étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle des propriétaires terriens assez aisés. Au moment de

la Révolution, Florent Harige avait sauvé de la mort et de la ruine la jeune châtelaine des Roches-Noires, Madeleine de Teilhac, qui, en reconnaissance – ou par amour peut-être – devint sa femme. Depuis lors, les descendants de Florent avaient toujours possédé ce domaine. Il appartenait actuellement à Ambroise Harige, l'aîné des trois frères, qui vivait là toute l'année avec sa femme. Lui seul n'avait pas eu de postérité. Ses frères étaient morts, laissant, l'un, deux filles, l'autre, un fils qui était Pierre. Ambroise – l'oncle, comme l'appelaient toujours ledit Pierre, sa femme et ses enfants avec une sorte de déférente componction – tenait à ce que, chaque année, ses neveux et petits-neveux vinssent passer quelques semaines aux Roches-Noires et, autant que possible, ils se trouvassent tous ensemble autour de lui.

– Vous devriez profiter de cette réunion pour faire connaissance avec la famille presque au complet, m'avait dit Pierre. L'oncle vous fera le meilleur accueil, du moment où vous avez de notre sang dans les veines.

« Le château est très bien situé, le pays fort pittoresque ; en outre, puisque vous êtes chartiste, vous trouverez peut-être des choses intéressantes dans les archives de la vieille tour.

Deux mois plus tard, à mon retour dans notre maison de Versailles, je reçus un mot aimable d'Ambroise Harige, m'invitant à venir passer quelque temps, l'été suivant, aux Roches-Noires. Je ne répondis ni oui ni non ; mais, ayant eu déjà l'occasion de parcourir le bas Limousin et désireux d'y retourner, je m'étais décidé vers la fin d'août à y faire une petite randonnée, en m'arrêtant quelques jours chez ce parent inconnu.

Voilà pourquoi j'étais, ce matin, sur la route, en face des Roches-Noires, près du vieux pont de pierre jeté sur la rivière torrentueuse. À ma droite, clouée à un poteau vermoulu, une planche de bois portait cette inscription à peine lisible : Marjac. Je savais que c'était le village proche du château. Il ne me restait donc qu'à franchir le pont et à m'engager sur l'étroite route ménagée entre les deux blocs de basalte.

Comme j'allais remettre ma voiture en



marche, une autre, dont j'entendais depuis un instant le moteur, passa près de moi. Je vis deux femmes, dont l'une – celle qui conduisait – tourna la tête de mon côté, jeta une exclamation, puis freina. Je reconnus le rond petit visage fardé de Monique Harige.

– Bernard Dambreuil ! Bonjour ! Êtes-vous en panne ?

– Mais, non, ma cousine. Je prenais connaissance des lieux, avant de franchir ce pont par où, si je ne me trompe, je dois arriver aux Roches-Noires ?

– En effet. Vous n'avez qu'à nous suivre, d'ailleurs... Tenez, voici déjà une seconde cousine : Marguerite Rambel. Vous en trouverez encore deux autres au château.

Elle se tournait à demi vers sa compagne. Je vis un fin visage au teint légèrement mat, une bouche fraîche qui souriait, des yeux foncés, gais et lumineux.

– Toutes ces cousines auront plaisir à connaître leur nouveau cousin, dont Monique leur

a fait grand éloge.

La voix était claire et vibrante, l'accent très franc, très simple. Cette jeune personne ne devait pas être coutumière des petites minauderies dont Monique agrémentait sa conversation, surtout quand elle avait affaire à un partenaire masculin.

– L'oncle comptait un peu sur vous hier soir, ajouta Marguerite. Il avait fait préparer en votre honneur un lièvre à la royale, triomphe de sa cuisinière. Nous l'avons mangé sans vous, mon pauvre cousin.

Le rire un peu aigre de Monique s'éleva.

– Paul a mangé votre part, Bernard. Il est fou du lièvre à la royale. Paul, c'est le frère de Marguerite... Mais allons, en route !

À la suite de la voiture – dernier cri de la mode et de l'inconfort – qui était la propriété de Monique, la mienne s'engagea sur le pont, puis sur la route qui montait entre les deux falaises noires. Le lent travail des pluies avait produit dans la pierre des érosions, des anfractuosités où quelques arbustes avaient pris racine. Mais la

fraîcheur de leur feuillage n'atténuait guère le sombre aspect de cette voie étroite où le soleil ne devait atteindre que bien peu de temps chaque jour et peut-être même jamais.

La route tournait, longeant le bloc de gauche, puis s'en écartant peu à peu. Entre d'épais buissons d'un côté, un bois de châtaigniers de l'autre, elle s'élevait, moins raide maintenant, aboutissant à une croisée de chemins. Celui de droite conduisait au village de Marjac, comme l'indiquait une plaque clouée à un arbre. La voiture de Monique prit, à gauche, une allée de beaux vieux hêtres, qui aboutissait à une grille basse derrière laquelle s'étendait une vaste cour pavée. Au-delà apparaissait une grande maison longue à laquelle s'accolait une grosse tour ronde, couverte de feuillage, évidemment très antérieure à l'habitation elle-même.

Cette tour surmontait une demeure fortifiée du XIII<sup>e</sup> siècle ; l'autre bâtiment était un logis du temps de la Renaissance, sans prétention, mais d'une noble ligne. D'élégants pinacles se dressaient au-dessus des lucarnes du second étage

et une tête grotesque surmontait l'accolade de la porte principale.

Devant cette porte, ouverte sur une large marche de pierre, Monique arrêta sa voiture et je l'imitai. Au moment où je mettais pied à terre, une claire apparition féminine parut sur le seuil. La jeunesse, la fraîcheur, la joie. Grande, souple, mince sans maigreur, le teint rosé, vivant, les bras blancs et fermes sortant de la courte manche d'une robe légère à fleurs couleur de feu, d'éblouissants cheveux blond doré bouclant autour du front, des yeux vifs, joyeux, débordant d'une vie triomphante. Oui, une jeune vie dans toute la plénitude de sa joie, de sa vigueur, telle m'apparut celle que, la minute suivante, me nomma Monique en me présentant à elle : Marie-Claude Drézous, petite-nièce de M. Ambroise Harige par sa mère et orpheline depuis plusieurs années.

Cette nouvelle cousine me serra cordialement la main avec une aimable phrase d'accueil, puis interpella gaiement Marguerite :

– Dis donc, toi, on te cherche partout ce

matin ! Tu aurais pu nous prévenir que tu allais courir avec Monique ?

– Ma chère amie, si tu t'étais adressée à maman, elle t'aurait renseignée, car je l'avais avertie que nous allions, Monique et moi, chercher des truites chez le père Hilaire.

Marguerite, en parlant, s'avavançait vers sa cousine plus petite que celle-ci, elle était bien prise et gracieuse, moins brillante, mais d'une fine distinction qui frappait aussitôt. Sa main se glissa sous le bras de Marie-Claude ; puis se tournant vers moi, elle dit en souriant :

– Venez, mon cousin. L'oncle doit déjà être à cette heure dans son bureau.

– L'oncle ? Non, je l'ai vu qui se promenait il y a cinq minutes dans le parterre, avec sa chère Valentine.

Dans l'accent de Marie-Claude, je crus discerner une sèche raillerie. Comme je marchais près de Marguerite, dans le vestibule dallé de marbre blanc et noir, et que je regardais à ce moment son profil bien dessiné, je vis ses lèvres

perdre leur sourire. Elle dit froidement :

– S’il y a cinq minutes, il peut être rentré maintenant.

– Évidemment... Tiens, la voilà, elle.

Quelle intonation, presque agressive, sur ce « elle » !

Au fond du vestibule, une porte à double battant ouvrait sur le jardin. Une jeune fille entra, portant une corbeille remplie de feuillages. À notre vue, elle s’arrêta, attachant sur moi des yeux légèrement interrogateurs.

Marguerite dit avec son accent rieur aussitôt après :

– Valentine, nous ramenons Bernard Dambreuil... Mon cousin, voici le docteur Valentine Rambel, ma sœur.

Je savais par les Harige qu’une de leurs cousines exerçait la médecine et secondait le médecin-chef d’une maison de santé aux environs de Versailles.

Monique m’avait dit : « Vous verrez ce qu’elle s’en croit ! » Au premier abord, je n’eus pas

semblable impression. Cette physionomie un peu anguleuse, ce regard direct et froid n'avaient, évidemment, rien de très affable. Mais Valentine, dans son accueil, me parut simple, sans prétention.

À une question de sa sœur, elle répondit :

– Oui, l'oncle est rentré. Il doit être là, je pense...

Elle s'avavançait en parlant vers une porte placée près de l'escalier de vieux chêne qui occupait la gauche du vestibule. À ce moment, je regardai machinalement Marie-Claude. Elle suivait des yeux sa cousine, et ces yeux d'un vif bleu de roi, que je venais de voir pleins de gaieté, semblaient devenus sombres et comme chargés d'animosité.

– À tout à l'heure ! dit-elle.

Et, tournant les talons, elle commença de gravir l'escalier.

Valentine frappa au battant de chêne. Une voix ayant répondu : « Entrez », elle ouvrit et pénétra la première dans une pièce lambrissée,

mal éclairée par deux fenêtres longues mais trop étroites. Un homme âgé, assis devant un grand bureau ancien, tourna la tête vers nous. Son regard me dévisagea, tandis que Valentine annonçait :

– Mon oncle, voici Bernard Dambreuil.

– Enchanté, mon jeune cousin... Très enchanté...

Une longue main souple se tendait vers moi. Les yeux durs et froids, dans leurs orbites un peu creusées, continuaient de me considérer tandis que je répondais par un remerciement aux paroles du vieillard. Celui-ci reprit :

– J’ai toujours désiré connaître cette branche de notre famille, qui se détacha du tronc il y a une soixantaine d’années. Je regrette que les circonstances n’aient pas amené plus tôt ce rapprochement...

Il avait une voix lente, agréable, un peu trop onctueuse peut-être. Le visage, mince et long, au teint encore frais, possédait une douceur de lignes qui contrastait assez singulièrement avec ce



regard froid, brillant, d'une acuité un peu gênante.

– Je le regrette aussi, mon cousin. Quelles que fussent les raisons qui ont motivé autrefois cette rupture, elles ne doivent plus exister aujourd'hui, je suppose ?

En parlant ainsi, je souriais. Et, lui, sourit aussi. Étrange, déplaisant sourire ! Les coins des lèvres minces, très pâles, se retroussaient en un rictus découvrant à peine quelques dents jaunies. Ainsi, pendant un instant, cette face de vieillard prit une expression presque cynique.

– Ce furent de petites dissensions dénuées de toute importance, mon ami, de ces discussions d'intérêt, sans doute, qui creusent dans les familles des fossés plus profonds, parfois, que ne le feraient des motifs autrement graves. J'étais fort jeune alors et je n'ai jamais connu Martial Dambreuil, votre grand-père. Celui-ci aurait aujourd'hui quelques années de plus que moi. Il est décédé depuis longtemps ?

– Un peu avant ma naissance.

– Et votre père ?

– Il y a quinze ans. Il est mort des suites de la guerre.

– Comme le père de Marie-Claude. Mais celui-ci a traîné plus longtemps... Allons, mon jeune ami, je ne vous retiens pas davantage dans mon antre. Nous ferons plus ample connaissance pendant le déjeuner. Vos cousines vont vous mener à votre chambre... Et Paul, où est-il ?

La question s'adressait à Marguerite qui se tenait debout à quelques pas derrière moi, tandis que Valentine, à demi détournée, rangeait des livres épars sur la table placée près du vieillard.

– Il est parti de bonne heure pour chasser, mon oncle, mais je pense qu'il doit être revenu maintenant.

– Présent ! dit une voix joyeuse.

Dans l'ouverture de la porte s'encadrait la forte stature d'un jeune homme très brun, dont le franc regard souriait autant que les lèvres.

– Mon frère Paul, dit Marguerite.

Sa voix prenait une inflexion de tendresse.

– ... Un cousin parmi toutes ces cousines. Un seul, car Michel n'est pas ici en ce moment.

– On s'en passe ! dit sans façon l'arrivant. À nous deux, Bernard et moi, nous explorerons le pays pour découvrir les vieux grimoires qu'il aime.

Il me serra cordialement la main. Je répliquai sur le même ton :

– Croyez que les vieux grimoires ne m'intéressent pas seuls et que je sais apprécier les aspects pittoresques d'une contrée.

Marguerite regarda son frère avec un reproche malicieux dans ses yeux dont je discernai alors la teinte bleue, changeante et lumineuse.

– Tu ne prétends pas accaparer notre cousin, Paul ? Nous comptons, nous aussi, le promener à travers notre Corrèze.

– Eh bien ! nous promènerons. Nous, voilà... Mon oncle, pardon... La vue de notre hôte me faisait oublier de vous souhaiter le bonjour...

Il s'inclinait respectueusement devant M. Ambroise.

– Tu as fait bonne chasse ? demanda le vieillard.

– Médiocre. Cependant, j'ai rapporté quelques perdreaux... Vous verrez de quelle façon parfaite Laurentine, la cuisinière, les accommode.

Cette dernière phrase s'adressait à moi. Paul ajouta cordialement :

– Voulez-vous, maintenant, venir faire connaissance avec votre chambre ?

J'acquiesçai. M. Ambroise dit : « À tout à l'heure, jeune homme. » Marguerite eut un petit geste amical à mon adresse. Valentine me regarda distraitement et esquissa un vague sourire qui n'atténua pas la froideur de sa physionomie.

Par le vieil escalier de chêne, nous gagnâmes, Paul et moi, le premier étage. Au bout d'un couloir, après avoir monté trois marches, nous nous arrê tâmes devant une porte garnie d'anciennes ferrures. Elle était entrouverte. Paul la poussa, tout en expliquant :

– L'oncle vous loge dans la tour, la partie la plus ancienne du logis, estimant ainsi être

agréable au chartiste que vous êtes.

Ladite tour, en son premier étage, formait deux pièces auxquelles on pouvait accéder directement du rez-de-chaussée par un escalier en vis, pratiqué dans l'épaisse muraille. L'une de ces pièces était presque dépourvue de meubles, l'autre avait été aménagée en confortable chambre à coucher, avec quelques vieilles tapisseries assez bien conservées tombant le long des murs, un lit en chêne à colonnes, quelques anciens bahuts et tables datant visiblement de la même époque que le château.

Je me déclarai sincèrement enchanté de mon logement. Paul me donna quelques indications concernant l'heure des repas, les habitudes des châtelains. Après quoi, il prit congé de moi au moment où un domestique apparaissait, apportant la mallette qui se trouvait dans ma voiture.

Quand je fus seul, je m'approchai de l'une des deux fenêtres étroites qui éclairaient la chambre. Elle était ouverte et le store relevé. Devant mes yeux s'étendait un parterre aux allées bordées de buis. Il était peu fleuri – je sus plus tard que

l'oncle rangeait les fleurs dans la catégorie des dépenses inutiles – mais suffisamment soigné. Encadré à droite et à gauche d'épais bosquets, ayant au fond une agréable perspective de bois et de montagnes aux belles lignes, il accompagnait d'aimable façon ce logis ancien dont l'allure noble et simple m'avait plu au premier abord.

Dans l'une des allées parut une silhouette féminine. Je reconnus Marie-Claude. Elle marchait en flânant et balançait entre ses doigts une branche couverte de petites roses rouges. Sa tête un peu relevée recevait en plein la lumière du soleil en ce moment presque au zénith. Le blond doré de ses cheveux semblait flamboyer. Ses lèvres entrouvertes souriaient comme si quelque rêve heureux occupait sa pensée. Ainsi que tout à l'heure, quand elle m'était apparue au seuil du château, je fus frappé de la vivante joie, de la jeunesse ardente, triomphante qui semblait émaner d'elle, comme d'une source fraîche.

« Une heureuse créature », pensai-je avec un élan de sympathie vers cette cousine hier inconnue.

## II

Devant le château, face au parterre, s'étendait une pergola garnie de rosiers sous laquelle nous fut servi le café, après un déjeuner qui avait mis en valeur le talent de Laurentine.

Il y avait là, outre Pierre Harige, sa femme, plus fardée que jamais, M<sup>me</sup> Ambroise Harige, dite tante Eugénie, maigre vieille dame à la mine lassée, indifférente, et M<sup>me</sup> Rambel, la mère de Valentine, de Marguerite et de Paul.

Je savais qu'elle était veuve d'un sculpteur de valeur, qu'elle n'avait qu'une fortune médiocre et occupait une fonction de secrétaire chez un homme politique ami de son mari. Monique m'avait dit : « La tante Jeanne, c'est le devoir, plutôt sec. » De fait cette figure anguleuse offrait peu d'agrément. Les lèvres souriaient à peine comme à regret, le regard était un peu dur, mais semblait révéler une assez vive intelligence. Au

point de vue distinction, comme mise et comme allure, M<sup>me</sup> Rambel l'emportait de beaucoup sur M<sup>me</sup> Pierre. Je devais reconnaître bientôt qu'il en était de même sous le rapport intellectuel. Mais à ce premier repas, elle ne parla guère, M. Ambroise tenant presque constamment le dé de la conversation en m'interrogeant sur ma mère, ma sœur, mes frères, en parlant de Paris qu'il n'avait plus revu depuis une dizaine d'années.

Maintenant, il était allé faire la sieste habituelle dans son bureau. Sa femme avait disparu pour accomplir sans doute l'une des besognes ménagères qui, d'après Pierre Harige, constituaient son unique plaisir. M<sup>me</sup> Pierre brodait un sac de flamboyante soie rouge qui devait s'assortir à une robe de Monique et M<sup>me</sup> Rambel tricotait en échangeant avec elle quelques vagues propos. Pierre Harige s'était joint à notre groupe de jeunes. Il fumait en écoutant Paul me parler des paysages d'alentours que j'aurais plaisir à connaître.

– ... Vous verrez le Creux de l'Enfer. On nomme ainsi le vallon sauvage où se trouve le



vieux logis de nos ancêtres Harige. Celui-ci appartient à notre cousin Pascal. Une partie est fort ancienne. C'était la demeure paysanne, à laquelle on a ajouté par la suite d'autres bâtiments. Mais ceux-ci ont déjà assez d'âge pour s'harmoniser avec le reste.

– C'est une affreuse maison, mortellement triste, dit Marie-Claude.

Je la regardai, car le son de sa voix m'avait surpris. J'y discernais comme une sourde irritation. Sa physionomie, un instant auparavant toute riieuse, me parut subitement assombrie.

– Cela, je te le concède, déclara Paul. Je n'y vivrais pas non plus avec plaisir. Mais Pascal s'y trouve bien. Il s'occupe beaucoup de ses terres et, en outre, c'est un grand lecteur. Jamais il ne s'ennuie, prétend-il.

– Ce n'est pas la marque d'un esprit ordinaire, dit Valentine.

Elle était assise en face de moi. Ses doigts, longs et minces, tenaient une cigarette qu'elle portait de temps à autre à ses lèvres, d'un geste

machinal. Elle était vêtue d'une robe couleur d'orange claire qui donnait quelque éclat à sa peau très mate, à ses cheveux noirs un peu ternes dont l'ondulation trop apprêtée accentuait la sécheresse des lignes du visage. Elle avait une jolie bouche, bien dessinée, mais froide, sans vie sous le fard. Sa voix était un peu basse, avec des intonations profondes et donnait cependant une singulière impression de dureté.

Marie-Claude eut une sorte de petit ricanement.

– Tu crois ? Singulière idée ! J'ai remarqué au contraire que les simples d'esprit, en général, ne connaissent pas l'ennui. Non que je veuille assimiler Pascal à ceux-là, mais je ne puis parvenir à trouver en lui rien qui l'élève tant soit peu au-dessus du commun des mortels.

– Parce que tu as envers lui une prévention tout à fait enracinée. Il n'y a rien à faire contre cela.

Le ton de Valentine était sec, légèrement dédaigneux. La tasse que tenait Marie-Claude oscilla entre ses doigts. Comme elle était assise

près de moi, je ne voyais pas sa physionomie ;  
mais je perçus dans sa voix une note de défi  
quand elle riposta :

– Rien, rien, en effet.

Paul dit en riant :

– Oh ! quant à moi, je ne le trouve pas très  
récréatif, ce brave Pascal. C'est un type de  
province un peu trop renforcé. Nous n'avons  
guère de goûts communs et s'il n'existait que lui  
comme voisinage, par ici... Mais nous avons nos  
amis des Bourdettes, Jacques Brézennes et sa  
sœur. Celle-ci est une de vos collègues, Bernard.  
Sortie il y a deux ans de l'école des Chartes, elle  
cherche dans toutes les archives de notre  
province des documents pour un ouvrage sur la  
sorcellerie dans le Limousin.

– Très intéressant ! dis-je. J'aurai plaisir à  
causer de cela avec elle.

– Nous vous conduirons demain aux  
Bourdettes. Peut-être verrez-vous son frère  
aujourd'hui, car il vient presque  
quotidiennement, surtout depuis qu'il est le

fiancé de Marie-Claude.

– Ah ! vous êtes fiancée, ma cousine ? Toutes mes félicitations.

Je me tournais vers elle. À ce moment, elle portait la tasse à ses lèvres et buvait les dernières gorgées de son café. Je vis briller ses yeux, je les vis sourire joyeusement. Elle posa la tasse sur une table, près d'elle, et tout en cherchant son mouchoir dans le petit sac posé sur ses genoux, dit gaiement :

– Merci ! Jacques sera très content de vous connaître, et Gilberte également. Monique lui a dit que vous étiez un type dans son genre, pas du tout « avant-garde ».

– Ce qui n'est pas un compliment dans votre bouche, hein ! Monique ?

Je regardais en riant le petit visage trop rose, qui me faisait toujours penser à ces fades bonbons fondants qu'une aïeule me donnait, en mon enfance.

– C'est que vous avez parfois des idées d'un archaïsme !... Mais je leur ai dit aussi que vous

saviez être très aimable, à l'occasion.

Le rire frais de Marguerite jaillit comme une fusée légère.

– Ah ! c'est fort heureux ! En réalité, Bernard, Monique ne vous a pas fait trop mauvaise presse et vous ne serez pas mal accueilli dans la contrée.

Nous devisâmes gaiement pendant un moment, puis, comme la chaleur ne permettait pas encore de promenade, nous nous dirigeâmes, mes cousines, Paul et moi, vers l'extrémité du parterre, là où se trouvait la vieille balustrade de pierre que j'avais aperçue de la route.

Valentine seule ne nous accompagna pas. Elle allait, déclara-t-elle, travailler dans sa chambre.

– C'est un cerveau, ma sœur, dit Paul, tandis que nous avançons dans une des allées où quelque ombre commençait de s'étendre. Elle ne prend guère de plaisir qu'à ses études médicales, à ses observations sur les malades confiés à ses soins. À part le chant – elle a une très belle voix – rien ne l'intéresse particulièrement, hors sa profession.

– C'est un cerveau ?

Marie-Claude marchait devant nous, près de Marguerite. Elle détourna un peu la tête en répétant :

– C'est un cerveau ?... rien que cela, tu crois ?

Je vis sa bouche moqueuse, le vif éclair de son regard. Paul demanda, d'un ton où je sentis passer quelque surprise :

– Tu en doutes ?

Elle leva un peu les épaules et se détourna sans répondre. Dans l'étroite allée, elle marchait d'un pas souple de jeune sportive bien musclée, cependant demeurée très féminine. Marguerite avait la même élégance dans l'allure, mais avec une grâce plus fine, avec plus de sveltesse dans sa mince personne vêtue de blanc. Sa chevelure aux tons de châtaigne claire tombait sur la nuque blanche en boucles légères qui, visiblement, ne devaient rien à l'art du coiffeur. Quant à Marie-Claude j'avais déjà remarqué que ses cheveux d'un blond si chaud étaient coiffés en un chignon d'ailleurs fort gracieux, mais qui surprenait chez

cette belle jeune fille dont les goûts, les habitudes, le genre d'existence me paraissaient assez loin de mériter le qualificatif de « vieux jeu ».

À l'extrémité du parterre s'arrondissait un antique bassin de pierre où luisait une eau morte, un peu verdâtre. Autrefois, ainsi que me l'expliqua Paul, une canalisation y amenait l'eau d'une source voisine. Mais M. Ambroise avait jugé inutile de la faire réparer, de telle sorte que la pluie et la neige alimentaient seules maintenant le vieux bassin.

– L'oncle est un peu « serré », ajouta Paul en souriant.

– Avare, veux-tu dire. L'amour de l'argent, c'est sa vie. Et je trouve cela odieux !

Sur cette réplique nerveusement lancée, Marie-Claude s'avança jusqu'à la balustrade où déjà s'accoudaient Marguerite et Monique.

Je la suivis et contemplai un moment les châtaigneraies inondées par la brûlante lumière d'été, les monts voilés d'une brume bleuâtre. Au-

dessous de nous, la rivière roulait ses eaux étincelantes vers lesquelles penchaient les frais arbustes du ravin. Puis nous nous assîmes sur deux vieux bancs, à l'ombre d'un bosquet de noisetiers plantés à droite de la balustrade. Monique entama le récit de son récent séjour à Royan, pendant le mois d'août. Nous n'écoutions qu'à moitié son bavardage futile. La chaleur nous engourdissait, je pense. Marie-Claude, d'un geste affectueux, appuyait sa main sur l'épaule de Marguerite. Je les regardais, toutes deux différentes et si charmantes dans la fraîcheur de leur jeunesse qu'aucun artifice ne venait détruire. Oui, toutes deux, certes. Mais secrètement, déjà, ma préférence allait vers cette fine Marguerite en qui je pressentais une âme d'une qualité plus rare.

Après avoir admiré sa brillante cousine, mon regard se reportait complaisamment sur elle. En ce moment, elle gardait un air songeur. Sur ses joues mates, la chaleur amenait un peu de rose. Puis, à une réflexion gouailleuse de son frère qui s'adressait à Monique, elle rit doucement, et ses yeux pensifs reprirent vie, lumière, gaieté.



Monique, vexée, riposta aigrement. Il y eut une courte discussion entre les deux cousins ; mais la jeune personne n'était pas de taille à lutter verbalement avec Paul, redoutable ironiste. Elle s'en tira en quittant la place, après avoir déclaré d'un air pincé qu'« il existait heureusement des gens plus intelligents ».

– Oui, les petits idiots avec qui elle danse, boit des cocktails et se fait cuire la peau sur le sable de Royan. Bonne fille, cette Niquette, mais quelle vie !

– Paul !

Marguerite regardait son frère avec reproche.

Il eut un rire franc, un peu moqueur.

– Chère petite Marguerite, tu le penses aussi bien que moi. Mais n'offensons pas davantage la charité. Voyons, que décidons-nous pour notre promenade ? La faisons-nous maintenant ?

– Si tu veux, dit Marie-Claude.

Elle était nonchalamment appuyée au dossier du vieux banc. Mais elle se redressa, tout à coup redevenue vive, allègre.

– Je prendrai ma voiture... vous, la vôtre, sans doute, Bernard ?

– Certainement ma cousine. Qui aurai-je le plaisir d’emmener ?

– Paul... peut-être Valentine, si elle daigne nous accorder sa compagnie. Moi, j’aurai Marguerite.

– Et Monique ?

– Elle ira avec qui elle voudra, ou bien dans sa voiture, si ça lui chante. À moins que la vue de Paul lui inspire une telle horreur qu’elle lui préfère la solitude.

D’un bond souple, Marie-Claude se mit debout, rieuse, pleine d’entrain.

– ... Et maintenant, allons nous préparer, mes bons amis !

### III

Il était un peu plus de six heures quand nous rentrâmes aux Roches-Noires, après une agréable excursion qui m'avait fait connaître les ruines d'une commanderie de Templiers que je projetais de revoir plus à fond. Valentine ne nous avait pas honorés de sa compagnie, mais Monique était là, vêtue de bleu vif, confortablement installée dans la très belle voiture de Marie-Claude.

– Une chic nature, notre Marie-Claude, m'avait dit Paul, tandis que nous attendions les jeunes filles occupées à chercher des champignons dans un bois au bord duquel nous avions arrêté nos voitures. Bonne, franche, pas snob. Sa fortune ne l'a pas gâtée.

– Elle est très riche ?

– Une cinquantaine de millions, héritage de son grand-père paternel qui était maître de forges. Son père est mort jeune, mais sa mère, notre tante

Juliette, a très intelligemment administré cette fortune. Orpheline depuis quatre ans, Marie-Claude vit avec une cousine de son père en conservant toute son indépendance, dont elle use d'ailleurs assez raisonnablement, car elle est sérieuse sous des dehors parfois frondeurs.

– Et son fiancé ?

– Jacques Brézennes est un charmant garçon. Sa situation de fortune est assez belle, quoique fort loin d'atteindre celle de Marie-Claude. Il s'occupe de ses propriétés, mais passe deux ou trois mois d'hiver à Paris. Vous le verrez sans doute tout à l'heure, car il dîne maintenant presque chaque jour aux Roches-Noires.

De fait, quand nous entrâmes dans le vestibule du château, une silhouette masculine parut au seuil de la porte conduisant au petit salon.

– Enfin, voici les promeneurs !

– Oui, mon cher. Vous êtes là depuis longtemps ?

Marie-Claude s'avancait, tendait la main au mince et blond jeune homme qui lui souriait.

– Un quart d’heure, vingt minutes. Nous parlions musique, Valentine et moi.

– Ah ! Valentine...

Jacques Brézennes s’écartait pour laisser passer Marie-Claude. Je vis près de la fenêtre Valentine assise, le bras droit appuyé à l’accoudoir de son fauteuil. Dans le reflet du soleil couchant, son profil se détachait un peu sec, mais d’une belle ligne.

Elle semblait absorbée dans la contemplation d’un jeune chat qui jouait devant elle, sur le tapis.

Marie-Claude se détourna brusquement et prit le bras de son fiancé.

– Venez, Jacques, nous avons encore le temps de rester un peu au jardin, avant le dîner.

Ils traversèrent le petit salon et sortirent par une des portes-fenêtres.

Paul se mit à rire.

– Voyez ce que c’est qu’une amoureuse ! Marie-Claude oublie complètement de vous présenter son fiancé, Bernard. Quand il est là, rien n’existe plus dans l’univers.

– C’est assez naturel. Je ferai la connaissance de M. Brézennes un peu plus tard, voilà tout.

– Tu dors, Valentine ? dit gaiement Marguerite.

Elle entra dans le salon, allait vers sa sœur : Valentine tourna un peu la tête, en répondant :

– Pas du tout.

Je la trouvai très pâle. Était-ce dû à ce reflet de lumière ou bien au voisinage de la robe claire qu’elle portait ce soir ?

Elle demanda, de sa voix calme, égale :

– Vous avez fait une agréable promenade, mon cousin ? Notre pays vous plaît ?

Nous causâmes un moment. Puis je montai dans ma chambre afin d’écrire à ma mère et de changer de tenue pour le dîner.

Mon grand-père maternel avait autrefois acheté à Versailles, dans le quartier Saint-Louis, un vieil hôtel dont avait hérité son fils, mon oncle François Berthier. Comme celui-ci, il était vieux garçon et vivait une partie de l’année en Normandie où se trouvaient ses fabriques de

toiles, il laissait à ma mère et à moi la jouissance de cette demeure qui restait le centre de réunions pour toute la famille – ma sœur Lucie mariée à un officier de marine, mon frère Robert associé à l'oncle François et Bénédicte, vicaire dans une paroisse du doyenné de Mantes.

À mon départ, ma mère m'avait dit : « Donne-moi des détails sur cette famille, donne-moi ton impression. Tu as vite fait d'observer, de juger et assez bien, en général. »

Il était encore un peu tôt pour le former, ce jugement. Tout au plus pouvais-je ranger les habitants de cette demeure en deux catégories : ceux qui, de prime abord, m'étaient sympathiques, et les autres sur qui je me réservais.

« Dans les premiers, je mets sans hésitation Marie-Claude Drézoux, Marguerite et Paul Rambel. Pour les Pierre Harige, parents et enfants, vous savez, chère maman, ce que j'en pense. M<sup>me</sup> Rambel et sa fille Valentine me laissent perplexe. M<sup>me</sup> Ambroise Harige est quelconque. Quant à l'oncle... »

Je m'interrompis et restai songeur, le stylo en l'air. L'oncle... tiens, moi aussi, je l'appelais comme les autres. Ils y mettaient tous un accent de déférence et j'avais déjà l'impression que ce vieillard exerçait une influence considérable sur sa famille.

Personnellement, je ne pouvais que me louer de son accueil. Il m'avait reçu aimablement, avait paru porter intérêt à ce que je lui disais de ma vie et de celle des miens. Pourtant, un seul mot venait à ma pensée pour le qualifier. M. Ambroise m'était profondément antipathique.

Pourquoi ?

Comment exprimer les nuances, les cent facettes d'une physionomie ? Un peu de cynisme dans le sourire, un regard subitement trop dur, après avoir paru d'une douceur presque désagréable, une note fausse dans la voix onctueuse... Oui, comment définir ce qui nous déplaît, ce qui nous éloigne, chez certains êtres complexes qui dérobent si bien leur âme qu'en certaines circonstances extraordinaires seulement nous pouvons en avoir la révélation ?



Cependant, comme j'étais l'hôte du châtelain des Roches-Noires, je ne voulus pas déclarer, dès ce premier jour, mon impression défavorable et je terminai ma phrase en parlant de l'excellente hospitalité qui m'était offerte.

Quand ma lettre fut close, je m'habillai pour le dîner. Puis je quittai ma chambre, passai la vieille porte de chêne et descendis les trois marches conduisant au couloir. À ce moment, l'une des portes donnant sur celui-ci fut ouverte et Marie-Claude parut.

– Ah ! vous voilà, Bernard ! Je m'excuse d'avoir emmené Jacques en oubliant la présentation. Mais je suis très impulsive et je... je venais d'avoir une contrariété.

Je protestai que je n'en éprouvais aucun froissement. Puis nous descendîmes en causant ; sous la pergola, Paul et Jacques Brézennes parlaient de chasse. Nous échangeâmes, le fiancé et moi, une cordiale poignée de main et Marie-Claude lui annonça que nous irions le lendemain rendre visite à sa sœur, dans leur logis des Bourdettes.

– Gilberte sera très heureuse de recevoir un collègue, répliqua Brézennes en souriant. Elle travaille beaucoup en ce moment, car elle a découvert dernièrement des documents fort intéressants, m’a-t-elle dit.

– Sur la sorcellerie dans ces contrées ?

– Précisément. Elle vous les montrera avec plaisir.

– Quelle idée de traiter un pareil sujet ! dit Monique.

Elle sortait du salon et venait vers nous, toute rutilante dans une nouvelle toilette d’un rouge de géranium.

– Des sorciers, heureusement, il n’y en a plus. C’était bon dans l’ancien temps, cela !

– Gilberte prétend qu’il en existe toujours.

– Oh ! Gilberte vit constamment dans ses vieilles histoires et elle n’a plus conscience de l’époque où nous sommes. En tout cas, les sorciers d’aujourd’hui sont certainement des farceurs qui ne peuvent faire grand mal.

– Espérons-le ! dit Marie-Claude. Mais les

influences démoniaques qui faisaient agir ces hommes et ces femmes, autrefois, subsistent toujours et peuvent se manifester encore.

Monique éclata de rire.

– Oh ! là là ! En voilà des idées ! Tu l’entends, Paul ?

– Elle a raison. La sorcellerie à travers les âges est une entreprise satanique, pas autre chose.

– Pas autre chose ? Tu crois cela, mon garçon ?

La maigre stature de l’oncle s’encadrait dans l’ouverture de la porte du salon. Les mourantes clartés qui arrivaient encore du couchant éclairaient le long visage presque sans rides, le front haut, étroit, le crâne un peu en pointe que laissaient voir de rares cheveux gris. Le vieillard regardait son petit-neveu avec une gravité mêlée d’ironie. Sa voix douce répéta :

– Tu crois cela ? Non, bien souvent c’était une mission, un don mystérieux, transmis de père en fils et qui pouvait se concilier avec une parfaite orthodoxie religieuse.

– C'est qu'il y a sorcier et sorcier, dis-je. On donne parfois ce nom, dans nos campagnes, à de braves gens qui soignent bêtes et gens sans avoir recours à des pratiques répréhensibles. Qu'il se glisse là, en certains cas, quelque superstition, c'est possible. Mais il est une autre sorcellerie, qui, celle-là, est visiblement inspirée, soutenue par les puissances démoniaques. Elle a exercé en tous pays ses ravages et le XVII<sup>e</sup> siècle en a connu un effrayant épisode, dans la terrible affaire des poisons.

– Le XVII<sup>e</sup> siècle ? Mais nous sommes au XX<sup>e</sup>, mon jeune cousin, et tout cela n'existe plus !

Un petit rire amusé punctua la phrase.

– Ce n'est pas l'avis de ma sœur, dit Brézennes. Elle prétend que ce sont des choses vieilles comme le monde et qui subsisteront jusqu'à la fin des temps.

– Votre sœur, mon ami, est une femme intelligente, mais étant donné ses études, elle voit partout des survivances de périodes révolues. Laissons-la à ses illusions, si elles peuvent lui

procurer quelque plaisir. Et maintenant, à table, mes enfants !

La salle à manger des Roches-Noires était une grande pièce tout en longueur, boisée de chêne, garnie de vieux bahuts et de coffres vénérables, bien entretenus. Les fenêtres ouvraient aussi sur le parterre et les dernières clartés du jour s'attardaient sur cette façade, tandis qu'entraît la légère fraîcheur qui, le soir, tempérait ici les chaleurs de l'été.

Le dîner fut très gai. Marie-Claude et Paul, surtout, montraient un entrain extrême. M<sup>me</sup> Rambel elle-même se dégelait un peu et M. Ambroise souriait avec onction, tout en savourant les mets préparés par son cordon-bleu. Seule, Valentine restait morose. À un moment, Monique, ma voisine, me poussa le coude en murmurant :

– Hein ! Qu'est-ce que je vous disais ? Le docteur Rambel ne daigne pas s'associer à nos simples divertissements et reste vissé sur son piédestal.

Mais je n'avais pas l'impression que ce fût du

dédain, cette expression absorbée, ce regard absent que je remarquais chez Valentine. Peut-être était-elle souffrante, car elle ne mangeait guère et je me souvenais de sa pâleur, quand elle était assise dans le petit salon.

En face de moi, près de sa fiancée, se trouvait Jacques Brézennes. Paul l'avait qualifié de « charmant garçon », et de fait, rien ne pouvait mieux le définir. Charmant par l'élégance discrète de sa tenue, de ses manières, par sa physionomie expressive, par la douceur caressante du regard. Non qu'il fût ce que l'on appelle un joli garçon ; mais il était beaucoup mieux que cela et je comprenais que Marie-Claude en fût très éprise.

Après le dîner, tandis que nous nous installions sous la pergola, ils s'en allèrent tous deux dans le parterre sur lequel maintenant descendait la nuit tiède, légèrement éclairée par un croissant de lune. M. Ambroise, son neveu et ses nièces jouaient au bridge, à la lueur d'une lampe électrique. Les jeunes fumaient – sauf Marguerite – et causaient à bâtons rompus. Nous

jouissions de cette soirée si bonne après la chaleur du jour.

Des bois voisins arrivait cet indéfinissable arôme du proche automne qui semble un composé d'effluves de terre humide, de bruyères, de fougères, de feuilles près du déclin.

– Tu devrais nous jouer quelque chose, dit Monique à son cousin.

– Avec plaisir, répondit Paul. Viens-tu m'accompagner, Valentine ?

Elle fit un geste affirmatif et se leva pour suivre son frère. Plus grande que Marguerite, maigre, de formes un peu sèches, elle avait une démarche ferme, décidée, très souple cependant. Au passage, M. Ambroise lui demanda :

– Tu vas chanter ?

– Mais non, mon oncle.

– Si, si. Tu chanteras *La romance à l'étoile*.

– Je ne me sens pas disposée ce soir.

– Allons, tu n'as pas l'habitude de te faire prier. Nous voulons t'entendre, ma fille. Quand

on a un don tel que celui-ci, il ne faut pas le mettre sous le boisseau.

Sans répliquer davantage, Valentine entra dans le salon. Peu après les sons de piano arrivèrent jusqu'à nous, puis ceux du violoncelle de Paul. Celui-ci, avec de délicates nuances et une réelle maîtrise, joua *l'Arioso* de Bach. Après quoi, il appela Marguerite pour prendre au piano la place de sa sœur et Valentine chanta, d'abord la célèbre romance de Wagner, puis, sur la demande de M<sup>me</sup> Rambel *Apaisement* de Beethoven.

Cette voix au timbre très pur, flexible et profonde, était certainement l'une des plus belles que j'eusse entendues. Mais la vie, la chaleur lui manquaient. Elle n'était qu'un remarquable instrument sans âme.

J'étais venu jusqu'au salon pour mieux entendre. Comme Valentine finissait de chanter, Marie-Claude et son fiancé parurent près de moi.

Marie-Claude dit à mi-voix :

– C'est glacial, un chant pareil ! Ne croirait-on pas qu'elle est en marbre, cette Valentine, quand



on entend cela ?

Elle avait un accent d'ironie sèche qui me surprit.

Brézennes protesta :

– Sa voix est merveilleuse !

– Oui, comme le fameux violon de mon voisin, à Paris. Mais c'est pitié de l'entendre faire là-dessus ses exercices de virtuosité ou jouer Mozart, Beethoven, Chopin avec une égale incompréhension. Je dois reconnaître, d'ailleurs, que Valentine n'a jamais autant que ce soir donné l'impression de ne rien comprendre à ce qu'elle chante.

Je pensai, un peu déçu : « Cette belle Marie-Claude serait-elle méchante ? envieuse ? »

Valentine, à cet instant, s'écartait du piano, se détournait. Brézennes s'avança et dit avec l'accent chaleureux que prenait facilement sa voix :

– Je regrette d'être arrivé au moment où vous finissiez, Valentine. C'est toujours un si grand plaisir pour moi de vous entendre !

Marguerite pivota sur la banquette et nous fit face.

– Elle peut vous chanter autre chose. Que voudriez-vous entendre Jacques ?

– Eh bien, *la Habanera de Carmen*, par exemple.

– *La Habanera de Carmen* ?

Ces mots étaient jetés par Marie-Claude dans une sorte de ricanement.

– ... Oh ! non, de grâce. Valentine n'a pas une nature à chanter cela... ou alors...

Elle fit quelques pas, en tournant presque le dos à sa cousine. Sous la lumière du petit lustre de cristal, ses cheveux couleur d'or vif miroitaient, l'épiderme nacré de ses bras prenait des tons de perle. D'un geste vif, elle saisit la main de Brézennes.

– Dansons, plutôt ! Paul, le phono, s'il te plaît ?

– Ah ! c'est une bonne idée ! Vous dansez, Bernard ?

– Mais oui, à l’occasion,

Valentine s’éloignait du piano, allait s’asseoir à l’écart, près d’une petite table où se trouvaient des revues. Elle ne dansait jamais, ainsi que me l’apprit Marguerite qui m’avait accepté pour partenaire. Comme Paul, elle me dit que sa sœur ne s’intéressait guère qu’à sa profession, qu’elle y montrait un grand dévouement et exerçait une forte influence sur ses malades.

– Elle ne doit pas avoir beaucoup de vie de famille ? dis-je. Sans doute la voyez-vous assez peu, en dehors des vacances ?

– Très peu, en effet. Mais je crois qu’elle n’en éprouve guère de regret, car elle a toujours été d’une nature assez concentrée, dédaignant nos petits plaisirs familiaux tout aussi bien que ceux du monde et ne trouvant de satisfaction que dans l’étude.

Je perçus dans l’accent de Marguerite une note attristée. Avec un sourire, elle ajouta :

– Nous nous comprenons beaucoup mieux, Paul et moi.

– Et aussi Marie-Claude ?

– Oh ! Marie-Claude, naturellement !

Celle dont nous parlions passait à ce moment près de nous avec son fiancé. Paul, ayant arrêté le phonographe, s'était mis au piano et jouait *Les traîneaux*. Marie-Claude et Brézennes dansaient la vieille mazurka avec élégance. Ils la dansaient assez machinalement, je crois, car ils se regardaient et semblaient absorbés dans leur mutuelle contemplation. Le visage de Marie-Claude était l'image même du bonheur et Brézennes donnait l'impression d'un homme complètement indifférent à tout ce qui n'était pas la belle fiancée dont son bras enlaçait la taille souple, vêtue de crêpe rose.

Après la mazurka, Marie-Claude réclama une valse. Elle semblait infatigable, en dépit de la chaleur.

Marguerite avait remplacé Paul au piano et Monique dansait maintenant avec son cousin, tandis que sur le seuil de la porte-fenêtre, je respirais cet air si doux qui apportait le parfum des bois et des pâturages.

Valentine avait quitté le salon. Je ne la revis qu'au moment où, un peu plus tard, nous prîmes congé les uns des autres. Marie-Claude accompagna son fiancé jusqu'au seuil du vestibule et lui lança un joyeux : « À demain ! » Puis elle revint et nous rejoignit en haut de l'escalier, qu'elle gravit en courant.

– Bonsoir, ma Guite ! dit-elle en embrassant fougueusement sa cousine. Je tâcherai d'être matinale pour aller à la messe avec toi... Bonsoir, vieux Paul... Bernard, nous logeons dans le même canton...

Elle me précédait le long du couloir. Paul et Marguerite s'éloignaient, après que je leur eus serré la main. Les maîtres du logis, les Pierre Harige et M<sup>me</sup> Rambel avaient aussi leurs chambres dans une autre partie du château. Sur ce couloir donnaient seulement celles de Marie-Claude et de Valentine.

Devant sa porte, Marie-Claude s'arrêta et me tendit la main.

– Bonne nuit, Bernard ! Demain, nous vous montrerons de jolis coins de pays. J'ai très

sommeil. Nous avons fait un peu les fous, ce soir.

Elle riait, le regard heureux, si vivante, vraiment éblouissante de jeunesse, de fraîcheur, de joie. Elle me serra cordialement la main, ouvrit sa porte, fit de la lumière et referma le vantail.

Me détournant, je vis derrière moi Valentine qui s'était arrêtée à quelques pas de là, devant sa chambre. Je lui souhaitai le bonsoir et m'en allai dans la direction de mon propre appartement, non sans remarquer que Marie-Claude avait paru ignorer la présence de sa cousine. À divers indices, durant cette journée, j'avais cru comprendre qu'elle gardait contre Valentine quelque ressentiment, alors qu'elle se montrait affectueuse pour Marguerite et Paul et même pour Monique, à un degré beaucoup moindre qu'expliquait la nature insignifiante de cette jeune femme.

## IV

Je dormis assez mal cette nuit-là. Après un sommeil agité, coupé de plusieurs réveils, je me levai vers six heures avec l'intention de faire une courte promenade à la fraîcheur du matin.

Je descendis par l'escalier de la tour, au bas duquel une porte donnait directement sur la cour d'entrée. En flânant, je franchis la grille qui fermait celle-ci et m'engageai sur le chemin de Marjac, le plus proche village.

Je me trouvais à moitié route quand j'entendis derrière moi un pas pressé. Puis une voix me héra :

– Eh ! Bernard !

Me détournant, je reconnus Paul.

– ... Déjà en route ?

– Mais oui. Il ne faut pas perdre cette petite fraîcheur. Et vous, Paul ?

– Moi, je rejoins Marguerite à l'église. Notre vieux curé me réquisitionne pour lui servir la messe, car il trouve que je fais un peu mieux que ses galopins du village. Mais je suis en retard ce matin. M'accompagnez-vous ?

– Volontiers !

En hâtant le pas, nous descendîmes la pente assez douce qui menait au village. Celui-ci était bâti au bord de pâturages, que des bois entouraient. Près de la petite église romane se trouvait un vieux logis aux murs noirs crevassés, au toit couvert de lichens.

– Le presbytère, me dit Paul. Il s'en va de décrépitude. Marguerite et moi avons demandé à l'oncle d'accorder une subvention pour le faire réparer, mais il n'a rien voulu entendre. Alors Marie-Claude a dit qu'elle se chargeait de tout.

– Elle doit avoir une nature généreuse ?

– Oui, elle est très charitable. Aussi ne peut-elle comprendre certaines lésineries... Moi non plus, d'ailleurs. Mais je n'ai malheureusement pas les moyens de faire des largesses, avec ma



solde de lieutenant.

L'église de Marjac était un de ces antiques sanctuaires émouvants par les milliers de prières de supplications jaillis des cœurs souffrants des âmes tentées qui ont passé entre ses murs au cours de leur épreuve terrestre. Bien pauvre, bien simple, elle contenait cependant certaines choses intéressantes, telles plusieurs statues de bois peint, que m'avait signalées Marguerite, tels encore les fonts baptismaux de pierre très anciens, et l'autel en chêne curieusement travaillé où officiait en ce moment le vieux curé.

Marguerite, deux châtelaines du voisinage et quelques femmes du village assistaient à cette messe. L'atmosphère était pleine de recueillement, dans le silence rompu seulement par la parole du prêtre et de son servent, dans l'ombre de la vieille voûte que le jour, si clair pourtant ce matin, atteignait difficilement à travers de sombres vitraux couleur de pourpre, d'orange et d'azur.

La messe terminée, j'allai avec Paul examiner de plus près les statues de bois qui devaient

remonter à la même époque que l'église. Quand nous sortîmes, Marguerite nous rejoignit sous le porche.

– Marie-Claude s'est montrée bien paresseuse ce matin, dit-elle gaiement après que nous nous fûmes souhaité le bonjour. Cela m'étonne, car c'est, aujourd'hui, l'anniversaire de la mort de son père.

– Elle ne se sera pas réveillée à temps, sans doute, répliqua Paul. Nous nous sommes couchés tard hier soir. Il est vrai qu'elle en a l'habitude...

Nous quittions à ce moment le porche. Une automobile passa, traversant la place à grande allure. Paul, interrompant sa phrase, dit avec surprise :

– Tiens, la voiture de Marie-Claude ! Où donc envoie-t-elle son chauffeur en courses, à cette heure-ci ?

– Quelque commission à Treignac ou ailleurs. Mais je m'étonne qu'elle ne m'en ait pas parlé hier.

Nous reprîmes le chemin du château, en

flânant un peu. Paul et Marguerite me parlaient de Versailles, de ma mère, et de mes travaux d'histoire. Ainsi, nous atteignîmes la cour, arrivâmes jusqu'à la porte du logis. À cet instant, sur le seuil surgit une sorte de petit pantin empêtré dans ses larges pantalons de couleur vive et tendant vers nous des bras maigres couleur de pain brûlé. C'était Monique, en pyjama, les cheveux en désordre, le visage bouleversé.

– Qu'y a-t-il ? s'écria Marguerite.

Elle bondissait vers sa cousine. Monique bégaya :

– Marie-Claude... Marie-Claude... morte !

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Quoi ?... quoi ? cria Paul.

– Camille l'a trouvée morte tout à l'heure... dans son lit...

Écartant Monique, le frère et la sœur s'élançaient à l'intérieur, couraient vers l'escalier.

– C'est affreux !... c'est affreux ! dit Monique en se tordant les mains.

Elle me regardait, les yeux pleins de larmes. Stupéfait, ému profondément, je ne trouvai pas tout d'abord de parole. Marie-Claude... cette jeune créature si pleine de vie... Non, ce n'était pas possible !

– Mais qui dit qu'elle est morte ? m'écriai-je enfin. Ce peut être une syncope... ce n'est certainement que cela !

– Valentine dit que... qu'elle est froide... et que la mort remonte à plusieurs heures... du reste, Amédée est parti pour chercher le médecin de Treignac.

Tout en parlant, Monique rentrait dans le vestibule. Je la suivis et me trouvai en face de M<sup>me</sup> Rambel qui sortait du bureau de M. Ambroise.

Elle était en peignoir, mais coiffée, correcte, très calme. Toutefois, quelque émotion perçait dans son accent tandis qu'elle me racontait comment la femme de chambre, inquiète de ne pas voir paraître sa jeune maîtresse qu'elle attendait dans le cabinet de toilette, était entrée et l'avait trouvée sans vie. Aussitôt, elle avait été

chercher Valentine. Celle-ci, ayant examiné sa cousine, avait déclaré qu'elle était bien morte.

Je demandai :

– Mais avait-elle une affection cardiaque, ou quelque autre chose qui puisse expliquer cette fin subite ?

– À notre connaissance, non. Sa santé semblait excellente, son endurance à la fatigue était peu commune. Cependant, Valentine parle de syncope cardiaque. Nous allons voir ce qu'en dira le docteur Brisson. Mais quel malheur ! Une si belle fille ! Et quel chagrin pour son fiancé !

À ce moment, du premier étage, quelqu'un l'appela. Elle me quitta et comme Monique avait disparu, j'entrai dans le petit salon où je me jetai machinalement dans un fauteuil. Il me semblait que je rêvais. L'impression de vie intense, de santé complète, chez cette jeune fille, avait été si forte qu'elle ne pouvait s'accorder dans mon esprit avec une telle fin.

Et je me représentais la douleur, l'effondrement du fiancé. Il m'avait paru

tellement épris ! Qui allait se charger de lui porter l'affreuse nouvelle ?

Paul me donna la réponse à cette question en venant me rejoindre une demi-heure plus tard.

– Je vais aux Bourdettes avec ma mère. Le malheureux Jacques !

Il avait les yeux rouges et la voix rauque. Avec accablement, il se laissa tomber sur un siège.

– Alors, c'est bien vrai ?

– Hélas ! Brisson dit comme Valentine : syncope cardiaque.

– Mais enfin, puisque rien ne faisait supposer ?...

Paul leva les épaules.

– Savons-nous quel point faible nous portons dans notre pauvre corps ? Certes, pareille chose semble stupéfiante... mais enfin...

Il passa la main sur son front où perlait un peu de sueur.

– Toute la maison est bouleversée. On l'aimait

tant, notre Marie-Claude ! Je ne peux croire encore à cela... à cette chose...

Un sanglot lui coupa la parole.

Moi-même je sentais que mes yeux se mouillaient et je les accompagnai tous deux jusqu'à la cour où attendait Pierre Harige avec sa voiture.

Quand ils furent partis, je regagnai ma chambre. En passant devant celle de Marie-Claude, j'entendis des allées et venues. Mon cœur se serra plus fort à la pensée du corps sans vie étendu par-delà cette porte. Et je la revis telle qu'elle était hier soir, sur ce même seuil, la belle Marie-Claude, rieuse, éblouissante dans sa robe rose, me jetant gaiement ces mots : « À demain. »

À demain ! hélas.

J'écrivis un mot à ma mère pour lui apprendre ce triste événement, puis j'essayai de lire. Mais ma pensée ne pouvait se fixer et j'abandonnai mon livre. Pour l'occuper je passai dans la seconde pièce qui, avec ma chambre, composait cet étage de la tour. M. Ambroise m'avait dit la

veille que les archives de la famille de Teilhac se trouvaient dans une profonde armoire de chêne scellée à la muraille. Sans entrain, je feuilletai quelques-unes de ces paperasses. Puis, voyant que l'heure du repas était proche, je quittai la tour et m'engageai dans le couloir.

À ce même moment, Marguerite sortait de la chambre mortuaire. Sa figure défaite, ses yeux gonflés disaient son chagrin. En me voyant, elle s'arrêta et sa voix étouffée par un sanglot murmura :

– Oh ! croyez-vous ?... croyez-vous ? Est-ce possible ? Elle... Marie-Claude !

Je m'approchai et lui pris la main.

– Je ne puis moi-même me faire à cette idée après l'avoir vue rire...

– N'est-ce pas ? C'est... tellement invraisemblable ! Jacques ne voulait pas le croire... Il est arrivé ici comme un fou. Il l'a prise dans ses bras... il l'appelait...

Sa voix tremblante se brisa dans les larmes.

– Il vient de partir. Sa sœur a réussi à



l'emmener. Cet après-midi, il reviendra...  
Voulez-vous... la voir ?

J'inclinai affirmativement la tête et la suivis dans la grande pièce obscure où brûlaient, près du lit, deux bougies dans un candélabre. Sur l'oreiller reposait, rigide, cette tête aux blonds cheveux, ce visage hier d'une si vivante fraîcheur, qui avait maintenant la teinte de l'ivoire. Les traits affaissés, la bouche close et serrée donnaient à cette jeune morte une expression de gravité un peu sévère, presque douloureuse.

Au pied du lit était agenouillé un homme aux larges épaules, qui tenait son regard attaché sur Marie-Claude. Je reconnus Amédée, son chauffeur. Il avait servi le défunt M. Drézous et se montrait entièrement dévoué à sa jeune maîtresse.

Un peu à l'écart, assise dans un fauteuil, M<sup>me</sup> Rambel égrenait son chapelet.

Quand, le cœur serré, j'eus prié pour Marie-Claude, je m'approchai et pris le brin de buis qui trempait dans une coupe de cristal. À ce moment,

Amédée se redressa, se leva brusquement, fit face à Marguerite et à moi.

– Morte ?... morte comme on le dit ? Allons donc !

Son visage était enflammé, sa voix rauque, méconnaissable.

– Avec une santé pareille ! Mais il aurait fallu la tuer pour avoir raison de cette santé-là.

Il attachait sur nous des yeux pleins de fièvre. Sa bouche se crispait, ses fortes mains tremblaient. Puis il se détourna, regarda encore la morte, étendit le bras vers elle.

– La tuer, bien sûr ! On l’a tuée !

– Amédée !

Marguerite s’avançait, posait sa main sur l’épaule de l’homme. Elle ajouta avec douceur :

– Allez vous reposer un moment, prenez un peu de nourriture. Vous reviendrez cet après-midi.

Les traits du chauffeur se détendirent légèrement. Il détourna les yeux de la morte et,

sans mot dire, quitta la pièce.

– Le pauvre homme est fou de chagrin, murmura Marguerite.

Je jetai de l'eau bénite sur le lit et reposai le buis dans la coupe. Après un dernier regard sur le grave visage de la jeune morte, je me détournai pour quitter la pièce. Mais la porte venait de s'ouvrir doucement et sur le seuil paraissait un homme jeune, grand, très maigre, dont la ressemblance avec M. Ambroise me frappa.

– Mon cousin Pascal Harige, dit à mi-voix Marguerite. Pascal, voici Bernard Dambreuil, qui est arrivé hier.

– Heureux de vous connaître... bien que ce soit dans une triste circonstance.

Il me tendait une longue main maigre que je serrai sans empressement, car dès le premier coup d'œil j'avais rangé celui-là dans le clan des « antipathiques ». C'était l'oncle tel qu'il devait être entre trente-cinq et quarante ans, âge que je savais être celui de Pascal, fils d'un cousin au quatrième degré du châtelain des Roches-Noires.

– Aurais-tu jamais pensé à pareille chose ?...  
qu'elle puisse nous être enlevée si vite, Pascal, dit  
Marguerite dans un sanglot.

– Non, certes ! non, certes ! Je ne pouvais pas  
croire, quand Pierre est venu me dire tout à  
l'heure...

La voix de l'oncle aussi, et le même regard  
brillant, d'une acuité désagréable.

Pascal se dirigea vers le lit et je quittai la  
pièce. Dans le couloir, je fus rejoint par  
Marguerite. Au bas de l'escalier, nous  
rencontrâmes M. Ambroise qui se dirigeait vers  
la salle à manger. Il me prit la main, la serra en  
marmottant :

– Terrible !... terrible !... Cette enfant... Mon  
pauvre ami, vous arrivez en plein malheur.

Je murmurai quelques paroles de  
condoléances. Il hocha la tête en répétant :

– Terrible !

Puis il nous précéda vers la salle à manger, où  
attendaient sa femme et les Pierre Harige. Paul  
arriva presque aussitôt, puis Valentine. M<sup>me</sup>

Rambel restait dans la chambre mortuaire, où tout à l'heure irait la remplacer M<sup>me</sup> Pierre.

Ce fut un déjeuner fort triste. L'oncle ne perdait pas un coup de fourchette, mais ne disait mot. Les autres, y compris Pascal Harige qui était venu prendre place à table, échangeaient quelques brefs propos. Paul, Marguerite et moi ne mangions guère et Valentine encore moins. Elle avait les traits creusés, le teint un peu blême. Ses lèvres, d'où le fard était banni aujourd'hui, ne s'ouvraient que pour les mots indispensables.

Vers la fin du repas, M<sup>me</sup> Pierre quitta la salle à manger, et presque aussitôt Marguerite se leva en demandant :

– Je puis maintenant aller près d'« elle », mon oncle ?

– Mais oui, va, ma fille, dit M. Ambroise avec componction.

– Viens-tu, Valentine ?

Valentine leva sur sa sœur un regard lourd, comme chargé de lassitude. Elle laissa passer un temps avant de répondre :

– Non, j’irai plus tard.

– Oui, oui, plus tard, dit M. Ambroise. Elle a eu des émotions, ce matin, cette enfant. C’est elle qu’on est venue chercher en premier, pour constater... la triste chose.

Des émotions ? Était-elle capable d’en ressentir, cette froide Valentine ? En tout cas ce n’était pas, me semblait-il, en cette circonstance, car j’avais eu l’impression qu’entre Marie-Claude et elle n’existait aucune sympathie.

En outre, l’exercice de sa profession avait dû l’accoutumer à la maîtrise de ses nerfs. Il ne me paraissait pas du reste que ceux-ci fussent très affectés, car elle avait l’air fort calme lorsque après le déjeuner, dans le petit salon – la température chargée d’orage nous écartait du dehors – elle alluma une cigarette et s’étendit dans une des bergères.

L’oncle, contre sa coutume, ne s’était pas retiré aussitôt pour sa sieste. Il s’entretenait avec Pascal d’une récente amélioration que celui-ci avait apportée à l’une de ses fermes. La ressemblance de ces deux hommes, vus l’un près

de l'autre, était réellement étonnante. Je le dis tout bas à Paul, assis près de moi.

– Oui, c'est le vrai type Harige. Valentine l'a un peu. Marguerite et moi sommes tout du côté Rambel.

M. Ambroise se leva, à ce moment, en disant :

– Je vais dormir un moment. Viens avec moi, Valentine, j'ai à te parler auparavant.

Elle tressaillit, se souleva, regarda son grand-oncle. L'étrange regard ! Angoisse ? Effroi ? Colère ?... Qu'y avait-il dans ce regard-là ?

– Pas maintenant... Non, mon oncle. Je... veuillez m'excuser, je vous prie.

Elle semblait faire effort pour parler avec calme, et sa voix avait une intonation de prière. Mais M. Ambroise dit onctueusement :

– Allons, allons, ma fille, cela ne te fatiguera pas de causer quelques instants avec ton vieil oncle. Cela ne te fera que du bien. Viens, ma chère petite.

Elle baissa les paupières, parut se recueillir pendant quelques secondes, puis se leva et suivit

le vieillard.

– Valentine est la préférée de l'oncle, me dit Paul à mi-voix. C'est précisément parce qu'il la trouve plus Harige que nous.

Je pensai : « Sans doute est-ce pour cela qu'à moi, elle paraît plutôt déplaisante. »



## V

Marie-Claude était morte dans la nuit du mardi au mercredi. M. Ambroise fixa les obsèques au vendredi, bien que M<sup>me</sup> Rambel et Pierre Harige eussent émis l'avis qu'étant donné cette fin subite, il eût été préférable d'attendre un jour de plus pour ne pas risquer une terrible méprise.

– Nous serons toujours à même de reporter la mise en bière au dernier moment, répliqua le vieillard, et même de faire reculer la cérémonie, si nous avons alors des doutes.

Prévenue par téléphone, M<sup>me</sup> Cordier, la cousine de Marie-Claude du côté paternel, arriva dans la matinée du jeudi. C'était une petite femme mince aux cheveux grisonnants, au doux visage flétri. Elle semblait accablée par cette mort soudaine de la jeune parente chez qui elle vivait depuis dix ans et, comme nous, répétait :

– C'est impossible ! c'est impossible ! Elle

avait une santé magnifique, ne se plaignait d'aucune fatigue.

– Son père avait le cœur faible et celui-ci n'a pu résister lors de sa dernière maladie, faisait observer M. Ambroise.

– Mais c'était un homme usé par les souffrances de la guerre, affaibli à la suite de graves blessures. Tandis qu'elle !... si parfaitement saine, et la vigueur même !

– Souvent ces beaux tempéraments sont les plus vite abattus, disait l'oncle en hochant la tête.

Ce jour-là, après le déjeuner, j'allai revoir une dernière fois Marie-Claude. Paul m'avait dit que son visage s'altérerait de façon rapide. Je le constatai en effet. Près d'elle, M<sup>me</sup> Cordier priait en laissant échapper de temps à autre un petit sanglot. Dans un coin de la chambre, M<sup>me</sup> Ambroise restait immobile, assise sur une chaise haute, le chapelet aux doigts, son pâle visage ridé tourné vers la jeune défunte qu'elle regardait avec des yeux mornes.

Dans le jardin, je rejoignis Paul et Marguerite

que je devais conduire avec ma voiture à Brive où ils avaient à faire divers achats pour leur deuil. Il y avait eu un orage la veille et le temps s'était fort rafraîchi. Tandis que nous nous dirigeons vers la remise transformée en garage, Paul me dit :

– Nous parlions, Marguerite et moi, de M<sup>me</sup> Cordier. Si Marie-Claude n'a pas pris de dispositions à son égard, elle va se trouver dans une pénible situation, car elle n'a pas de fortune.

– Vous ne pensez pas qu'il y ait un testament ?

– Il n'y en avait pas il y a six mois, car Marie-Claude a dit un jour à Marguerite, en parlant d'une de ses amies : « Elle vient de faire son testament. Je devrais bien l'imiter, car j'ai beau avoir une bonne santé, il y a toujours les accidents possibles. »

– Mais je doute qu'elle ait mis ce projet à exécution, ajouta Marguerite. Elle était plutôt insouciante pour ces choses-là, pauvre Marie-Claude, et remettait volontiers au lendemain.

« Puis elle s'est fiancée, sur ces entrefaites et a dû juger inutile de prendre des dispositions

testamentaires qu'il lui faudrait modifier bientôt, du fait de son mariage.

Nous arrivions à ce moment devant le garage. Je demandai :

– C'est vous et les enfants de Pierre Harige, qui êtes ses héritiers directs ?

– Oui, c'est nous, dit Paul. Mais c'est trop... trop affreux de penser que la fortune nous viendrait ainsi !

Sa voix s'enrouait. Marguerite étouffa un sanglot en murmurant :

– Oh ! ma petite Marie-Claude !

Nous rentrâmes de Brive vers six heures. Marie-Claude reposait maintenant dans son cercueil. Jacques Brézennes errait dans le jardin, le dos courbé, avec la mine d'un homme anéanti. Sa sœur, une mince brune aux yeux paisibles, causait dans le petit salon avec M<sup>me</sup> Pierre et Monique. Je lui fus présenté, nous échangeâmes quelques mots ayant trait au douloureux événement, puis elle témoigna le désir que je vinsse la voir prochainement aux Bourdettes, afin

de nous entretenir de nos travaux.

– J’ai lu votre ouvrage sur les vieilles villes du Quercy, ajouta-t-elle aimablement. Il m’a beaucoup plu, je vous le dis en toute sincérité... Maintenant, je vais me retirer, avec mon pauvre Jacques.

Des larmes venaient à ses yeux.

– Demain, il aura encore une bien pénible journée ! C’est qu’ils s’aimaient tant ! Elle était si charmante !... si droite, si bonne !

Toujours ce même jugement sur la disparue. Droiture, bonté, charme... Oui, c’était bien là cette Marie-Claude que je n’avais, pour ainsi dire, fait qu’entrevoir.

Cette opinion, je l’entendis encore énoncer le lendemain par les personnes de la contrée venues aux obsèques, en même temps que la stupéfaction causée par cette fin subite qui semblait inexplicable. Il y avait des larmes dans bien des yeux et la voix du vieux prêtre qui officiait s’enrouait souvent. Marguerite, Monique sanglotaient tout bas. Près d’elle, Valentine, très

pâle, gardait une physionomie rigide. Quant au pauvre Brézennes, il faisait pitié avec sa mine défaite et je crois qu'il ne put qu'à grand-peine garder contenance jusqu'à la fin de cette cérémonie douloureuse. Alors, sans rien dire à aucun de nous, il s'en alla, il s'enfuit plutôt, à bout de forces.

Les invités venant d'un peu loin étaient conviés à déjeuner aux Roches-Noires. Après cette pénible corvée, ils s'éloignèrent et il ne resta plus que les hôtes habituels du château, y compris M<sup>me</sup> Cordier qui devait prendre le train du soir à Brive, où la conduirait Amédée.

Marguerite avait disparu, sans doute pour donner libre cours à son chagrin jusque-là contenu à grand-peine. Valentine l'avait imitée. Paul et moi fumions en silence au seuil de la porte vitrée du petit salon. Sous la pergola, Pierre Harige sermonnait son fils Michel qui, arrivé le matin pour les obsèques, prétendait repartir le soir même. J'entendais des bribes de phrases, le ton un peu geignant du père, celui du fils, maussade et impertinent...

– L'oncle sera très mécontent. Déjà, il ne croit guère au prétexte donné pour ne pas nous accompagner...

– Arrange-toi... Je m'amuse là-bas, moi.

– Mais ton deuil...

– Oh ! ce n'est pas cette bonne Marie-Claude qui s'en froisserait ! Elle était plutôt disposée, elle aussi, à couper à la corvée annuelle...

Ici, je vis la main de Pierre faire le geste de se poser sur les lèvres trop franches. Michel se tut, en levant les épaules. Je savais, pour le lui avoir entendu dire à Luchon, que le séjour aux Roches-Noires l'ennuyait fort, et cette année, il avait réussi à l'esquiver en prétextant un stage dans une propriété bretonne, à sa sortie de l'École de Grignon. Ledit stage se faisait à La Baule, avec de joyeux amis.

Derrière moi, M<sup>me</sup> Rambel, M<sup>me</sup> Pierre et Monique, s'entretenaient avec M<sup>me</sup> Cordier. Puis la voix de M. Ambroise s'éleva, demandant :

– Vous connaissez le notaire de la pauvre chère enfant ?

– Mais oui, c'est M<sup>e</sup> Bonnefeu.

– Je ne suppose pas qu'il y ait de testament ?

La question était faite sur un ton qui dénotait qu'aucun doute n'existait à ce sujet, chez l'oncle.

– Si, il y en a un.

J'entendis une exclamation, jetée par M<sup>me</sup> Rambel ou M<sup>me</sup> Pierre. Puis, de nouveau, la voix de M. Ambroise, mais changée, un peu étranglée, eût-on dit :

– Il y a un testament ?

– Voici un mois environ, elle m'a dit : « Je me décide tout de même à aller chez M<sup>e</sup> Bonnefeu, car il faut que j'écrive mes dernières volontés. L'autre jour, j'ai évité de justesse un énorme camion qui aurait pulvérisé ma voiture, et probablement ma personne avec. Cela m'a fait pas mal d'effet et m'a donné à réfléchir. »

Un long silence. Près de moi, Paul écoutait attentivement. M<sup>me</sup> Pierre dit enfin avec un accent de surprise :

– Cela m'étonne de la part de Marie-Claude... Et puis, si près de son mariage surtout...



– Elle n’était pas aussi insouciante qu’elle le paraissait. Moi qui la voyais constamment, je sais qu’elle avait beaucoup de volonté, de bon sens, de prudence.

De nouveau, ce fut la voix de M. Ambroise, qui avait retrouvé son accent habituel :

– Vous a-t-elle donné quelques précisions au sujet de ce testament ?

– Aucune, monsieur, vraisemblablement, vous recevrez ces jours-ci une communication de M<sup>e</sup> Bonnefeu.

– Sans doute, sans doute. Mais notre chagrin, nos regrets doivent passer en première ligne. C’est à elle, cette chère enfant, que nous devons penser, qui vient seulement de quitter cette demeure.

Comme je regardais Paul à ce moment-là, je vis ses lèvres se serrer nerveusement, sous l’empire de quelque impatience, de quelque irritation. Moi-même, j’étais désagréablement impressionné par l’onctueuse fausseté que je percevais dans l’accent du vieillard.

J'entendis, derrière moi, se lever M. Ambroise. Il prit congé de M<sup>me</sup> Cordier en s'excusant de devoir se reposer après les tristes émotions de la matinée. Puis M<sup>me</sup> Cordier se retira aussi. Michel Harige venait vers nous en demandant :

– Voulez-vous faire un tour ? La température est un peu moins lourde maintenant.

Nous acquiesçâmes et peu après nous partions au hasard, sur la route. Dans ma voiture où avait pris place Monique, dont le sincère chagrin ne s'accommodait pas toutefois de la solitude où s'enfermait Marguerite afin de pleurer celle qui avait été pour elle une amie, et même une sœur beaucoup plus que Valentine.

Monique avait appris à son frère l'existence d'un testament. Comme il était assis près de moi, tandis que nous roulions, il me dit :

– C'est ennuyeux que la pauvre Marie-Claude ait eu cette idée-là. Nous étions ses héritiers directs, les trois Rambel, Monique et moi. Qui sait ce qu'elle aura soustrait pour le donner à des œuvres quelconques, dans un élan de générosité

intempestive ?

Je répliquai assez sèchement, trouvant la réflexion déplacée :

– Elle en était libre, d’autant plus libre qu’une grosse partie de sa fortune venait de sa famille paternelle ?

– La très, très grosse partie. Mais ce n’est pas une raison. Quoique mes parents aient une belle aisance, il n’y a rien de trop. Quant aux Rambel, ils ne maintiennent leur situation qu’en travaillant tous.

– Eh bien ! cela ne les empêche pas de paraître satisfaits de leur sort. Valentine se fait une belle situation dans la médecine, Marguerite, d’après ce que m’a dit son frère, a déjà de la réputation comme graveur...

– Oui, oui, mais enfin, elles ne s’amusent pas tous les jours, ces pauvres filles. Valentine, encore, avec sa nature, ça doit lui être égal ; mais Marguerite qui est gaie, aimable...

– Vous croyez donc que le travail est incompatible avec la joie, une certaine joie,

j'entends, et non celle dont vous avez peut-être idée ?

J'avais ralenti l'allure pour lui répondre et je jetai un regard narquois sur son mince visage dont les stations au soleil n'avaient pu brunir le teint clair. Les pommettes en étaient légèrement fardées, ce qui lui donnait l'air d'un jeune poitrinaire. Il leva sur moi des yeux dont la naïve sottise me déplaisait, en répliquant avec une affectation de cynisme :

– Oh ! moi, vous savez, le travail, je le balance le plus possible ! Alors je ne comprends pas qu'on puisse y trouver du plaisir et je crois que ceux qui prétendent cela sont des poseurs ou des plaisantins.

– Grand merci pour moi, mon cher.

Il essaya de rattraper sa gaffe mais je l'assurai que je ne m'en froissais pas, en ajoutant mentalement : « Venant surtout d'un jeune bête comme toi. »

Le dîner fut très morne ce soir-là. Le douloureux souvenir de la jeune morte pesait

encore trop intensément sur nous. M. Ambroise, en particulier, gardait un complet mutisme et, le repas terminé, il s'en alla tout droit dans son bureau. Valentine se retira presque aussitôt, en disant qu'elle avait des lettres à écrire. Les autres s'assirent sous la pergola, où nous ne prolongeâmes pas la soirée. Personne ne semblait disposé à la conversation, pour des raisons diverses. Car, à quelques mots échangés entre Pierre Harige et sa femme, j'avais compris qu'ils craignaient que Marie-Claude eût favorisé fortement ses cousins Rambel aux dépens de Monique et de Michel. Quant à Marguerite et à Paul, j'avais l'intuition que, seule, la perte d'une cousine très chère comptait pour eux en ce moment.

## VI

Lorsque le lendemain, au cours du déjeuner, je parlai de départ, ce fut une opposition générale.

– Mais nous comptons bien vous garder quelques jours encore, mon jeune cousin ! dit M. Ambroise. Vous vous êtes trouvé parmi nous, hélas ! en un très pénible moment, mais précisément à cause de cela, nous n'avons pu faire aussi bien connaissance avec vous. Il faut donc rester encore, entreprendre quelques excursions avec ces petites, qui ont besoin d'être un peu distraites de leur chagrin...

Il désignait Monique et Marguerite. La première, déjà, retrouvait son sourire apprêté, sa minauderie habituelle. Marguerite restait pâle, avec des yeux tristes que soulignait un léger cerne. Je vis s'arrêter sur moi son regard si doux, tandis qu'elle disait d'un ton de prière :

– Vous nous feriez tant plaisir !

Paul appuya chaleureusement, ainsi que les autres membres de la famille, si bien que je dus m'incliner sans trop de peine d'ailleurs. Car ma sympathie première pour Marguerite et Paul ne s'était pas démentie, bien au contraire, et je souhaitais fortifier cette amitié si promptement nouée entre nous.

De l'amitié – peut-être quelque chose de plus aussi pour ma charmante cousine. Mais ceci ne s'était pas encore bien précisé chez moi.

– Nous irons, cet après-midi, à la Hulottière, voir Pascal, dit Paul.

L'oncle approuva :

– C'est une bonne idée. Vous ferez connaissance avec la demeure de vos ancêtres, Bernard. Ils étaient des paysans relativement aisés d'ailleurs, ainsi qu'en font foi divers actes notariés relatifs à des ventes ou des achats de terrains qui sont conservés à la Hulottière. Vous pourrez demander à Pascal de vous les montrer, mais je doute que vous y trouviez rien d'intéressant.

– Et ici, dans les archives de la tour ? Valent-elles la peine que je les examine ?

– Heu ! je ne crois pas. Je les ai feuilletées autrefois et n’y ai rien vu de bien particulier. Cependant, vous, l’archiviste, serez peut-être d’un autre avis.

– Il vit dans cette maison, le cousin Pascal ? demandai-je.

– Non, sa mère est avec lui. Mais elle est infirme et ne peut lui être utile. J’aurais voulu le marier, j’avais fait un projet... qui n’a malheureusement pas abouti.

L’oncle laissa un instant retomber ses paupières sur les yeux où venait de passer une lueur, puis hocha doucement la tête en répétant :

– Malheureusement... malheureusement.

Je vis Paul, placé devant moi, avec les lèvres comme pour contenir une riposte. Mais déjà, M. Ambroise abordait un autre sujet. Il pouvait être fort prolix, ainsi que j’en avais déjà fait la remarque et les personnes présentes ne réussissaient à placer alors que quelques mots.



Après le déjeuner, tandis que je me promenais dans le parterre avec Paul, celui-ci me dit :

– Vous doutez-vous quel était ce projet dont parlait mon oncle, au sujet de Pascal ?

– Non, pas du tout.

– Eh bien ! il voulait le marier à Marie-Claude.

Je sursautai.

– À Marie-Claude ? Mais il a quarante ans ; il m'a paru d'une physionomie assez terne et... peu sympathique.

– C'est un garçon qu'on ne connaît guère, une nature secrète et froide qui, en effet, n'attire pas la sympathie. Marie-Claude l'a toujours détesté. C'était, disait-elle, instinctif chez elle. L'année dernière, l'oncle fit tout son possible pour la décider à ce mariage. Mais elle lui déclara énergiquement qu'il n'en serait jamais question.

– Je la comprends !

– Et nous aussi. Je ne sais quelle idée a eue l'oncle, vraiment...

Il s'interrompt, les sourcils légèrement froncés.

Je dis après un instant de silence :

– Peut-être voulait-il faire bénéficier son cousin de cette grosse dot ?

– Ce fut aussitôt l'idée de Marie-Claude, qui nous déclara tout net : « Il voudrait que ma fortune tombe dans les mains de son cher Pascal, son autre lui-même. »

– Il ressemble étonnamment, en effet, à votre oncle, physiquement du moins.

– Oui, c'est le type Harige en plein. L'oncle le prône beaucoup, en fait son confident. C'est d'ailleurs, un travailleur qui mène fort bien son domaine et doit amasser de l'argent.

Nous marchâmes un moment en silence, la cigarette aux lèvres. Des nuages prometteurs de pluie glissaient là-haut devant le ciel aujourd'hui invisible, comme l'étaient aussi les montagnes lointaines. Dans ce jour assombri, le parterre presque dépourvu de fleurs me paraissait d'une nudité assez mélancolique.

– Me trompé-je en supposant que Marie-Claude n'avait pour son grand-oncle qu'une affection assez limitée ?

À cette question, Paul parut hésitant, pendant un court instant. Puis il répondit franchement :

– Vous ne vous trompez pas, mon cher. Marie-Claude n'a jamais aimé l'oncle. Elle venait ici tous les ans un peu par habitude, un peu aussi, je crois, par un sentiment de vague déférence à l'égard du chef de la famille, et beaucoup parce qu'elle s'y trouvait avec Marguerite et moi.

– Marguerite et vous... Pas Valentine ?

– Oh ! non pas Valentine ! Celle-ci n'a rien qui ait pu attirer l'affection d'une nature telle que Marie-Claude. Du reste, comme elle a toujours vécu assez en marge de notre existence – moralement parlant surtout – elle n'a guère eu de rapports avec notre cousine.

De nouveau, je sentis dans l'accent de Paul cette note d'amertume que j'avais déjà remarquée chez lui, et chez Marguerite, quand ils parlaient de leur sœur aînée.

– Et ces deux natures offraient de telles divergences ! Marie-Claude, la spontanéité même... Valentine si renfermée, si... inconnue. C'était cela que lui reprochait surtout Marie-Claude. Elle disait avec impatience : « Il y a là un mur... un mur qui cache quelque chose. On ne sait comment elle est faite en dedans, cette Valentine ! »

– Je m'explique maintenant la raison de cette sorte d'animosité que j'avais cru saisir chez la pauvre cousine, à l'égard de votre sœur. Cela m'étonnait de la part d'une personne qui, par ailleurs, semblait très cordiale, très aimable pour vous.

Nous arrivions à la terrasse qui terminait le parterre. Paul jeta sa cigarette, fit quelques pas vers la balustrade, puis se tourna vers moi.

– À cette animosité, bien réelle en effet, il y avait une autre raison qu'un simple manque de sympathie pour la nature de Valentine. Marie-Claude s'imaginait que celle-ci était éprise de Jacques Brézennes et qu'elle travaillait en dessous à le détacher d'elle.

– Quelle idée !

– Oui, une idée sans fondement, je crois. Mais ni Marguerite ni moi, à qui seuls elle l’a confiée, n’avons pu l’en faire démordre.

– C’est singulier ! Sur quoi s’appuyait-elle pour croire cela ?

– Sur des observations qu’elle avait faites, prétendait-elle, et sur des propos de Brézennes qui, sans penser à mal, lui disait rencontrer assez souvent Valentine, parlait de son intelligence, de sa conversation intéressante, l’appelait « une femme pas banale ».

– Petites jalousies de fiancée très éprise.

– Évidemment. Mais cela m’étonnait de Marie-Claude. Elle était disposée à l’indulgence pour Brézennes, dont elle n’ignorait pas la jeunesse quelque peu dissipée. Une jalousie sans motif, sur de simples imaginations, nous paraissait incompatible avec une nature telle que la sienne. Vous voyez comme on peut se tromper, en croyant bien connaître nos proches eux-mêmes !

Il se détourna, s'accoua à la balustrade. À quelques pas de lui, je regardais ce vieux banc, sur lequel nous nous étions assis, quelques jours auparavant. Il y avait là Marguerite et Marie-Claude, dans l'ombre du bosquet de noisetiers. Marie-Claude, silencieuse, un peu alanguie par la chaleur, écoutant distraitement, comme Marguerite, le bavardage de Monique.

Je la revoyais là, dans sa robe à fleurs couleur de feu, le teint rosé par la chaleur, les yeux souriant à quelque rêve. Marie-Claude, belle créature qui dégageait tant de vie, tant de sincérité, de généreuse ardeur. Quelle folle imagination vous faisait donc craindre quelque chose de cette Valentine sans éclat, sans chaleur, dont l'âme et le cœur, de l'aveu même de son frère, semblaient clos comme une tombe ?

Près de moi, la voix de Paul dit avec un léger tremblement :

– Il y a si peu de temps, nous étions là... avec elle. Et le lendemain...

Ce fut pour moi – pour lui aussi, je le compris à sa physionomie – l'évocation soudaine de la

grande chambre où reposait une jeune morte au visage sévère, au teint d'ivoire jauni.

Je murmurai machinalement :

– Oui, le lendemain... le lendemain, la mort  
C'est étrange...

Paul me regarda en demandant brusquement :

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Quoi donc ?

– Que c'est étrange...

– Mais nous l'avons tous pensé, vous le premier. C'est l'impression habituelle quand un être jeune, qui semble plein de santé, disparaît subitement. N'y voyez aucune arrière-pensée, mon cher ami.

Il passa la main sur son front, d'un geste nerveux.

– Je ne peux pas me faire à la réalité de cette fin. Il y a des moments où je me demande...

Il s'interrompit, resta silencieux, la physionomie un peu tendue, les lèvres serrées. À cet instant, la voix de Monique s'éleva, nous

appelant :

– Bernard, Paul ! Partons-nous maintenant ?

– Voilà, nous venons ! répondit Paul.

Et, tournant les talons, nous retournâmes au château.



## VII

La Hulottière se trouvait à quatre kilomètres des Roches-Noires. Elle était bâtie dans une dépression de terrain entourée de trois côtés par des falaises de pierre stratifiées aux teintes étranges, verdâtres, jaune roux, lie-de-vin, qui à elles seules eussent donné à ce lieu un aspect assez engageant. Sur le quatrième côté s'étendait un profond bois de hêtres, duquel débouchait la route par laquelle nous arrivions pédestrement.

Au milieu de la dépression dormait un petit lac sombre, aux alentours duquel ne se voyait aucune végétation. Ce triste vallon s'appelait le Creux de l'Enfer. Quel étrange cerveau logeait dans le crâne de ce Harige qui, le premier, avait établi là sa demeure ? Et comment ses descendants avaient-ils continué d'y vivre ?

À cette question que je lui adressais, Paul répondit :

– On est très ancré dans la tradition, chez les Harige – chez certains du moins. L'oncle s'épanouit visiblement quand il vient à la Hulottière et il n'entend pas qu'on lui dise que le lieu est plutôt sinistre. Quant à celui qui l'a choisi, je pense qu'il avait le goût du funèbre et qu'il était probablement neurasthénique.

– En tout cas, ce n'est pas ici qu'il a dû guérir ! dit Marguerite.

Le logis s'élevait près du bois de hêtres. C'était une longue bâtisse à un étage, en pierre noirâtre, dont une partie remontait visiblement au XIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci était l'ancienne demeure paysanne. En m'approchant, je vis grossièrement gravés sur le linteau d'une porte deux cœurs percés par ce qui semblait être une longue aiguille.

– Qu'est-ce que ceci ? demandai-je ?

– Nous l'ignorons, répondit Paul. Sa signification ne s'en est pas transmise à travers les âges.

À ce moment, on ouvrit la porte basse, garnie

d'antiques ferrures. Sur le seuil parut Pascal Harige, vêtu de noir.

– Soyez les bienvenus, mes cousins.

Il nous précéda dans la salle basse, voûtée, éclairée par deux fenêtres à meneaux. Les poutres enfumées, la haute cheminée à hotte de pierre noircie demeuraient telles qu'autrefois, alors qu'ici devaient se réunir les maîtres du logis et leurs gens pour les repas et les veillées. Mais un tapis aux teintes passées couvrait le sol carrelé, de vieux meubles et bahuts s'alignaient au long des murs tendus d'une perse fanée. Une grande table de chêne occupait le centre de cette pièce, et près d'elle était assise une femme aux cheveux gris, qui tourna vers nous son mince visage fané.

– Ma mère, voici notre cousin Bernard Dambreuil.

M<sup>me</sup> Harige eut un mot d'accueil poli, sans cordialité. Elle avait des traits encore fins, de beaux yeux foncés ; mais il existait chez elle un air d'indifférence, de froid détachement assez déplaisant.

– Voulez-vous aller dire à Pauline de nous apporter des rafraîchissements, Marguerite ? demanda-t-elle, tandis que nous prenions place autour de la grande table dans de vieux fauteuils paillés.

– Mais il faudra montrer à Bernard la maison des ancêtres ! s'écria Michel.

Michel s'était joint à nous au tout dernier moment, après avoir attendu vainement, aux Roches-Noires, un appel du notaire.

– Elle n'a rien de particulièrement intéressant, dit Pascal.

Il s'était assis en face de moi et appuyait sur le bois noirci de la table ses mains longues, pâles, qui semblaient sans vie. Le visage, lui aussi, restait immobile, comme figé, tandis que les lèvres minces s'ouvraient pour laisser passer la voix douceuse, sentencieuse, et que les yeux d'une changeante nuance verdâtre s'attachaient à moi, semblaient chercher à me percer l'âme.

Ces yeux... Ah ! comme je comprenais l'antipathie de Marie-Claude, sa révolte quand

l'oncle avait prétendu lui donner ce Pascal pour époux !

La conversation traînait, Marguerite et Paul étaient sans entrain, Monique se retenait visiblement de bâiller, Michel, renversé contre le dossier de son siège, jetait des regards méprisants sur ces vieux murs qui avaient vu passer tant d'êtres de sa race. Enfin, jugeant la visite suffisante, Paul se leva. Nous prîmes congé de M<sup>me</sup> Harige, aussi réfrigérante qu'à notre arrivée, puis, tandis que Monique, Paul et Michel s'en allaient au-dehors, je visitai le logis en compagnie de Marguerite et de Pascal. Comme l'avait dit celui-ci, à part ses vieux murs, il ne présentait rien d'intéressant. Je remarquai seulement l'usure des tentures, les peintures salies, maints détails prouvant – comme me l'avait appris Paul – que Pascal poussait plus loin encore que M. Ambroise l'économie exagérée.

En sortant, je désignai au maître du logis le linteau de la porte.

– Ceci m'intrigue. Que signifient ces cœurs percés ?

– Rien du tout, probablement. Quelque ancêtre s’est amusé un jour à les graver là et ses descendants les ont pieusement conservés, comme il en a toujours été un peu de tout, dans notre famille.

Je dis rêveusement :

– Des cœurs percés d’une aiguille... On agissait ainsi sur des cœurs de cire, dans la pratique de l’envoûtement.

Il me jeta, de côté, un regard rapide, aigu.

Puis sa bouche se détendit en un sourire qui me rappela, lui aussi, celui de l’oncle.

– Ce n’est évidemment pas cela qu’avait en vue le Harige qui grava ces signes, car de simples paysans ne s’adonnaient pas à de telles pratiques.

– Vous croyez ? La sorcellerie, sous toutes ses formes, était au contraire fort répandue jadis dans nos provinces et particulièrement en celle-ci. Mais je ne veux point, par là, en accuser nos aïeux ! ajoutai-je en riant.

Paul nous héla :

– Venez-vous ? Nous allons faire le tour du

lac.

Pascal nous fit traverser le jardin, comme celui des Roches-Noires assez pauvre en fleurs, qui s'étendait à la suite du logis. Près de là, une large coupure dans la falaise permettait de gagner les champs et les pâturages. Ceux-ci constituaient la plus grande partie du domaine de Pascal, qui s'adonnait surtout à l'élevage.

– Il a trois fermes, m'expliqua Marguerite, tandis que nous commençons de longer l'étrange falaise. Les animaux qui en sortent sont réputés. On dit que ses pâturages, avec ceux de l'oncle, sont les meilleurs de la contrée.

– En tout cas, à sa place, j'aurais transporté ailleurs mes pénates et je ne vois pas la pauvre Marie-Claude habitant ce lugubre lieu, si le projet de votre grand-oncle s'était réalisé !

– Ah ? Paul vous a dit ?... Oui, c'était une idée... une idée vraiment incroyable ! Je ne comprends pas que l'oncle ait pu l'avoir un seul instant !

– Moi non plus. Quand on pense à Marie-

Claude, et qu'on voit celui-là...

D'un geste discret, je désignai Pascal qui marchait devant nous, entre Paul et Monique.

– ... Il me fait un peu l'effet d'un oiseau de nuit. L'existence ne doit pas être particulièrement gaie, entre lui et sa mère, qui semble plutôt... glaciale.

– Il paraît que jeune, elle était gaie, aimable, en même temps que très jolie. Son père, un gros propriétaire à demi ruiné, la maria au père de Pascal qui racheta les terres du beau-père, les remit en état, les revendit avec bénéfice. La pauvre cousine Alice avait été sacrifiée. Peu à peu, m'a raconté maman, on la vit changer, devenir triste, morose, s'éloigner des distractions qu'elle avait aimées auparavant. Avec les années, elle est devenue tout à fait misanthrope et nous avons l'impression, quand nous venons ici, que notre présence lui est désagréable.

– Son fils ne doit pas être pour elle, cependant, une compagnie bien récréative ?

– Non, certes, mais elle lui suffit, paraît-il.



Pascal s'arrêta à ce moment et se mit à nous faire une conférence sur le sol que nous foulions, sur le bouleversement géologique dont ce lieu avait été le théâtre bien des millénaires auparavant. Je retrouvais ainsi chez lui quelque chose de la prolixité remarquée chez M. Ambroise, succédant à des périodes où il devenait presque taciturne.

La ressemblance était encore augmentée du fait que Pascal avait le même ton doctoral et des intonations de voix toutes semblables.

Derrière son dos, Monique faisait des grimaces et Michel trépignait. Paul, profitant d'un temps d'arrêt, dit précipitamment :

– Ne nous attardons pas davantage. Le ciel se charge, là-bas. Au revoir, Pascal.

Nous prîmes congé du cousin, qui nous accompagna jusqu'à la route du bois. En me retournant, au bout d'une vingtaine de mètres, je le vis planté encore là, comme un grand oiseau noir. Et je pensai tout haut :

– Il est bien assorti à sa demeure.

Ce soir-là, pendant le dîner, M. Ambroise me demanda mon impression sur la Hulottière. Je répondis sincèrement :

– Cette demeure me semble bien triste, mon cousin, et j’y vivrais difficilement.

– Vous vous y feriez comme d’autres avant vous, mon ami. Songez que jusqu’en 1793, les Harige ont vécu là.

« Florent Harige, en épousant Madeleine de Teilhac, vint alors habiter les Roches-Noires. Mais son frère, ses cousins, demeurèrent à la Hulottière, comme le fit ensuite leur descendance.

Il laissa passer un court silence, avant d’ajouter :

– C’est de là que partit votre bisaïeul, Jean-Jacques Harige.

– Il était, paraît-il, un grand homme de bien et un savant botaniste. C’est tout ce que mon père m’a appris de lui. Tout ce qu’il savait d’ailleurs, je crois.

L’oncle étendit la main – sa longue main si

pareille à celle de Pascal –, prit son verre et but lentement le vin que venait d’y verser la femme de chambre. Ses pâles paupières étaient maintenant abaissées sur les yeux que je ne voyais plus.

– Je ne sais guère autre chose de plus. Ainsi que je vous l’ai dit, il y eut quelques dissensions et Jean-Jacques se brouilla avec sa famille... Vous m’avez parlé l’autre jour d’un oncle de votre père, qui partit pour l’Afrique et y mourut assez misérablement ?

– Oui, l’oncle Julien. Il avait une nature assez étrange, paraît-il. Fort intelligent, d’ailleurs, et grand travailleur. Il étudiait la médecine et donnait les plus beaux espoirs à ses maîtres, lorsqu’un jour il disparut mystérieusement. Dix ans plus tard, mon grand-père reçut une lettre d’un missionnaire du Congo lui annonçant la mort de son frère, auquel il avait fermé les yeux dans la pauvre hutte où il vivait en pénitent.

– Ah ! Vous ne l’avez pas connu ce grand-oncle ?

– Non, je n’étais pas né quand il disparut.

– J’aurais aimé savoir s’il ressemblait à... à moi, par exemple.

Les yeux toujours baissés, le vieillard tapotait la nappe blanche.

– Il y a une photographie de lui dans notre album de famille, mais je ne me souviens pas bien...

– Cela n’a pas d’importance, mon jeune cousin. J’aurais été seulement satisfait de savoir que le type Harige ne s’était pas tout à fait perdu chez vous. C’est une petite manie de ma part, voyez-vous... une inoffensive petite manie. Vous, vous ne l’avez pas, ce type, et d’après ce que vous m’avez dit, vos frères ni votre sœur non plus. On ne le retrouvait pas davantage chez votre père et votre grand-père. Il n’y aurait donc que votre oncle Julien... Voyez, dans cette génération...

Il désignait ses petits neveux.

– Seule, Valentine me ressemble. Aucun de mes frères n’était dans ce cas, et pas davantage leurs enfants. Oui, Valentine seule est une vraie

Harige.

Une satisfaction presque orgueilleuse passait dans l'accent du vieillard. Je regardai Valentine. Pâle, impassible, elle semblait indifférente à ce qui se disait près d'elle. Mais aux derniers mots du vieillard, un pli se forma au coin des lèvres et, soudain, sa physionomie me parut d'une mortelle tristesse.

## VIII

En revenant le lendemain matin de l'église avec Marguerite et Paul, ainsi que je l'avais fait le matin où nous devions apprendre la mort de Marie-Claude, j'allai dans la vieille tour reprendre le dépouillement des archives, auquel je m'étais occupé la veille pendant quelques heures. Jusqu'ici, je n'y avais rien découvert qui pût m'intéresser particulièrement. J'avais seulement pu constater, en compulsant les actes notariés, que la famille de Teilhac était de bonne noblesse provinciale et qu'elle semblait avoir toujours possédé, en terres, une assez belle fortune.

Ce matin-là, je fus plus heureux en découvrant, parmi des liasses de papiers sans importance, un livre de raison où, depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les châtelains des Roches-Noires avaient noté les principaux événements de

leur existence.

Ce journal de la vie familiale débutait par ces mots : « Aujourd'hui, saint jour de Noël de l'an de l'Incarnation 1560, nous avons commencé d'habiter notre nouveau logis. Que Dieu et Notre-Dame en soient les gardiens à jamais ! »

Venaient ensuite des dates de naissance, de baptême, de mariage, de décès, quelques-unes accompagnées de brefs commentaires. Je tournai les pages jaunies, où l'écriture changeait avec le nouveau chef de famille qui annonçait : « Aujourd'hui, à telle date, Dieu a rappelé à lui mon père vénéré... » Puis ce fut une écriture de femme, menue, un peu tremblée. Je lus : « Ce 12 avril 1792, mon père bien-aimé a rendu son âme à Dieu. Je suis maintenant seule sur la terre. »

Ensuite ces mots :

« Je viens d'être unie à Florent Harige ce 3 mai 1793. »

Plus bas :

« Je ne l'ai pas voulu ! Faites-moi mourir, mon Dieu, pour que je ne sois pas à lui ! »

Plus bas encore, d'une pauvre écriture hachée, méconnaissable :

« Sachant que j'ai seulement quelques mois à vivre, j'atteste ici que ma volonté ne m'appartenait pas quand je suis devenue la femme de ce démon. Que Dieu garde mon pauvre enfant !

« Madeleine-Marie de Teilhac. »

Tout un drame m'était révélé subitement par ces quelques lignes tracées jadis par mon aïeule. Un drame obscur, dont il serait sans doute difficile de connaître la trame après tant et tant d'années, d'autant plus qu'il avait dû se passer dans le silence, martyre de l'âme, du cœur chez une jeune femme unie malgré elle à un être abhorré. Sans doute Florent Harige, la voyant menacée dans sa liberté, dans sa vie, et lui-même possédant quelque influence sur les maîtres de l'heure dans sa province, lui avait-il offert le salut si elle devenait sa femme. Pour échapper à la guillotine, elle avait dit oui...

Non, ce ne pouvait être cela, puisqu'elle appelait la mort pour ne pas appartenir à Florent.



Pourquoi, aussi, cette attestation solennelle que sa volonté n'était pas libre quand elle avait accepté de l'épouser ?

Je tournai la page. Mais personne n'avait plus rien écrit ensuite sur le livre de raison.

Très probablement, Madeleine l'avait enfoui parmi ces paperasses, pour le dérober aux yeux de son mari. Peut-être, par la suite, personne ne l'y avait-il découvert. En tout cas, M. Ambroise ne m'en avait pas fait mention.

Ceci pourtant constituait, dans l'histoire de notre famille, un épisode d'un douloureux intérêt. La main qui avait tracé là ces lettres était celle d'une femme physiquement affaiblie, mais plus encore brisée par la souffrance morale. De quelle sorte était cette souffrance ? Pourquoi Madeleine qualifiait-elle de « démon » son mari, le père de son enfant ?

Ma curiosité professionnelle s'éveillait. En outre, le cri de cette âme déchirée qui me parvenait ainsi à travers le temps, jeté sur cette feuille, avec la fébrilité, l'angoisse, de l'être traqué, venait de m'émouvoir singulièrement.

Accoudé à la grande table de chêne placée près de la fenêtre, dans ma chambre, je tenais mon regard fixé sur cette feuille très jaunie, sur cette écriture pâlie. Comment arriver à connaître le secret de cette existence ? Très probablement, il ne subsistait, en fait de documents sur elle, que cette simple page qui disait beaucoup et trop peu.

Interroger l'oncle à ce sujet ? Il ne connaissait peut-être rien de plus. Je pouvais essayer, en tout cas. Mais je ne lui parlerais pas encore de la découverte que je venais de faire... Non, je n'en parlerais pas... je ne savais pourquoi...

Avec une sorte de respect, je refermai le livre relié de peau brune foncé. Je le reportai dans la vieille armoire en le cachant entre des liasses de papiers, ainsi que l'avait fait Madeleine. Comme je refermais les battants, la porte de la salle où je me trouvais fut ouverte et, en me détournant, je vis Paul qui venait à moi.

– Il y a un bel effondrement, en bas ! Cette pauvre Marie-Claude est en ce moment couverte de malédictions, secrètes, tout au moins.

– Pourquoi donc ?

– Le notaire a envoyé la copie du testament. Elle lègue à Marguerite un million et demi de francs, à moi un million, ce qui représente la totalité de la dot apportée par sa mère ; à Monique des bijoux, à Michel quelques meubles et tableaux de prix. Plus de vingt millions vont à des œuvres de bienfaisance, aux séminaires, aux missions, et M<sup>me</sup> Cordier reçoit le restant, à charge par elle de servir une rente à Amédée et aux autres domestiques.

– Ah !

Cette exclamation traduisait la surprise que j'éprouvais, au premier moment. Sur la physionomie un peu agitée de Paul, je voyais ainsi quelque chose de la stupéfaction qu'il venait certainement de ressentir, à la lecture de ce testament.

– ... Ainsi, elle n'a rien laissé de la fortune paternelle à la famille de sa mère ? Pourtant, n'ayant pour ainsi dire aucune parenté de l'autre côté, hors M<sup>me</sup> Cordier, il semblait assez naturel qu'elle songeât à vous...

– Oh ! je ne lui en veux pas, chère Marie-

Claude ! dit spontanément Paul. Elle a eu ses raisons pour agir ainsi et elles ne peuvent être que bonnes, venant de cet esprit très droit, très sensé, un peu intransigeant seulement quand il avait adopté une idée, une prévention, et très décidé dans ses antipathies comme dans ses sympathies. Après tout, les Pierre Harige ont largement de quoi vivre ; Marguerite et moi nous serons plus à l'aise maintenant. Quant à Valentine, elle ne vit que pour sa profession et je ne vois pas ce que quelques millions auraient ajouté à son bonheur.

– Marie-Claude ne lui a rien laissé ?

– Rien. Mais elle ne fait pas la tête pour cela. Tandis que les autres !... L'oncle ne disait mot, mais il était vert !

Je pus constater au cours du déjeuner que cet effondrement dont me parlait Paul subsistait toujours. Sauf Marguerite, Paul et moi, personne ne parlait guère. L'oncle gardait un air impassible, mais sa lèvre inférieure avait une sorte de tremblement et pour la première fois, je le vis sans appétit, mangeant avec un visible effort ce qu'il déposait sur son assiette. Les

quatre Pierre Harige, n'osant probablement pas récriminer devant nous contre la morte, laissaient voir cependant sur leur physionomie, à des degrés divers, la profondeur de leur déception et leur sourde colère. M<sup>me</sup> Rambel avait une mine soucieuse qui, sans doute était le reflet de sa profonde désillusion.

Seule, la tante Eugénie restait indifférente, détachée de toutes choses. Quant à Valentine, elle semblait un peu détendue ce matin, comme si quelque événement satisfaisant était survenu dans sa vie.

« Au moins, celle-là ne paraît pas intéressée », pensai-je. Voilà un bon point pour elle. Cependant, elle pouvait se sentir tout au moins froissée que sa cousine l'ait oubliée... volontairement.

Marguerite et Paul avaient décidé que nous irions aujourd'hui rendre visite à Gilberte Brézennes et en même temps nous informer de ce que devenait Jacques, que l'on n'avait plus revu aux Roches-Noires depuis les obsèques. Monique, peu enthousiaste de promenade

pédestre, devait aller à Brive voir une amie. Son frère partait en même temps qu'elle pour regagner le lieu de son prétendu stage. Mais Valentine déclara qu'elle nous accompagnerait.

En traversant la cour, un peu plus tard, nous croisâmes Amédée, le chauffeur de Marie-Claude. La veille des obsèques, le pauvre homme avait dû se mettre au lit, immobilisé par un rhumatisme aigu. Il recommençait de marcher un peu seulement aujourd'hui. Nous l'arrêtâmes pour lui demander de ses nouvelles. Puis Paul lui annonça que sa jeune maîtresse lui avait légué une rente annuelle importante. Aucun signe de contentement n'apparut sur la physionomie altérée par la souffrance physique des jours précédents et par le chagrin si visible dans les yeux qui nous regardaient avec une tristesse pathétique.

– Ah ! je donnerais bien cela, et des millions, si j'en avais, pour la revoir vivante ! dit la voix rauque où montaient des sanglots.

– Voilà un véritable attachement, fis-je observer, tandis que nous nous dirigeons vers la

barrière de la cour. « Marie-Claude devait, du reste, avoir une nature faite pour attirer les dévouements. »

– Oh ! oui, on ne pouvait guère la voir sans l'aimer ! dit Marguerite avec un soupir.

Ce coup imprévu qui la frappait dans une affection très vive la laissait abattue, péniblement songeuse. Elle avait un visage pâli, des yeux fatigués, et s'efforçait visiblement de ne pas trop laisser voir sa tristesse, surtout quand elle ne se trouvait pas seule avec Paul et moi, qu'elle savait plus sensibles, plus compréhensifs.

Nous avions pris à travers les châtaigneraies pour gagner les Bourdettes, qui se trouvaient dans la vallée. Le sol restait humide d'une pluie nocturne.

Sous le couvert des arbres, l'atmosphère lourde pesait davantage sur nous. Mais quand nous débouchâmes dans le chemin qui longeait la rivière, celle-ci, du fond de la gorge étroite où elle bondissait, nous envoya son haleine qui nous parut presque fraîche.

Marguerite montra le ciel, devenu très sombre.  
« Je crains qu'il pleuve avant notre retour. Nous aurions mieux fait de prendre une voiture. »

– Oh ! non ! dit Valentine. La marche est tellement plus agréable.

– Il paraît que c'est votre sport favori, ma cousine ?

Elle se trouvait un peu en avant de Marguerite et de moi et, pour me répondre, tourna à moitié son visage où la moite lourdeur de l'atmosphère avait fait monter un peu de chaleur.

– Je ne pratique guère que celui-là, à part un peu de tennis, parfois. Quant à l'automobile, ce n'est pour moi qu'un instrument de ma profession. Vous voyez, je n'ai pas même amené ici ma voiture.

– Les voyages, les diverses manifestations de la nature ou de l'art humain ne vous intéressent pas ?

– Sauf la musique, non. Je ne trouve d'intérêt qu'à l'étude des corps, à celle des cerveaux surtout, et par une suite naturelle à celle de



l'esprit, de l'âme, puisque c'est le mot employé pour désigner ce mystère, cet inconnu qui est en nous.

– Ce n'est pas un inconnu pour nous autres croyants, dit avec douceur Marguerite.

– Ton âme, non. Mais d'autres...

Elle marchait devant nous d'un pas élastique et régulier. Une robe de jersey noir moulait son corps un peu maigre, mais non dépourvu de souplesse élégante.

Je la voyais de profil et remarquais une tension subite du visage, tandis qu'elle répondait à sa sœur, de son habituel ton bref, dans lequel passait une sorte de sarcasme.

Paul, qui nous précédait d'un peu loin, s'était arrêté devant la grille des Bourdettes.

Au-delà s'étendait une grande roseraie sur laquelle donnait la maison, longue bâtisse dont le crépi couleur d'ocre pâle disparaissait en partie sous la vigne vierge.

Une porte-fenêtre était ouverte au rez-de-chaussée. Un chien de chasse étendu sur l'une

des marches se leva, vint à nous en remuant joyeusement la queue.

– Bonjour, vieux Tom ! dit Paul. Où est ton maître ?

Sur le seuil de la porte apparaissait Gilberte Brézennes. Elle sourit en nous voyant et dit cordialement :

– Quelle bonne surprise ! Mon cher confrère, soyez le bienvenu aux Bourdettes.

Je la remerciai, en serrant la main offerte. Avec elle, nous entrâmes dans un clair salon tendu de perse à fleurs, où tout dénotait une habituelle présence. Paul demanda :

– Et ce pauvre Jacques ?

La calme physionomie de M<sup>lle</sup> Brézennes s'assombrit.

– Il est parti ce matin pour un voyage en Afrique du Nord. Il ne pouvait plus supporter de vivre ici sans Marie-Claude.

– Ah ! je le comprends ! dit Marguerite. Moi aussi, je voudrais bien quitter tout de suite les Roches-Noires, où je la vois toujours telle que...

Un sanglot enrouait sa voix. Gilberte lui mit un bras autour du cou et l'embrassa.

– Ma chère petite, combien je partage votre chagrin ! Elle était si charmante ! C'était une joie pour moi, ce mariage de Jacques. Et une telle mort, à son âge, sans que rien pût faire prévoir... Je crains que mon pauvre Jacques ne s'en console de longtemps !

Elle soupira, en laissant retomber son bras. Puis elle nous désigna des sièges et s'assit dans une vieille bergère près de la table garnie de livres, de feuillets manuscrits, d'un ouvrage de crochet. Quand elle eut demandé des nouvelles de tous, aux Roches-Noires, elle me parla de l'œuvre que j'avais publiée l'année précédente. C'était une étude sur les derniers souvenirs espagnols appartenant à la Maison d'Autriche. J'y avais traité particulièrement de la lourde hérédité pesant sur ces malheureux princes, dont la race avait fini en complète déchéance. M<sup>lle</sup> Brézennes me dit quel intérêt elle avait pris à le lire et me félicita aimablement du succès qui l'avait accueilli.

– Il faudra que vous me le prêtiez, Gilberte, dit Valentine, ces questions m'intéressent beaucoup.

Elle était assise près de Marguerite, en face de Gilberte et de moi. Le chien, qui nous avait suivis, se tenait près d'elle et appuyait sa tête sur son genou. Elle m'adressa quelques questions sur mon œuvre, sur les sources consultées par moi. Son humeur taciturne semblait avoir cédé, pour un moment. Elle parlait avec aisance, avec une sobriété, une netteté dans l'expression comme dans les idées qui dénotaient une intelligence disciplinée, peu banale, peut-être supérieure. Sa physionomie s'animait légèrement, ses yeux perdaient un peu de leur froideur. Je m'avisais tout à coup qu'il existait chez elle une sorte de charme, assez étrange, difficile à définir, dont personnellement je ne subissais pas l'attrait, mais qui pouvait agir sur certaines natures.

– ... Ces études sur l'hérédité sont passionnantes. Mais à mesure que nous creusons ce problème, nous nous enfonçons dans plus de mystère. Car pourquoi telle race, telle famille portent-elles un poids si lourd, qui les écrase à

travers les siècles ? Pourquoi un être est-il asservi à un instinct, bon ou mauvais, que lui ont transmis ses ascendants ?

– Asservi ? Mais il ne l'est que s'il le veut bien, quand cet être est normal et dispose librement de sa volonté. L'instinct ? Il est très facile de l'accuser de nos lâchetés devant le devoir, beaucoup plus facile que de lui résister.

Je vis, dans son regard fixé sur moi, une lueur qui était peut-être du sarcasme.

– Vous croyez que l'on peut résister à tous les instincts ?

Elle appuya sur le mot « Vous ».

– ... qu'on peut maîtriser toutes ses passions ?

– Humainement parlant, non. Mais dans le domaine de la grâce, nous découvrons toutes les possibilités.

« Dieu accorde la puissance contre l'Esprit du mal à qui la lui demande. »

Elle redressa légèrement la tête. Sa bouche s'étira dans une sorte de sourire ambigu, un peu méprisant, avant de laisser tomber ces mots avec

un accent d'orgueil :

– Je ne suis pas croyante.

– C'est un grand malheur pour vous, ma chère, dit sans ambages M<sup>lle</sup> Brézennes. Vous vous en apercevrez quelque jour, en un de ces moments de détresse auxquels nous n'échappons guère, ni les uns ni les autres... Ce chien vous a prise en amitié. C'est curieux, car il n'aime personne en dehors de son maître.

– Oui, nous sommes de bons amis... de très bons amis, n'est-ce pas, Tom ?

D'une main lente, complaisante, Valentine caressait le pelage soyeux. Ses traits semblaient adoucis. Ses yeux étaient invisibles sous les paupières qu'elle abaissait. Pendant le temps que nous restâmes encore aux Bourdettes, elle ne parla plus guère, écoutant sans y prendre part notre entretien où il était question d'une histoire du Limousin entreprise par Gilberte.

– Et votre travail sur la sorcellerie ? demandai-je.

– Il est peu avancé encore. J'ai acheté il y a

quelques mois toute la bibliothèque d'un vieil érudit qui est mort dans sa maison d'Uzerche, laquelle datait du XV<sup>e</sup> siècle. Il y a là un fatras invraisemblable, dont je n'ai pu encore débrouiller qu'une partie. Mais comme le bonhomme passait pour s'intéresser à la magie noire, à l'occultisme, j'espère faire dans ses vieux bouquins des découvertes utiles à mon travail.

– Cela ne vous empêche pas de dormir, toutes ces horribles histoires de messes noires, d'envoûtements, de possession satanique ? demanda Marguerite.

– Mais non, chère Guite, pas du tout. Jacques s'en étonne aussi, et je dois me garder de lui parler de ces sujets, le soir, car il ne manque pas d'avoir un cauchemar.

– Jacques a les nerfs très impressionnables, dit Valentine.

– C'est exact, ma bonne amie. Aussi ne puis-je vous cacher que je suis assez inquiète des suites du malheur qui le frappe. Quand il reviendra de ce voyage, sera-t-il un peu... je ne dis pas consolé, mais apaisé ? Ou bien son accablement,

ce désespoir qui m'effrayait, ces jours-ci, subsisteront-ils, agissant peut-être sur sa santé, sur son équilibre nerveux ?

– Nous le soignerons, Gilberte, nous le guérirons.

Sur ces mots, Valentine écarta doucement le chien, puis ajouta, s'adressant à son frère, à sa sœur, à moi-même :

– Je crois qu'il ne faudrait pas trop nous retarder, car le temps s'assombrit beaucoup.

Gilberte offrit de nous reconduire en voiture. Puis, sur notre refus, elle nous accompagna jusqu'à la grille, en cueillant au passage des dahlias pour Valentine et Marguerite. Chemin faisant, Paul lui apprit la teneur du testament de Marie-Claude. Son saisissement fut tel qu'elle s'arrêta au milieu d'une allée en laissant tomber la fleur qu'elle tenait à ce moment-là.

– Elle ne vous a rien laissé de la fortune paternelle ? Rien, rien ? Ah ! par exemple !

– Elle a bien fait, dit la voix brève de Valentine. Nous n'avons pas besoin de cet argent.



Notre travail nous suffit.

– C'est très bien à vous de prendre ainsi la chose, ma chère amie. Toutefois, il n'empêche que c'est extraordinaire, de la part de Marie-Claude... vraiment incompréhensible !

– La pauvre chérie avait ses raisons, dit Marguerite, d'un ton qui me frappa – le ton d'une personne renseignée. Pour ma part, je ne lui en veux pas le moins du monde.

– Mais il n'en est pas ainsi de tous, ajouta Paul. L'oncle a reçu un coup, lui pour qui l'argent compte tellement. Quant aux Pierre, ils sont furieux, sans oser encore trop le montrer.

Gilberte eut une moue dédaigneuse.

– Bien peu intéressants, vos cousins, mon cher ! S'il n'y avait qu'eux, je trouverais que Marie-Gaude a eu tout à fait raison. Mais pour vous...

– Pour nous aussi, dit Marguerite.

Elle inclina un peu son visage vers les fleurs qu'elle tenait, dahlias aux tons de chair et de pourpre sombre. Puis, elle ajouta, d'une voix qui

se brisait tout à coup :

– Je vais les porter sur « sa » tombe.

Nous prîmes congé de Gilberte, qui embrassa de nouveau très affectueusement Marguerite, en se contentant de serrer la main de Valentine. Celle-ci, décidément, n'avait d'intimité avec personne, amis ou famille. Elle était bien moralement et de par sa volonté une solitaire, comme me l'avait dit son frère et sa sœur.

Nous prîmes au retour, un chemin différent, afin de passer par le village pour que Marguerite portât ses fleurs au cimetière. Mais à une bifurcation de routes, Valentine nous quitta, en disant qu'elle allait rentrer directement.

– Tu ne veux pas venir au cimetière ? demande Marguerite.

– Non. À quoi bon, puisque je ne prie pas.

– D'autres qui ne prient pas viennent quand même se recueillir sur la tombe de leurs morts. Et il y a là celle qui était hier parmi nous...

– Pourquoi voudrais-tu que je fasse à son égard ce geste hypocrite, alors que tu sais que

nous ne nous sommes jamais aimées ?

Sa voix était calme, sans amertume, tranchante  
comme une lame.

J'entendis Marguerite soupirer. Puis elle se  
détourna et, d'un pas sans entrain, s'engagea dans  
le chemin où la précédait Paul

## IX

Ce soir-là, quand je me retrouvai seul dans ma chambre, je me pris à réfléchir au sujet de la découverte faite par moi le matin dans les archives du château.

Ma première impulsion avait été de n'en dire mot à l'oncle, de conserver par-devers moi le secret de cette douleur, de ce désespoir.

Mais je songeai maintenant que si M. Ambroise, un jour ou l'autre, découvrait ce papier, il s'étonnerait qu'ayant fouillé ces archives je ne l'eusse pas trouvé avant lui, et, dans ce cas, que je ne lui en eusse point parlé. Après tout, je n'avais aucun motif pour agir ainsi, aucun, sinon une répugnance inexplicable. Mais l'oncle, si peu sensible qu'il parût, ne pouvait qu'être ému par ce douloureux cri d'outre-tombe.

« S'il me demande le résultat de mes recherches, je lui en parlerai », songeai-je. Sinon

je me tairai.

Or, cette interrogation me fut précisément faite le lendemain, pendant que nous prenions le café sous la pergola. Quand j'eus raconté ma découverte, je vis s'attendrir la physionomie de Marguerite et j'entendis Paul s'écrier :

– Quel vilain bonhomme était donc notre aïeul ! Vous ignoriez cela, mon oncle ?

M. Ambroise tourna vers son petit-neveu un regard mi-clos et dit froidement :

– Je t'engage à ne point parler ainsi d'un ancêtre qui fut un homme irréprochable, un époux et un père sans reproche. Sur ce livre de raison découvert par Bernard, un pauvre cerveau détraqué a écrit ses divagations, dont il ne convient pas de faire état pour accuser notre aïeul Florent.

Je dis vivement :

– Qu'en savez-vous, mon cousin ? La nature de ce Florent vous est-elle connue ?

Il me jeta un coup d'œil rapide, d'une acuité presque insoutenable.

– Et vous-même, qu'en savez-vous, mon jeune ami ? Très chevaleresque, vous prenez parti pour votre aïeule. Mais vous ignorez ce qu'elle fût, et ce que Florent pût avoir à souffrir de sa part.

– Ces appels à l'aide, ces cris de désespoir semblent trop vrais, trop poignants pour être le fait d'un cerveau dérangé !

Le vieillard eut un léger ricanement.

– Vous croyez ? Mais, mon enfant, il n'y a pire que les déments pour simuler tout cela ! Valentine vous le dira...

Il se tournait vers sa petite-nièce, qui fumait à quelques pas de nous. Elle inclina affirmativement la tête, sans cesser de regarder devant elle dans l'allée ensoleillée.

– Alors, Madeleine de Teilhac était folle ? demanda Pierre Harige.

– Pas folle absolument, mais détraquée... hystérique, dirait-on aujourd'hui.

– Vous ne nous aviez jamais parlé de cela, mon oncle ? fit observer Paul.

– À quoi bon ? Il y a des centaines de pauvres

êtres semblables dans le monde et je ne vois pas quel intérêt pouvait présenter pour vous la connaissance de cette... infirmité mentale d'une aïeule.

– Évidemment, cela n'était aucunement nécessaire, dit M<sup>me</sup> Pierre, tout en continuant de remettre du rouge à ses lèvres.

Monique, en étouffant un bâillement, demanda si quelqu'un voulait l'accompagner à Brive, où elle avait des achats à faire. Paul déclara qu'il se dévouerait, pourvu qu'elle lui laissât conduire sa voiture, car il ne se fiait pas à ses réflexes. Les laissant à leur dispute, Valentine, Marguerite et moi rentrâmes dans la maison. Tandis que nous montions au premier étage, Marguerite me dit :

– Je voudrais voir ce livre de raison. Montrez-le-moi, Bernard.

– Très volontiers.

Nous gagnâmes le couloir qui conduisait à la tour. Au passage, Valentine entra dans sa chambre. Je vis le regard triste que Marguerite dirigeait vers la porte qui lui faisait face, celle de

la pièce où était morte Marie-Claude. Nous entrâmes dans la tour et j'allai chercher dans l'armoire de chêne le livre de raison, pour le mettre entre les mains de Marguerite.

Après avoir lu l'appel désespéré de Madeleine, elle resta un moment songeuse, les yeux attachés sur la page jaunie. Puis elle referma le vieux volume et me le tendit.

– Je suis perplexe, Bernard. Il est bien vrai que parfois les paroles des pauvres déments ont toute l'apparence de la vérité... dès lors, que croire, au sujet de ces lignes qui seraient une terrible accusation contre Florent, notre aïeul, si la pauvre femme avait eu toute sa raison ?

– Que croire ? Je ne sais... Ou du moins, nous n'avons pas de motif pour mettre en doute la parole de votre grand-oncle. Il est possible que votre aïeule ait subi, mentalement, le contrecoup des bouleversements de la période où elle vivait. Il est admissible également que ses descendants aient trouvé inutile d'en parler, craignant sans doute que l'on considérât ceci comme une tare pour leur race.



– Évidemment, dit Marguerite.

Elle me tendit le livre de raison, que je remis en place. Puis elle me demanda si je n'avais rien trouvé dans ces archives qui me parût intéressant, au point de vue professionnel.

– Non, vraiment rien. Cette famille de Teilhac paraît avoir vécu sur ses terres avec une noble simplicité, secourant les pauvres, servant Dieu, accomplissant ainsi au mieux possible son devoir social et chrétien. En un mot, dans tout ceci...

Je désignais l'armoire encore ouverte.

– ... Je n'ai pas découvert la moindre trace d'un drame familial, sauf dans ces dernières lignes tracées par la femme de Florent Harige. Mais si nous envisageons l'hypothèse d'un dérangement cérébral, la question change d'aspect et n'est plus de mon ressort.

– J'aurais aimé que vous trouviez dans notre famille les éléments d'un de ces ouvrages où vous savez mettre tant d'intérêt, tant de vivantes idées. Au moment où j'ai pris ma licence d'histoire, j'avais l'intention de rechercher des

documents sur les Teilhac et les Harige, pour écrire quelque chose là-dessus. Puis mon oncle Duchauvel m'a persuadée de devenir son élève en m'assurant que j'avais tous les dons nécessaires pour réussir dans cette profession de graveur. J'ai donc abandonné mon projet. D'après vous, il n'y a pas trop lieu de le regretter ?

– Pour le côté Teilhac, non. La question est peut-être différente en ce qui concerne les Harige. Leurs archives sont chez Pascal, m'a dit l'oncle ?

– Oui. Mais elles doivent être de simples archives paysannes, comme on en trouve dans toutes nos provinces françaises : actes de mariage, de baptême, de décès, actes de vente et d'achat de terre. C'est du reste ce que m'a dit l'oncle, quand je lui en ai parlé.

– Il est donc inutile que je les consulte. Mais par contre, j'aimerais avoir quelques renseignements sur cette commanderie de Templiers que nous avons vue l'autre jour.

– Gilberte pourra vous les donner, je crois. Allez donc la revoir ces jours-ci, puisque vous

acceptez bien de rester encore un peu parmi nous. Elle trouvera bien quelque chose sur ce sujet, dans ses paperasses. Maintenant, je vous laisse. À tout à l'heure.

Elle s'éloigna et j'écoutai le bruit de ses pas légers sur le dallage du couloir. Une impression de douceur, de joie sereine demeurait en moi et persistait encore tandis que j'écrivais à ma mère, lui racontant les faits de ces derniers jours, lui parlant surtout de cette Marguerite qui, assurais-je, aurait toute sa sympathie, dès qu'elle la connaîtrait.

Vers quatre heures, j'allai flâner dans le parterre où bientôt me rejoignit Pierre Harige. Il avait un air sombre que j'attribuai à sa découverte au sujet de l'héritage de Marie-Claude, non sans raison, ainsi que me le démontra une réflexion amère faite par lui, un instant après :

– Dire que cette M<sup>me</sup> Cordier ne va pas savoir que faire de ses millions ! C'est inouï, des situations pareilles ! On devrait pouvoir attaquer un testament semblable !

– Hum ! vous allez un peu loin, mon cousin !

– Vous croyez ? L'oncle a eu cependant cette idée, puisqu'il a consulté là-dessus son notaire. Mais il paraît qu'il n'y a rien à faire. L'acte est inattaquable et Marie-Claude était considérée comme parfaitement saine d'esprit, quoi que nous puissions penser à ce sujet.

Il soupira, passa sur son menton une main soigneusement manucurée, puis ajouta, sans transition :

– C'est la faute de l'oncle.

– La faute de l'oncle ?

– Oui, il paraît que Marie-Claude a été furieuse qu'il veuille lui faire épouser Pascal – drôle d'idée, d'ailleurs, pour qui connaît ce type-là. Il peut avoir de nombreuses qualités, mais comme mari pour une jeune fille dans le genre de Marie-Claude... non, il aurait fallu qu'elle fût folle pour accepter ça ! Alors elle a dû faire ce testament en un jour de colère, en se disant : « L'oncle voulait que la fortune de mon père aille à son cher Pascal. Eh bien ! je lui jouerai un bon tour, si je viens à mourir avant mon mariage, car personne de la famille Harige n'aura un sou de

cet argent-là. » C'était assez dans sa manière, un raisonnement de ce genre. Mais tout de même, vous savez, mon cher, c'est rudement dur à avaler !

Marguerite, à ce moment, nous appela pour le goûter. Sa mère et M<sup>me</sup> Pierre étaient assises sous la pergola, ainsi que la tante Eugénie. Mais l'oncle ne parut pas et Valentine ne fit que passer en disant brièvement qu'elle allait à la cabine téléphonique de Marjac.

Marguerite, sur ma demande, avait apporté les esquisses qu'elle venait de faire pour l'illustration d'un ouvrage sur les églises de la Renaissance. Nous nous entretînmes sur ce sujet et sur d'autres jusqu'à six heures où je remontai dans ma chambre. En passant par le vestibule pour gagner l'escalier, je vis, entrouverte, la porte du bureau de l'oncle. La voix onctueuse arrivait jusqu'à moi, disant :

– Pas un sou de plus, Trimouzou, je la veux à ce prix-là.

Puis la porte fut ouverte et un paysan parut sur le seuil. J'entrevis son visage tanné, ses yeux

dont l'éclat me frappa. Ils semblaient des yeux  
d'halluciné. Derrière cet homme, le battant fut  
doucement refermé, tandis que sur les dalles du  
vestibule traînaient les gros souliers ferrés.

## X

J'allai chasser le lendemain matin en compagnie de Paul. Il devait regagner dans trois jours sa garnison de Nancy et j'avais fixé à cette même date mon départ. Valentine quitterait également les Roches-Noires pour aller reprendre son poste à la maison de santé du docteur Brédan. Il ne resterait près de l'oncle, pour une huitaine de jours encore, que M<sup>me</sup> Rambel, Marguerite et les Pierre, père, mère et fille, qui n'osaient se libérer avant la date habituelle de l'obligation imposée par ce parent pour lequel nul ne semblait avoir d'affection — pas même Valentine, ouvertement sa préférée — mais dont on ne paraissait pas contester l'autorité.

J'en fis la remarque à Paul, tandis que nous revenions vers midi, le carnier bien rempli.

— En effet, l'oncle n'a pas une nature qui porte à l'aimer, me répondit-il franchement. Mais il est

le chef de la famille, il sait obtenir de tous la déférence due à cette qualité. Marie-Claude elle-même ne croyait pas pouvoir se soustraire à ce séjour annuel auquel sa mère l'avait accoutumée dès l'enfance. C'était chez elle un vieux réflexe, prétendait-elle à sa manière humoristique. Peut-être n'aurait-elle pas continué après son mariage, car Jacques ne cachait guère que son futur oncle lui déplaisait.

Dans l'après-midi, je me rendis seul aux Bourdettes. Marguerite souffrait de névralgies, Paul avait des velléités de lecture et de flânerie. Quant à Monique, elle était partie depuis le matin avec ses parents pour le Mont-Dore où venait d'arriver une sœur de M<sup>me</sup> Pierre. Ils y demeureraient deux jours – échappant ainsi à la monotonie des Roches-Noires.

Je trouvai Gilberte prête à sortir pour aller passer l'après-midi avec Marguerite. Sans écouter mes protestations, elle m'obligea à m'asseoir, fit apporter des rafraîchissements et des fruits. Je lui demandai si elle avait reçu des nouvelles de son frère.



– Oui, ce matin. Il est à Oran. Sa lettre est déchirante.

Le brun visage se tendait sous la poussée de l'émotion. Des larmes montèrent aux doux yeux d'un si joli gris bleuté.

– ... Elle était si parfaitement la femme qu'il lui fallait ! Rien de banal chez elle, au physique ni au moral. Un être si vivant, si franc, tellement sain ! Un grain d'originalité, avec cela – si l'on peut appeler ainsi son horreur des sentiers battus, des idées toutes faites, des goûts en série. Ce n'est pas si commun, et Jacques l'appréciait chez elle. Vous avez dû remarquer qu'elle portait des cheveux longs ? Elle s'était toujours refusée à les faire couper, disant que la forme de sa tête ni son genre de physionomie ne s'y prêtaient. Combien de femmes auraient pu, avec autant et plus de motifs qu'elle, avoir cette préoccupation de coquetterie ! Voilà Marie-Claude, telle qu'elle était, coquette en effet, si l'on prend ce mot dans le sens du soin apporté à faire ressortir ses dons physiques et à dissimuler les petites déficiences de sa personne, ayant également, dans une limite

assez raisonnable, le goût d'être admirée, un brin frondeuse à l'occasion, capable, je le crois, de grands dévouements et aussi de vives antipathies.

– Pour son grand-oncle et Valentine par exemple.

– Oui. Ils lui étaient indifférents auparavant, mais depuis quelque temps, elle laissait percer à leur égard une animosité dont j'ignore la raison.

– Une étrange fille, cette Valentine.

– Étrange, mais intellectuellement un être de valeur. Je lui reproche de vivre trop en marge des siens. M<sup>me</sup> Rambel, nature assez sèche, n'en souffre guère ; il en est tout autrement de Marguerite, si affectueuse, si sensible.

– Une nature charmante ! dis-je avec élan.

Gilberte appuya chaleureusement, parla de la vive affection qui l'unissait à cette amie de quelques années sa cadette. Comme sa cousine Marie-Claude, elle avait une âme généreuse, loyale, un esprit dégagé de tout snobisme et de toute banalité ; mais ces qualités se nuançaient chez elle de plus de mesure, de discrétion, de

simplicité.

Puis nous nous entretînmes un moment des travaux qu'elle avait entrepris. Elle me dit que son ouvrage sur la sorcellerie était peu avancé, mais qu'elle se réservait d'y travailler sérieusement pendant l'hiver.

– Je suis en train de compiler et de trier la bibliothèque dont je vous ai parlé, provenant de chez un vieil érudit d'Uzerche, le père Bignard. Mais tout cela est en si mauvais état, et dans un tel désordre, qu'il me faudra des semaines avant d'avoir terminé. J'ai déjà trouvé certaines choses qui méritent quelque intérêt. Et vous, cher confrère, avez-vous fouillé dans les archives des Roches-Noires ?

– Oui, mais je n'y ai découvert d'intéressant que ceci...

Et je lui parlai du livre de raison, des lignes émouvantes écrites par Madeleine de Teilhac.

– ... Je vous avouerai que je ne suis pas persuadé de sa démente. Toutefois, ceci est une impression toute personnelle.

Gilberte écarta l'assiette, le couvert à fruits posé près d'elle et s'accouda à la table, en disant pensivement :

– Je n'ai jamais entendu parler de cela.

On raconte que M<sup>lle</sup> de Teilhac fut sauvée de la guillotine par Florent Harige, mais ce que fut ensuite ce ménage, probablement assez mal assorti, nous l'ignorons... je l'ignore, du moins.

Il me parut qu'une hésitation passait dans l'accent de M<sup>lle</sup> Brézennes.

– Par les anciens du pays on aurait peut-être pu avoir quelques échos de ce temps jadis.

– Les anciens ? Ils ne diront rien.

– Pourquoi ?

Elle leva les épaules.

– Oh ! vous savez, nos paysans ont des idées...  
Reprenez-vous un peu de ce sirop de framboise, mon cher confrère ?

Je déclinai l'offre et me levai pour prendre congé. Gilberte déclara qu'elle allait m'accompagner aux Roches-Noires, pour passer

un moment avec Marguerite. Nous partîmes donc après que ma compagne se fut munie d'un panier de pêches, les vergers des Bourdettes étant renommés par la qualité de leurs fruits.

Le chemin que me fit prendre Gilberte m'était inconnu. Il passait près d'un ancien manoir transformé en ferme, qui appartenait à Jacques Brézennes. Assise sur le seuil de la porte en ogive, une jeune femme écosait des haricots. Elle souhaita le bonsoir à M<sup>lle</sup> Brézennes d'une voix un peu traînante. Gilberte demanda :

– Tout va bien chez vous, Thérèse ?

Sa physionomie assez avenante changea, s'assombrit tout à coup.

– Ah ! pour ça, non, mademoiselle ! On est en discussion tous les deux, mon mari et moi. Mais rien à faire !

– Pourquoi donc ?

– Il veut vendre le champ qui lui vient de son cousin Moret à M. Harige, pour vingt mille francs, pensez donc, mademoiselle ! Un champ qui en vaut le double ! Je lui ai dit : « Tu te fais

voler ! c'est une honte ! » Mais c'est comme si je parlais à ces cailloux, mademoiselle ! Il prend un drôle d'air et répond tout sec : « Je verrai ça ! »

D'un geste nerveux, la jeune femme jeta sur le sol la cosse vide qu'elle tenait à la main. Son visage hâlé se contractait légèrement. Elle hésita, puis dit en baissant la voix :

– C'est à croire que c'est vrai ce que les gens d'ici racontent...

– Quoi ? demanda Gilberte.

Je crus percevoir, dans son accent, un intérêt soudainement éveillé.

La fermière prit un air gêné, baissa un peu les yeux, saisit machinalement une nouvelle cosse pleine dans la corbeille placée près d'elle.

– C'est des histoires, bien sûr. Mais quand je vois Paulin si drôle... On dirait... on dirait qu'on lui a jeté un sort.

Gilberte eut un rire que je jugeai forcé.

– Ma pauvre Thérèse, qu'allez-vous imaginer là ?

La jeune femme releva ses yeux clairs et regarda en face M<sup>lle</sup> Brézennes.

– Je ne suis pas du pays, moi, mademoiselle, et je ne connais rien à ceux d’ici. Mais la vieille cousine m’a dit des choses... seulement, elle m’a fait jurer sur mon salut éternel de ne pas les répéter, parce que si « on » l’apprenait, ça serait le malheur sur nous.

Gilberte leva les épaules.

– Si vous croyez ce que raconte cette vieille sorcière ! Elle vous a sans doute offert un remède contre les sorts prétendus jetés sur votre mari ?

Le visage de Thérèse frémit légèrement, sa voix se fit plus basse pour répondre.

– Non, elle m’a dit qu’elle ne pouvait rien contre ces sorts-là, parce que celui qui les jette est protégé par quelqu’un de trop puissant.

– Qui donc ? demandai-je.

Je crus voir pâlir le brun visage. La femme jeta un regard effrayé, puis le détourna en balbutiant :

– Je ne peux pas dire...

Gilberte rit de nouveau.

– Ne vous laissez pas monter la tête par Maria Courine, Thérèse ! Votre mari sait bien ce que vaut son champ et s'il le vend pour ce prix-là, c'est qu'il juge pouvoir le faire sans perte.

– Mais c'est lui-même qui m'a dit, pas plus tard que le mois dernier, qu'il valait bien quarante mille francs et que d'ailleurs, il n'avait pas du tout envie de le vendre. Puis là-dessus, M. Harige l'a fait venir, lui a parlé, et au retour il m'annonce qu'il va signer demain chez le notaire ! Tout de même, vous ne trouvez pas ça drôle, mademoiselle ?

– Mais non, Thérèse, mais non. Comme beaucoup de propriétaires, il se faisait sans doute des illusions sur la valeur de son champ et M. Harige lui a démontré que les prix ayant baissé, il ne pourrait en obtenir davantage...

« Allons, bonsoir et tâchez de vous mettre d'accord avec ce brave Trimouzou. »

Sur ces mots, accompagnés d'un geste amical, Gilberte se remit en marche et je la suivis, un peu



intrigué par cette petite scène.

Comme nous tournions dans le chemin, un homme sortit d'un pré voisin. Je reconnus le paysan que j'avais vu quitter la veille le bureau de l'oncle. Il salua, et Gilberte lui jeta un amical :

« Bonjour, Trimouzou. »

– C'est le mari de cette femme ? demandai-je.

– Oui. Paulin Trimouzou, notre fermier. Un brave homme, travailleur et assez sobre. Il s'est fait probablement rouler par M. Ambroise, qui passe pour fort habile en affaires.

– C'est l'oncle qu'on accuse de jeter des sorts ?

Elle eut un haussement d'épaules.

– Mais oui. Pensez donc, ses propriétés sont prospères, il a les meilleurs champs, les meilleurs prés du pays, et le plus beau bétail. Alors nos braves paysans, restés superstitieux, ne voient là que sorcellerie.

– Il n'y a peut-être pas de sorcellerie mais simplement un peu de... filouterie, si réellement l'oncle a persuadé cet homme de lui vendre son

champ bien au-dessous de sa valeur. Vous me direz que c'est parce que l'autre l'a bien voulu, après tout et qu'il aurait dû avoir assez de volonté pour refuser.

– Sans doute, il aurait dû avoir assez de volonté... répéta Gilberte.

De nouveau, quelque chose de réticent me frappa, dans l'intonation de sa voix. Puis je revis le regard étrange de l'homme qui sortait du bureau de l'oncle et que je n'avais pas retrouvé tout à l'heure dans les yeux paisibles de Trimouzu, lorsqu'il nous avait salués.

– Pensez-vous donc, mademoiselle, que cette volonté aurait pu être dominée par une autre ?

Elle murmura :

– Qui sait !

Je sentis, à son accent, qu'elle ne souhaitait pas s'étendre sur ce sujet. Elle parla aussitôt d'autre chose et je m'abstins de l'interrompre à nouveau bien qu'assez curieux de savoir ce qu'elle cachait sous ses réticences, au sujet de M. Ambroise.

Je ne la revis pas avant mon départ, qui eut lieu le surlendemain. J'emmenais Paul dans ma voiture jusqu'à Paris, où il passait quarante-huit heures avant de regagner Nancy. L'oncle m'adressa une cordiale invitation pour l'année suivante. M<sup>me</sup> Rambel et Marguerite me promirent d'aller voir ma mère dès leur retour à Bellevue et les Harige me donnèrent rendez-vous pour le mois suivant à Paris, où ils faisaient d'assez fréquents séjours. Je quittai les Roches-Noires avec un mélange de regret et de soulagement.

Bizarre assemblage de mots et de sentiments, dira-t-on. Cependant il définissait bien ce que j'éprouvais, car au moment de m'éloigner de ce logis, je me rendais compte d'y avoir éprouvé assez souvent un certain malaise, dont en y réfléchissant j'attribuais la raison à cette antipathie que décidément m'inspirait l'oncle. Puis il y avait eu cette mort de la charmante Marie-Claude, profond chagrin pour ceux qui l'aimaient et dont tout mon séjour ici avait été attristé.

Quant au regret, il s'adressait surtout à Marguerite. Sans nous être dit un mot d'amour, nous savions que nous nous aimions. Comme ma voiture démarrait, je rencontrai son cher regard, tendre et loyal, et je l'emportai en mon cœur pour en enchanter les heures, les jours qui me séparaient du moment où je la reverrais.

## XI

Nous fûmes fiancés vers la fin de décembre. Ma mère, dès sa première entrevue avec Marguerite, m'avait déclaré : « Voilà celle qui peut te rendre heureux, Bernard. J'approuve ton choix de toute mon âme. »

M<sup>me</sup> Rambel paraissait fort satisfaite, à sa manière, sans élan. Valentine montrait son indifférence habituelle. Elle venait de quitter la maison de santé où elle exerçait jusqu'alors et prenait à Paris la suite d'un confrère décédé.

Quant à Paul, qui avait réussi à permuter pour Dijon, il montrait la plus vive joie du mariage de sa chère Marguerite.

Le dîner de fiançailles eut lieu après Noël, à Bellevue, dans la villa de M<sup>me</sup> Rambel. Cette demeure assez vaste, de style normand, avait été bâtie à l'époque où, M. Rambel vivant encore, la situation de fortune était satisfaisante. Ma future

belle-mère, femme de tête et bonne maîtresse de maison, menait de front – avec l'aide de Marguerite d'ailleurs – la direction du ménage et son travail au-dehors. Son dîner était fort réussi, au dire même de mon oncle François Berthier, gourmet fort gâté par une cuisinière excellente. Mes frères, ma sœur, se trouvaient là aussi et du côté de ma fiancée, son oncle Duchauvel, le maître graveur, les quatre Harige et Gilberte Brézennes. Jacques, revenu à Paris depuis un mois, n'avait pu se décider à paraître à cette fête de fiançailles.

– Il est un peu moins sombre depuis quelques jours, il me semble, me dit sa sœur, tandis que nous causions ensemble après le dîner. À son retour d'Afrique, je le trouvai très déprimé, très amaigri aussi. Valentine lui a conseillé un reconstituant dont elle dit merveille. Mais c'est le moral surtout qui a besoin de soins.

– Eh bien ! c'est aussi l'affaire du docteur Rambel. Ma future belle-sœur est remarquable comme psychiatre, si j'en crois l'un de ses confrères, un vieil ami à nous, bon juge en la

matière.

– Oui, si remarquable que le médecin chef de la maison de santé où elle exerçait auparavant, en a pris ombrage. Les malades ne voulaient qu'elle, dont l'ascendant s'exerçait sur eux très favorablement. Elle a en perspective un très bel avenir, certainement.

– Tant mieux, puisque sa profession paraît lui suffire, être le seul but de sa vie. Je ne me l'imagine pas mariée, mère de famille.

– Moi non plus. Ce n'est qu'une cérébrale.

– Marie-Claude, cependant, était jalouse d'elle, d'après ce que m'a dit Marguerite. Elle se figurait qu'elle était éprise de votre frère.

Gilberte me regarda d'un air de vive surprise.

– Par exemple ! Où avait-elle été chercher cela, cette pauvre petite ? En admettant que Valentine ait un jour quelque inclination, ce n'est pas un homme dans le genre de Jacques, si complètement différent d'elle, qui pourrait la lui inspirer.

– Il me semble aussi... quoique il y ait

d'étranges choses parfois, dans les questions de sentiments.

– D'accord. Mais tout de même, cette Valentine si sèche... Je m'imagine qu'un être impressionnable, un peu féminin par certains côtés de sa nature, un peu faible aussi peut-être, tel que Jacques, doit plutôt déplaire à une femme de ce caractère. Au reste, jamais rien n'a pu me donner à supposer qu'elle s'y intéressât autrement qu'en amie d'enfance – amitié qui fut toujours d'ailleurs assez tiède, car Valentine se tenait généralement à l'écart de sa sœur et de sa cousine, s'enfermant déjà dans sa tour d'ivoire d'où elle semblait regarder de très haut son entourage.

Tandis que parlait Gilberte, je regardais Valentine. Elle venait de sortir d'une pièce voisine et s'avancait vers nous. La couleur de rubis de sa robe en velours souple avivait son teint un peu terne, semblait donner quelque éclat à ses yeux. Comme une fois déjà, pendant mon séjour aux Roches-Noires, je songeai qu'il y avait en elle un charme un peu singulier, qui pouvait



être supérieur à la beauté.

– Il paraît, Valentine, que vous avez entrepris la cure de Jacques ? dis-je en souriant.

Elle répondit avec simplicité :

– Mais oui, car il a bien besoin d’être soigné, moralement surtout. Ce voyage en Afrique, seul, était une erreur. Il n’a fait que ruminer sa peine. Puisque l’inévitable est accompli, il doit maintenant se reprendre, continuer sa vie.

Quelle sécheresse, quelle glaciale raison dans cet accent, dans ces paroles ! Non, la femme qui disait cela ne serait jamais capable d’aimer, sinon avec son cerveau, remarquablement organisé, je le reconnaissais.

– ... Il guérira certainement, Gilberte, rassurez-vous. C’est l’affaire de peu de temps. Tâchez de l’engager à prendre quelques distractions, comme je le fais moi-même, sans heurter trop vivement sa volonté de s’absorber dans son chagrin... dans le souvenir.

– Je le voudrais bien, mais ce n’est pas chose facile, ma chère amie. On n’oublie pas si vite une

femme comme Marie-Claude.

Marguerite, à ce moment, venait vers nous. Elle mit une main sur l'épaule de sa sœur en disant :

– M<sup>me</sup> Auvard voudrait bien t'entendre chanter, Valentine.

M<sup>me</sup> Auvard, c'était ma sœur Lucie, venue de Brest pour mes fiançailles.

– Volontiers, dit Valentine.

Elle chanta plusieurs mélodies de Schumann et, sur la demande de l'oncle François, un air de la Dame Blanche. Cette voix parfaite, au timbre d'un si rare velouté, faisait d'autant plus regretter la froideur, le manque total d'expression chez l'exécutante.

– Quel dommage qu'un si remarquable instrument soit tellement mal employé ! me dit à l'oreille mon frère Bénédict, l'abbé, donnant ainsi une opinion qui devait être celle de tous les auditeurs.

Oui, vraiment, quel régal c'eût été, si Valentine avait su mettre un peu de chaleur, un

peu de compréhension dans son chant !

Après cette soirée, nous nous occupâmes activement, Marguerite et moi, des préparatifs de notre mariage et de notre installation. Nous devions occuper le second étage de la maison rue Saint-Louis, que l'oncle François faisait aménager pour nous. Marguerite, qui continuerait ses travaux de gravure, y aurait son atelier servant en même temps de salon. Quant à moi, je conserverais mon cabinet de travail au rez-de-chaussée.

Nous nous donnions rendez-vous à Paris pour faire ensemble nos achats. Ma mère nous accompagnait parfois, Marguerite aimant avoir son avis, car elle n'était pas de ces jeunes qui font fi de l'expérience d'autrui. Elle appréciait d'ailleurs son goût très sûr, qui s'apparentait au sien de telle sorte que, presque chaque fois, leur choix tombait sur le même objet.

– J'espère que vous vous entendrez toujours aussi bien pour toute chose, disais-je en riant.

– Et pourquoi pas ? répliquait ma mère en échangeant avec Marguerite un coup d'œil

affectueux.

Quand nous devons passer la journée à Paris, nous déjeunions chez M<sup>me</sup> Cordier, la cousine de Marie-Claude. Elle n'avait pas quitté la luxueuse demeure de l'avenue Hoche, dont elle avait hérité, où elle vivait très simplement, ayant décidé de dépenser en œuvres charitables ses gros revenus. « Ici, disait-elle, je revois ma Marie-Claude, je vis sans cesse dans son souvenir. »

Bien que sa jeune maîtresse lui eût laissé une forte rente, le chauffeur Amédée demeurait au service de cette parente qu'elle aimait. Lui aussi était inconsolable et son humeur jadis enjouée demeurait sombre depuis cette mort que M<sup>me</sup> Cordier, quand elle en parlait, qualifiait toujours d'« incompréhensible ».

M. Ambroise, à l'annonce de nos fiançailles, avait répondu par une lettre témoignant d'une très vive satisfaction. Il était ravi, déclarait-il, de ce mariage qui allait réunir deux branches de la race. Pascal avait écrit à sa cousine dans le même sens. Je dis sans ambages à ma fiancée, quand elle me communiqua ces lettres :

– Ma chère Marguerite, la race Harige m’importe peu, d’autant moins que l’oncle et Pascal sont deux spécimens qui ne me plaisent guère.

Marguerite sourit, sans rien dire. Elle n’ignorait pas mes sentiments à ce sujet et je devinais que les siens n’étaient pas très différents.

Parfois aussi, nous allions prendre le thé chez Gilberte Brézennes qui habitait pendant l’hiver, avec son frère, un petit appartement près de Saint-Sulpice. Deux fois, nous y rencontrâmes Jacques.

La dépression causée par le chagrin semblait en bonne voie de guérison. Certes, on le voyait, le souvenir de Marie-Claude lui restait toujours présent et douloureux, mais il reprenait ses habitudes, recommençait à voir quelques amis, fréquentait à nouveau les salles de concert. Il nous fit un vif éloge de Valentine, « merveilleux médecin, amie sûre et d’un tact parfait ».

– Je ne sais pourquoi ma pauvre Marie-Claude avait si peu de sympathie pour elle, ajouta-t-il.

Je voyais assez rarement ma future belle-sœur. Elle venait parfois dîner à Bellevue, le dimanche, et partait presque aussitôt, ayant beaucoup de travail, disait-elle. Je savais d'ailleurs qu'il en avait toujours été ainsi, depuis qu'elle avait quitté la maison maternelle pour s'installer à Paris, pendant son internat.

Cependant, un dimanche matin, comme j'arrivais chez M<sup>me</sup> Rambel quelque temps avant l'heure du déjeuner, la bonne, qui sortait pour faire des courses, me dit :

– Il n'y a que M<sup>me</sup> Valentine, monsieur.

Madame et M<sup>lle</sup> Marguerite ne sont pas encore rentrées de la grand-messe.

– C'est vrai que je suis en avance aujourd'hui, dis-je, eh bien ! je vais les attendre.

Elle m'ouvrit la porte et j'entrai dans le petit hall de pierre blanche et noire d'où partait l'escalier de chêne.

Le son du piano, une voix de femme vinrent jusqu'à moi. Dans le salon, Valentine chantait. J'entrai dans la salle à manger, qui communiquait

avec ce salon par une large baie toujours ouverte, et aussitôt je m'immobilisai, frappé de surprise.

Valentine chantait une de ces mélodies qu'elle nous avait fait entendre le soir des fiançailles ; mais cette fois, mon frère Bénédict n'aurait pas eu à déplorer le mauvais emploi d'un admirable instrument. Était-ce vraiment la froide Valentine qui savait rendre avec tant de passion ce chant d'amour ?... avec tant d'âpre, presque douloureuse passion ?

La voix se tut pendant quelques secondes, puis après un court prélude elle s'éleva de nouveau. Ce qu'elle chantait là, je l'avais entendu récemment à un concert où m'avait emmené Marguerite. Un musicien autrichien, sur une vieille légende magyare, avait composé un opéra qui n'était pas sans mérite. Une tzigane s'était prise d'amour pour un jeune magnat, l'avait envoûté au moyen de ses philtres jusqu'à lui faire oublier tout honneur, si bien que, pour la suivre, il désertait le champ de bataille.

L'une des meilleures parties de l'œuvre était celle où cette Carmen hongroise, soupçonnant

Miheli d'aimer une autre femme, déclarait à une confidente qu'elle tuerait l'infidèle, dût-elle en mourir elle-même.

La cantatrice en renom qui l'avait interprétée, à ce concert, ne lui avait pas donné l'accent de passion farouche qui convenait. Mais cet accent, je l'entendais là, aujourd'hui, tragique, brûlant... terrible.

La stupéfaction me clouait sur place. Je frissonnais un peu, tellement cette voix me bouleversait. Valentine ?... c'était Valentine que j'entendais ? Mais alors, quel mystère cachait-elle, cette étrange fille ?

Reprenant un peu mes esprits, je m'éloignai, sans bruit. Car il était une chose dont j'étais certain : c'est que jamais elle ne me pardonnerait d'avoir surpris le secret qu'elle dérobaît à tous.

Je sortis dans le jardin, assez grand, qui s'étendait derrière la maison. Le temps était doux, un léger soleil paraissait entre deux longues traînes de nuages gris perle. À l'extrémité du parterre, un banc se trouvait sous un berceau auquel s'enlaçaient des rosiers en sommeil. Je



m'assis machinalement. Une singulière sensation me dominait. Tout d'abord, je ne me rendis pas compte de sa nature, mais bientôt, je compris qu'à la stupéfaction se mêlait maintenant un malaise qui pourrait bien être de la frayeur.

Oui, je sentais l'effroi me saisir, à la pensée de la puissance de dissimulation de la tenace, terrible volonté qui avait permis à cette femme de cacher à tous, depuis toujours, sa véritable nature.

À tous, même à ses proches. Marguerite, Paul, ne connaissaient que sa froide raison, sa sécheresse d'âme. Ils la jugeaient incapable d'aucune passion. Il avait fallu un hasard – qu'elle se crût seule aujourd'hui, ignorant sans doute que je venais déjeuner – pour que me fût révélé ce mystère.

Si, quelqu'un d'autre avait dû voir s'écarter un coin de ce voile. Je me souvenais de l'étrange attitude de Marie-Claude, à l'égard de Valentine. Je me souvenais de certaines paroles... quelque chose avait dû lui donner l'éveil, lui faire soupçonner la secrète nature de sa cousine.

Son instinct d'amoureuse, sans doute. Car

maintenant je ne doutais guère qu'elle eût raison en croyant Valentine éprise de Jacques Brézennes.

Je songeai tout à coup qu'il me fallait revenir à la villa, car M<sup>me</sup> Rambel et Marguerite allaient rentrer. Une étrange répugnance me prenait à l'idée de me retrouver en présence de Valentine après ce que je venais de découvrir. Il y avait là, me semblait-il, une trouble énigme qui bouleversait l'opinion que j'avais eue sur elle jusqu'ici.

Quand j'entrai dans le hall par la porte du jardin, le chant avait cessé. J'entendis, au-dehors, la voix de Marguerite. Elle rentrait avec sa mère. J'allai au-devant d'elles, j'expliquai que la bonne m'avait introduit, sans préciser que j'étais là depuis plus d'un quart d'heure. Dans le salon, nous trouvâmes Valentine. Elle lisait, enfoncée dans un fauteuil. Rien, sur sa physionomie, ne décelait plus qu'à l'ordinaire les sentiments dont j'avais surpris l'écho, tout à l'heure. Pendant le déjeuner, nous parlâmes un peu médecine, elle cita quelques cas intéressants traités par elle.

À un moment, je lui demandai, en tâchant que ma voix ne perdît pas son accent naturel :

– Et la crise de Jacques Brézennes, où en est-elle ?

– Mais il va bien mieux... certainement beaucoup mieux. Dans peu de temps il sera complètement guéri.

– Tant mieux ! dit M<sup>me</sup> Rambel. À son âge, on ne peut s'absorber indéfiniment dans son chagrin. D'ailleurs, je crois que sa nature ne l'y porterait pas. Les sensations, chez lui, sont peut-être très vives mais probablement peu durables.

– Oh ! maman, pensez-vous qu'il oublie si vite la chère Marie-Claude ? dit Marguerite.

– Mon enfant, il serait en cela pareil à beaucoup d'autres. À vrai dire, je ne le crois pas capable d'un sentiment très profond. Il a aimé très vivement Marie-Claude et son désespoir était sincère ; mais un autre amour effacera celui-là, peut-être assez vite.

– Non, je ne le crois pas ! dit vivement Marguerite. Une autre femme, oui... mais Marie-

Claude... oublier Marie-Claude !

Elle parlait comme Gilberte, quelque temps auparavant. Et moi je pensais que M<sup>me</sup> Rambel avait peut-être raison, que sa perspicacité habituelle discernait bien la nature de Brézennes, être charmant, sympathique, mais inférieur à Marie-Claude sous le rapport du caractère et du cœur. En tout cas, c'était bien l'impression qu'il m'avait produite.

Valentine, impassible, pelait une orange sans paraître s'intéresser le moins du monde à ce que nous disions. Je brûlais d'envie de lui demander : « Eh bien ! et vous, quel est votre avis sur lui ? » Ce fut Marguerite qui, en toute simplicité, posa la question.

– Toi qui le vois assez souvent, Valentine, as-tu de lui la même idée que maman ?

En levant à peine les yeux, Valentine répondit négligemment :

– À peu près, ma chère petite. Il ne faut pas avoir trop d'illusions sur les hommes, vois-tu... je ne dis pas cela pour vous, Bernard, ajouta-t-elle

poliment.

– Je l’espère bien ! riposta Marguerite en me jetant un regard de malicieuse tendresse.

Quand nous eûmes pris le café, M<sup>me</sup> Rambel emmena dans sa chambre Valentine qui était venue pour lui parler affaires. Je restai seul avec Marguerite et aussitôt, je lui racontai ma surprise de ce matin. Elle m’écoutait avec une stupéfaction presque aussi vive que l’avait été la mienne.

– Bernard, si ce n’était vous qui me dites cela, je ne le croirais pas ! Jamais je n’ai entendu Valentine chanter ainsi. Pourquoi donc nous cache-t-elle sa nature ? Pourquoi simuler cette froideur, cette insensibilité ?

– Celles-ci existent, Marguerite, à l’égard de tous, sauf d’un seul, probablement.

– Un seul ?

– Ne pensez-vous pas que Marie-Claude avait vu juste ?

– Marie-Claude ?

Elle me regardait avec un peu d’effarement.

– ... Vous voulez dire... pour Jacques ?

– Oui.

– Oh !... vous croyez qu'elle l'aime ?

– Qui sait ?

– Ce serait si... incroyable ! J'avais toujours pensé que c'était là une imagination de Marie-Claude, née de son peu de sympathie pour Valentine. Jacques me paraît tellement peu l'homme qui peut plaire à une femme comme ma sœur !

– Une femme comme votre sœur ? Mais nous ne savons rien d'elle, Marguerite ! Un peu de mystère nous a été dévoilé aujourd'hui, mais peut-être nous reste-t-il bien d'autres choses à connaître et que, sans doute, nous ne connaissons jamais.

## XII

Notre mariage fut célébré trois semaines plus tard en l'église de Bellevue. Marguerite, très émue, fine et charmante dans les soyeuses blancheurs de sa toilette, conquit tous les suffrages de l'assistance. Parmi les demoiselles d'honneur vêtues de bleu, Monique montrait son rond petit visage maintenant de couleur d'ocre. Elle avait protesté contre la nuance choisie par la mariée, disant qu'elle ne convenait pas à son teint. Et Paul avait riposté narquoisement :

— Mais puisque tu le changes à volonté ton teint, tu n'as qu'à l'assortir à la couleur de ta toilette. C'est bien plus simple !

À Valentine ce bleu doux, satiné, seyait vraiment. Tandis que défilaient devant nous les invités, je vis Brézennes, après nous avoir félicités, se diriger vers elle. Ils s'entretinrent ensemble jusqu'au moment où se reforma le

cortège, puis encore assez longuement pendant le lunch.

Les préparatifs de notre mariage nous avaient retardés dans notre travail, Marguerite et moi. Aussi avons-nous décidé de remettre à plus tard notre voyage de noces. Nous allâmes seulement passer huit jours dans le Morvan, chez la grand-mère paternelle de Marguerite qui n'avait pu se déplacer, puis, après un arrêt à Dijon pour voir une tante visitandine et un cousin magistrat, nous regagnâmes nos pénates versaillaises où ma mère nous accueillit avec grande joie.

Quelques jours après notre retour, en cherchant dans une vieille armoire des documents dont j'avais besoin, je trouvai un ancien album de photographies.

En le feuilletant, je tombai sur celle de mon grand-oncle Julien. Tout aussitôt, la ressemblance avec l'oncle Ambroise et Pascal me frappa. La coupe du visage, les traits, le regard... ce regard qu'avait aussi Valentine. Oui, celui-là était un vrai Harige. Quand je verrais l'oncle, je pourrais le lui dire.



Un être encore assez mystérieux ce Julien, d'après le peu qu'en avait su mon père.

Pourquoi, aussi, mon aïeul Jean-Jacques Harige avait-il brisé toutes relations avec ses cousins demeurés en Corrèze ? Questions d'intérêt, avait dit l'oncle Ambroise. Mais, je ne sais pourquoi, je n'en étais pas persuadé.

Dans les papiers de famille que nous possédions, rien n'avait trait à cette rupture si complète, pas plus qu'aux motifs qui avaient poussé l'oncle Julien à quitter une carrière s'annonçant fort belle pour aller mourir, après des aventures demeurées inconnues, dans une pauvre hutte congolaise.

J'allai chercher la lettre du missionnaire qui l'avait assisté à ses derniers moments et je la relus, en m'arrêtant plus longuement à cette phrase : « Il est mort dans des sentiments de grand repentir, regrettant ses fautes et offrant sa pauvre vie pour que ceux de sa race fussent délivrés. »

Délivrés de quoi ?

Mais ce feuillet de papier ne pouvait rien m'apprendre de plus. Je le rangeai, puis je montai à notre appartement. Dans l'atelier je trouvai près de Marguerite M<sup>me</sup> Cordier, arrivée peu de temps auparavant. Toutes deux parlaient d'Amédée, qui devenait neurasthénique, assurait M<sup>me</sup> Cordier.

– ... Il est hanté par cette pensée que Marie-Claude n'est pas morte de mort naturelle. C'est vraiment chez lui une idée fixe, le pauvre homme.

– Une idée que d'autres ont pu avoir, répliquai-je. Car après tout, il est impossible de nier que soit étrange la fin subite de cette jeune fille qui semblait de santé parfaite et d'une exceptionnelle vigueur.

– Étrange, oui, murmura M<sup>me</sup> Cordier.

Marguerite nous regarda tour à tour avec une surprise inquiète.

– Que pensez-vous donc ? Qu'est-ce que... qu'est-ce qui aurait ?...

M<sup>me</sup> Cordier soupira.

– Personne, évidemment. Cependant, le

docteur Hilier, qui a été le médecin de ses parents, qui la connaissait depuis sa petite enfance, m'a déclaré que cette mort subite lui paraissait invraisemblable, étant donné le remarquable état des organes chez cette jeune créature saine et parfaitement équilibrée. Mais il y avait sans doute quelque chose, quelque point faible qu'il ignorait...

Nous restâmes tous trois songeurs, pendant un moment. Puis nous parlâmes d'autre chose. Mais je voyais que Marguerite demeurait pensive, comme préoccupée. Moi-même, j'avais la pensée un peu ailleurs. Une idée s'insinuait en mon esprit, une idée que j'essayais d'écarter comme folle, invraisemblable.

En allant reconduire M<sup>me</sup> Cordier à sa voiture, un peu plus tard, je lui demandai à mi-voix :

– Supposez-vous aussi, comme Amédée, que la mort de Marie-Claude n'est pas due à une cause naturelle ?

Elle leva sur moi un regard plein d'angoisse.

– Je ne sais... je n'ose y penser. Mais le

docteur Hilier a cette idée, lui aussi. Il m'a même dit : « Vous devriez demander l'autopsie. »

– Pourtant, qui donc ?...

– Oui, qui donc ?...

Ces mots sortirent à demi étouffés entre les lèvres tremblantes.

Elle me regardait toujours et je vis que nous avions la même pensée.

Sans ajouter autre chose, nous nous serrâmes la main. Puis je remontai près de Marguerite. Elle s'était remise à son travail interrompu par la visite de M<sup>me</sup> Cordier et il ne fut pas question entre nous de la mort de Marie-Claude.

En revenant quelques jours plus tard de Paris, où j'avais été consulté des documents à la Bibliothèque nationale, je rencontrai, dans le train, mon ami le lieutenant de Pamers, qui venait en permission dans sa famille, à Versailles. Il avait été garçon d'honneur à mon mariage, et accompagnait Valentine. Il me parla d'un festival Mozart pour lequel il était resté la veille à Paris et me dit :

– J’ai aperçu ta belle-sœur. Elle était en compagnie de ce chic garçon qui a beaucoup causé avec elle le jour de ton mariage... Brézennes, je crois ?

– Ah ! Brézennes ? Il est donc revenu du Midi ? Sa sœur et lui y avaient été appelés près de leur grand-père mourant, voici une quinzaine de jours.

– C’était bien lui. Il paraissait très attentif près d’elle. Évidemment, elle n’est pas banale. Pas belle, mais peut-être pire. Une intelligence et une force. Elle m’a beaucoup intéressé pendant la journée que j’ai passée près d’elle.

Ainsi, de nouveau, je constatais que Valentine pouvait plaire, tout au moins intéresser vivement des hommes de caractère très différent, tels que l’étaient Pamers et Brézennes.

Pour ce dernier, je commençais à croire qu’il se laissait prendre au filet que tendait habilement cette Valentine amoureuse. J’en eus d’ailleurs la confirmation par Gilberte elle-même, quelques jours plus tard.

Elle vint déjeuner avec nous et dès l'abord, je lui trouvai un air soucieux. Comme Marguerite lui demandait des nouvelles de son frère, elle répondit brièvement : « Il va bien », puis, après un court silence, elle ajouta :

– Je crois qu'il est en train de s'éprendre de Valentine, figurez-vous, mes amis.

– Oh ! Gilberte, que dites-vous ? s'écria Marguerite.

Elle regardait son amie avec une surprise où se mêlait quelque indignation.

– ... Il ne peut encore avoir oublié Marie-Claude... et puis, Valentine... comment l'aimerait-il, si différente de lui en toutes choses... et tellement l'antithèse de Marie-Claude ? Ce doit être une imagination de votre part, Gilberte !

– Je crains bien que non ! Il la voit très souvent, ils vont ensemble au théâtre, au concert ; à tout propos il en fait un éloge qui dénote son admiration pour elle, non seulement au point de vue intellectuel, mais encore comme femme.

Hier, il m'a dit : « Je ne sais comment on peut la trouver presque laide ! Vraiment, bien des jolies femmes pourraient envier son charme. »

– C'est un peu excessif, dis-je. Toutefois, je conviens que ce charme existe chez elle jusqu'à un certain point et que son amour pour Jacques peut contribuer à l'augmenter aux yeux de celui-ci.

– Son amour pour Jacques ? répéta Gilberte.  
Elle me regardait visiblement incrédule.

– Vous croyez donc aussi ?...

– Mais oui. C'est Marie-Claude qui voyait juste. Valentine a ce qu'il faut pour être une grande amoureuse.

Et je lui contai sur quoi j'appuyais cette opinion.

Elle parut abasourdie et aussi effrayée comme me l'apprit cette phrase qui faisait écho à l'impression éprouvée par moi après avoir entendu chanter Valentine :

– Mais savez-vous que c'est inquiétant, une femme qui a su dissimuler ainsi depuis toujours

sa véritable nature. Et, en ce cas, elle doit manœuvrer Jacques pour l'amener à ses fins. Mon pauvre Jacques, quelle sottise il ferait là ! Je doute qu'il puisse être heureux avec une femme du caractère de Valentine. Et elle est – ou se prétend – athée, en outre. Vraiment, je suis très tourmentée, mes chers amis et plus encore depuis que vous me faites craindre que Valentine ait un sentiment pour lui.

Nous fîmes notre possible pour la rassurer, en objectant que son frère pouvait admirer les dons intellectuels, les capacités professionnelles de Valentine et même lui trouver un certain charme physique sans pour cela songer à en faire sa femme. Elle nous quitta peu convaincue, nous le vîmes bien. Quand nous nous retrouvâmes seuls, Marguerite et moi, nous nous regardâmes avec inquiétude et je dis :

– Vois-tu, j'ai dans l'idée qu'il la fera, cette sottise-là.

– Moi aussi. Mais bien que Valentine soit ma sœur, je ne pardonnerais jamais à Jacques de se laisser prendre ainsi, quelques mois après la mort



de Marie-Claude.

– C'est un faible, sa sœur le reconnaît elle-même... et Valentine est terriblement forte, je le crains.

– Oh ! Valentine, murmura Marguerite.

Sa physionomie semblait assombrie tout à coup. Elle songea un instant, les paupières baissées, puis elle murmura :

– Valentine... cette inconnue... Bernard, elle me fait un peu peur, parfois.

## XIII

Au début d'avril, Valentine annonça à sa mère qu'elle était fiancée à Jacques Brézennes.

M<sup>me</sup> Rambel, à qui nous n'avions rien dit de nos suppositions, montra une grande surprise et beaucoup de satisfaction, car ce mariage représentait à ses yeux un parti avantageux. Elle s'étonna de la froideur réprobatrice avec laquelle sa fille cadette accueillit cette nouvelle et, quand Marguerite lui eut dit ses raisons, la taxa de sentimentalité exagérée.

— Marie-Claude, là où elle est maintenant, ne peut que se réjouir de voir Jacques un peu consolé, ajouta-t-elle. Et, toi, tu devrais être heureuse que ta sœur devienne la femme de cet homme charmant, estimable et riche.

— Non, je ne m'en réjouis pas, répliqua Marguerite, parce que je crois qu'avec la nature de l'un et de l'autre, ce mariage sera malheureux.

Nous nous rendîmes aussitôt chez Gilberte, que nous trouvâmes consternée. Son frère n'avait voulu écouter aucune de ses observations sur le caractère de Valentine, sur son manque de piété. Il prétendait que ce prétendu athéisme n'était chez elle qu'une attitude, laquelle céderait aux leçons de la vie.

— Il paraît tout à fait envoûté par elle, mon pauvre Jacques, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux. Ah ! comme de plus en plus je regrette la chère Marie-Claude ! Cette Valentine m'effraye pour lui, par le mystère qui est en elle.

Nous étions de son avis, mais nous nous abstînmes de le lui dire pour ne pas augmenter son inquiétude.

Une lettre de Paul à Marguerite, en réponse à la nouvelle qu'on lui annonçait, nous apprit que, lui aussi, était stupéfait de ce mariage et ne l'approuvait pas.

— Jacques est un triple idiot, déclarait-il carrément, et je ne me priverai pas de le lui dire. Valentine est la dernière femme au monde qu'il aurait dû choisir. Si elle l'aime, comme Bernard

et toi avez l'air de le penser, ce sera pire que tout, car il ne sera qu'un prisonnier, un pauvre fantoche, entre les mains d'une femme qui, tout au fond d'elle-même, le méprisera pour sa faiblesse, pour son infériorité intellectuelle par rapport à elle, si bien organisée sous ce rapport, je le reconnais. Enfin, comme toi, Marguerite, je trouve que l'oubli de la pauvre Marie-Claude a été un peu trop prompt. Tout cela, je l'avoue, m'enlève pas mal d'estime pour Brézennes.

Le mariage avait été fixé au 20 avril, aussitôt après Pâques. Il devait se célébrer tout à fait dans l'intimité. Ensuite les nouveaux époux partiraient pour la Norvège où ils comptaient passer trois semaines. Gilberte regagnerait alors la Corrèze, comme elle le faisait toujours à cette époque de l'année.

Valentine dans les rares occasions où nous la voyions – c'est-à-dire de temps à autre chez sa mère – se montrait toujours la même, ne semblant pas s'apercevoir que nous ne témoignions, sa sœur et moi, aucune satisfaction de son mariage. En présence de Jacques, elle était la plus froide

des fiancées. Lui paraissait heureux et vraiment épris. Marguerite faisait effort pour ne pas lui montrer sa désapprobation et son chagrin. Mais son affectueuse amitié pour lui avait subi une forte atteinte et il fallait qu'il fût en ce moment tout absorbé par d'autres préoccupations pour ne pas le remarquer.

Une dizaine de jours avant la date fixée pour le mariage, je trouvai dans mon courrier un mot de Gilberte. Elle me disait : « Mon cher ami, j'ai absolument besoin de vous parler aujourd'hui, sans que Marguerite le sache. Trouvez un prétexte pour vous rendre à Paris. J'ai quelque chose de très important à vous communiquer. »

Le courrier étant toujours déposé dans mon cabinet de travail, je pus facilement passer sous silence cet appel qui m'intriguait et qui devait, pensai-je, avoir trait au mariage de Jacques et de Valentine. Le prétexte fut facile à trouver car l'ouvrage auquel je travaillais m'obligeait à aller consulter assez souvent les documents à la Bibliothèque nationale ou ailleurs. Je pris donc le train vers deux heures, Marguerite m'ayant

demandé de lui laisser la voiture pour se rendre à Saint-Germain avec ma mère qui voulait la présenter à une de ses amies infirme.

Je trouvai Gilberte dans la grande pièce aux lambris gris clair qui lui servait à la fois de salon et de bureau. Dès l'entrée, son air agité me frappa. Elle me tendit la main et me dit sans préambule :

– Bernard, je viens de faire une découverte... Vous jugerez de sa gravité...

Tandis que je m'asseyais, elle prenait dans un tiroir de son bureau un cahier de papier jauni.

– ... J'ai trouvé ceci parmi les derniers bouquins et paperasses dont je n'avais pas encore pris connaissance, dans ce lot acheté naguère à Uzerche. L'auteur de ces notes est inconnu. Il devait être fort tenace, habile et patient pour atteindre son but, sans craindre le danger auquel il s'exposait. Quant à l'époque, je la situe à peu près vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle... Enfin, voyez...

Je pris le cahier, assez mince, sans couverture. En tête, ces mots d'une écriture fort lisible, en

dépit de l'encre pâlie : « Une sorcellerie héréditaire. » Puis, plus bas :

« Tous mes soupçons se trouvent confirmés. J'ai pu enfin faire parler quelqu'un qui savait. Cet homme va mourir et il ne craint plus la vengeance de ces démons qui l'ont tant fait souffrir. Il est de leur race et a pénétré quelques-uns de leurs secrets. Il me les a révélés, sur mes instances, mais en m'avertissant que si je tentais de m'opposer à la malfaisance de ces êtres infernaux, je me heurterais à une puissance qui me briserait.

« N'importe, je note ici ce que j'ai appris sur cette famille Harige... »

Je sursautai et interrompis ma lecture.

– La famille Harige ?

– Oui, murmura Gilberte. Oui, elle...  
continuez.

« Un lointain ancêtre, paraît-il, se donna à Satan, corps et âme, lui, sa descendance. En retour, il demandait à l'archange déchu de le faire participer à quelques-uns des dons surnaturels

que conserve cet esprit révolté. De là date le pouvoir singulier qui se transmet à chaque génération, sans distinction de sexe, chez l'un ou l'autre des membres de cette famille. Ils inspirent une mystérieuse terreur, car si parfois ils guérissent leur prochain, le plus souvent ils se servent de ce pouvoir démoniaque pour des fins malfaisantes, criminelles même. Leur demeure, la Hulottière, sise en un lieu sinistre, a la plus affreuse réputation. En ses profondes caves, creusées dans le roc, se seraient perpétrés des actes épouvantables : messes noires, sacrifices d'enfants et bien d'autres abominations et sacrilèges que je ne puis rapporter ici.

« Aux alentours, ils sont redoutés à un tel point que nul n'oserait dire un mot contre eux, même entre soi. Ils devinent les pensées, prétendent ces pauvres gens, et tirent impitoyablement vengeance de tout ce qui leur déplaît.

« Par des envoûtements où ils sont passés maîtres, ils font, mourir à distance qui ils veulent. Satan leur a aussi appris le secret de philtres



mortels, par lesquels ils tuent sans laisser de traces. La victime est supposée avoir succombé à quelque congestion, quelque faiblesse du cœur... »

À mesure que je poursuivais cette lecture, ma stupéfaction première se mêlait d'effroi, d'une mystérieuse horreur. Mais quand je fus à cette dernière phrase, mes mains tout à coup tremblantes faillirent laisser échapper le papier jauni. Une atroce vision surgissait en mon esprit. Je regardai Gilberte. Elle appuyait son front contre sa main, qui cachait les yeux. Je vis qu'elle était très pâle et serrait nerveusement les lèvres.

En m'efforçant de contenir mon émotion, je continuai de lire :

« Ils s'enrichissent en pressurant leur prochain, grâce à la terreur qu'ils inspirent. Leurs moissons, leur bétail sont les plus beaux de la contrée, par la protection du Maudit, prétend-on et leur avarice contribue encore à augmenter ces biens. Ils ont le pouvoir de peser sur la volonté d'autrui et, par-là, commettent mille iniquités.

Ceux de leurs proches que Satan n'a pas ainsi marqués de son terrible sceau connaissent, tous les premiers, l'horreur de ce joug, de cette domination étrange qui dessèche l'âme et le cœur. En vivant constamment près d'eux, ces pauvres êtres deviennent des automates, perdent en quelque sorte leur personnalité.

« Cependant, parmi ces serviteurs de Satan, certains eurent pu se libérer du joug infernal, car celui qui est la miséricorde est venu pour sauver ceux qui criaient vers lui du fond de l'abîme. Ils ont fui, ils ont brisé tous les liens qui les retenaient et ont expié les crimes de leur race. Mais les autres, se glorifiant du don maudit, ont continué leurs abominables pratiques, restées secrètes, puisque nul n'oserait les dénoncer. Endurcis dans le mal, ils meurent sans repentir, étant déjà la proie consentante du maître qu'ils ont servi toute leur existence. »

Les notes de l'inconnu s'arrêtaient là.

Je levai les yeux et rencontrai le regard de Gilberte, où se discernait une interrogation angoissée.

– Eh bien ? dit-elle.

Et sa voix tremblait.

L'impression d'horreur demeurait en moi, me glaçait l'âme. Mes lèvres devenues sèches purent à peine murmurer :

– C'est... c'est terrifiant !

– Oui...

Un long, très long silence. Puis ce chuchotement de Gilberte :

– Vous croyez que... ?

J'inclinai affirmativement la tête.

– M. Ambroise ?

– Lui... ou...

Je vis sa physionomie s'altérer. En un geste d'angoisse, elle appuya ses mains contre sa poitrine.

– Elle ? Oh ! Bernard !

– L'un ou l'autre... les deux peut-être. Elle est sa préférée, sans doute parce qu'elle est aussi marquée par ce que l'auteur de ce document

appelle « le sceau de Satan ». Elle a hérité probablement de ce psychisme particulier, de ce pouvoir de suggestion que l'on devait attribuer à la possession démoniaque. Lui pour garder dans la famille la fortune de Marie-Claude, elle pour écarter de sa route celle qu'aimait Jacques...

Gilberte eut une sorte de gémissement.

– Oh ! non, non ! Nous sommes fous, Bernard !... nous nous égarons !

– Ah ! comme je le voudrais, car je suis de cette race, moi aussi... Mais des choses s'expliquent tellement bien ainsi ! Tenez, la malheureuse Madeleine de Teilhac... Vous souvenez-vous de ce qu'elle avait inscrit sur le livre de raison ? Je vous en ai parlé là-bas.

– Oui.

– Et Trimouzou... Mais surtout, cette mort de Marie-Claude...

– Ce n'est pas possible !... ce n'est pas possible !

Mais à son accent, à l'affolement de son regard, je sentais bien qu'elle ne doutait pas plus

que moi.

– Ils se transmettent sans doute, depuis des siècles, leurs maléfaisants secrets. Ils en usent pour assouvir leurs passions, pour s'enrichir, pour se venger.

– Elle... elle aurait fait cela ?... Mais alors... Jacques ? Il ne peut pas l'épouser ! Ce serait abominable !

– Abominable, en effet. Ce mariage ne peut avoir lieu.

– Je vais montrer ces notes à Jacques. Il rompra immédiatement... Béni soit Dieu qui a permis que je découvre cela avant qu'il soit trop tard !

– Et les... criminels ? Les dénoncerez-vous, Gilberte ?

Elle joignit les mains. Ses yeux étaient pleins de larmes.

– Dénoncer la sœur de Marguerite ?... Mais d'abord, quelles preuves apporterais-je ? Ce cahier ? On me dira : « C'est une histoire à dormir debout, inventée par quelque imagination

exaltée. »

« M. Ambroise est très considéré dans la contrée, Valentine a une très bonne réputation professionnelle. Nous-mêmes, en somme, qu'avons-nous ? Des soupçons... assez forts pour constituer presque une certitude, mais qui paraîtraient sans doute bien légers aux yeux de la justice.

– En effet. Nous ne pouvons accuser formellement, quoique ne doutant pas... Vous souvenez-vous de cette dernière soirée de la pauvre Marie-Claude ? Elle semblait prendre plaisir à défier sa cousine, à exciter cette jalousie qu'elle avait devinée.

« Peut-être a-t-elle ainsi fait tomber une dernière hésitation, un dernier scrupule qui retenaient la criminelle.

– Peut-être, dit Gilberte dans un sanglot.

Nous restâmes un long moment silencieux, écrasés par le même accablement. Je songeais : « Ah ! que Marguerite ne sache jamais cela ! Sa sœur !... cette misérable Valentine ! »

Gilberte dit, avec un soupir d'angoisse :

– Je vais donner ces notes à Jacques dès qu'il rentrera. Il faudra qu'il s'en aille, n'importe où, mais secrètement, car elle serait capable de le poursuivre, puisqu'elle l'aime au point d'avoir tué pour lui.

Je fis « oui » de la tête, sans oser lui communiquer une pensée qui me venait soudainement : c'est que son frère ne tirerait peut-être pas la même conclusion du document dont il allait prendre connaissance.

## XIV

Je crois bien qu'en dépit de mes efforts pour conserver ma physionomie habituelle, Marguerite ne fut pas dupe et soupçonna quelque grave préoccupation. Mais elle était de ces âmes délicates qui, toujours prêtes à accueillir avec une tendre compréhension les confidences des êtres chers, savent attendre discrètement l'heure où l'on viendra chercher aide, conseil près d'elles.

Je me sentais comme sous l'influence d'un cauchemar. N'ayant plus maintenant sous les yeux ces feuillets jaunis, accusateurs de ma race, je me demandais si ce n'était pas, comme le disait tout à l'heure Gilberte, « une histoire à dormir debout », une fantastique légende sortie du fond des siècles. Sorcellerie, magie noire... Oui, ils avaient pu s'y adonner, ces Harige d'autrefois. Mais ils n'étaient pas les seuls, principalement dans ces campagnes limousines. Que ce



commerce avec les puissances occultes fût allé parfois jusqu'au crime, c'était possible aussi. Là encore, ils avaient eu d'autres émules, particulièrement en ce XVII<sup>e</sup> siècle où sorcier et empoisonneur ne faisaient trop souvent qu'un. Mais de là à croire qu'un pouvoir mystérieux émané de l'enfer se transmettait chez certains d'entre eux... de là à croire que l'oncle, Valentine, Pascal, le maître actuel de la Hulottière, portaient en leur être cet affreux héritage, c'était quand même tout autre chose.

Cependant...

Mon bisaïeul Jean-Jacques avait rompu toute relation avec ses parents de Corrèze. Pourquoi ? Questions d'intérêt, avait dit M. Ambroise. N'y avait-il pas autre chose ? Et mon grand-oncle Julien ? Lui aussi était-il marqué du sceau infernal ? Avait-il voulu s'en libérer par la fuite, par la vie d'aventures, par l'expiation enfin ?

Je me souvenais de cette phrase terminant la lettre du missionnaire : « Il est mort dans des sentiments de grand repentir, regrettant ses fautes et offrant sa pauvre vie pour que ceux de sa race

fussent délivrés. »

Je revoyais aussi la tante Eugénie, indifférente à tout, semblant n'éprouver plus aucun sentiment de joie, ni de douleur, et la mère de Pascal, si étrange dans son détachement glacé.

« L'horreur de ce joug, de cette domination étrange qui dessèche l'âme et le cœur. »

Cette phrase du vieux cahier me revenait à l'esprit, en pensant à ces deux femmes. Tel était aussi le martyre qu'avait connu la malheureuse Madeleine de Teilhac.

Je passai une nuit d'insomnie, en ruminant toutes ces étranges et terribles choses. Il avait été convenu avec Gilberte qu'elle viendrait dans la matinée à Versailles et que nous nous retrouverions vers onze heures sur la terrasse du château. Quand j'arrivai, elle était déjà là. En m'apercevant, elle vint à moi. Sa physionomie était bouleversée. Elle prit ma main et la serra nerveusement.

– Ah ! mon ami, croiriez-vous que Jacques ne veut rien entendre ? Il traite ces notes de

billevesées...

– Je le craignais.

– Il dit que nous sommes fous, que c'est odieux d'avoir de pareilles idées. Ah ! si vous l'aviez entendu protester, prendre le parti de Valentine !... Véritablement elle l'a envoûté, Bernard !

– Peut-être y a-t-il quelque chose de cela, si par envoûtement nous entendons un pouvoir de suggestion particulièrement puissant, exercé sur une volonté assez faible.

– Mais alors, que faire ? Ce serait trop épouvantable, qu'il épouse l'assassin de Marie-Claude ! Nous ne pouvons permettre cela, Bernard !

– Hélas, ma pauvre amie, je crains que nous soyons complètement impuissants ! Au moment où votre frère ne veut rien croire...

– Mais il faut parler à Valentine... Il faut lui dire que nous savons...

Sa physionomie se contractait sous l'effort de l'émotion. Un peu de fièvre brillait dans ses doux

yeux gris.

– ... Oui, il faut au moins qu'elle n'ignore pas que nous connaissons l'auteur de cette mort !

– Il serait difficile de l'en accuser formellement. Songez, Gilberte, que nous n'avons que des présomptions, très fortes, évidemment et qui expliquent cette fin de Marie-Claude, autrement inexplicable, de l'aveu même de son médecin. Mais nous pouvons lui communiquer ces notes, voir quelle sera sa réaction... quoique, avec cette nature, j'attends peu de chose d'une telle démarche.

– N'importe, il faut la faire ! dit fiévreusement Gilberte. Nous irons la trouver, cette Valentine, et je la sommerai de renoncer à mon frère, dont elle a tué la fiancée !

Je ne reconnaissais plus cette Gilberte si pondérée que j'avais connue jusqu'ici. L'indignation la transformait, lui enlevait tout sang-froid. Devant Valentine, elle ne savait pas se contenir. Je le lui faisais comprendre discrètement et elle convint qu'il était préférable que je fisse seul cette démarche.

– ... Oui, allez, mon ami, car moi, en pensant à Marie-Claude, à Jacques, je ne sais ce que je lui ferais, à cette fille démoniaque !

Je lui demandai de préparer une copie du document, que je prendrais chez elle le lendemain, avant de me rendre chez Valentine. Puis nous nous séparâmes après une longue poignée de main. Je la regardais s'éloigner, dans le jour gris de cette humide journée d'avril. Puis je descendis les degrés, je m'en allai à travers les parterres où s'épanouissaient les fleurs printanières, le long des allées dont les voûtes s'ornaient de jeune feuillage. Une lourde angoisse m'étreignait l'âme. Je reportais ma pensée vers la Hulottière, le lugubre logis des ancêtres ; je revoyais les deux cœurs percés, gravés sur le linteau de pierre grise. Était-il vrai que les plus abominables pratiques de la magie noire s'étaient perpétrées dans cette demeure ?

Fallait-il croire que l'empreinte satanique demeurait sur la race, terrible héritage se transmettant de génération en génération, avec les dangereux dons octroyés par l'archange maudit à

l'ancêtre qui s'était livré à lui, corps et âme ?

Que savions-nous de toutes ces choses ? Que savions-nous des mystérieuses puissances du mal qui assiègent l'homme, esprit immortel, chair périssable, et le disputent à la Miséricorde, à l'Amour ?

Marguerite, Paul, Marie-Claude, âmes loyales, nobles, lumineuses... et l'autre, cette Valentine mystérieuse, criminelle probablement, que j'allais aborder demain pour tenter de la dévoiler. Ils étaient de même sang, pourtant. Par quel étrange destin Valentine seule, dans cette génération, continuait-elle la lignée des Harige sorciers, envoûteurs, et peut-être assassins ?

\*

Je lui avais demandé par téléphone un moment d'entretien. Quand j'entrai dans son cabinet, je la trouvai assise à son bureau, occupée à prendre des notes dans un volume ouvert devant elle. Après avoir fermé celui-ci, elle me tendit la main

en demandant :

– Quoi de nouveau, Bernard ?

– Je viens vous faire part d’une découverte de Gilberte...

– Ah ! Quoi donc ?

Il n’y avait aucune curiosité dans son accent.

Je m’assis dans un des fauteuils placés de l’autre côté du bureau, à l’usage des clients. Tout en sortant mon portefeuille, j’expliquai :

– Parmi les bouquins et vieux papiers achetés naguère à Uzerche, et dont elle nous avait parlé, elle vient de trouver quelque chose de curieux... et qui nous concerne.

– À quel propos ?

Sans répondre, je sortis du portefeuille la copie, faite par Gilberte et la lui tendis.

– L’original est un vieux cahier jauni et l’auteur de ces notes est inconnu, expliquai-je.

Tandis qu’elle lisait, je la regardais intensément. Elle était éclairée de côté par une fenêtre ouverte qui laissait entrer l’air frais et la

lumière du couchant. Une robe de souple lainage bleu marine, ornée d'un col de crêpe blanc, l'habillait avec une nette élégance. Ses cheveux noirs, naturellement assez ternes, avaient dû subir un traitement qui leur donnait un factice brillant et un habile coiffeur en avait formé des boucles qui cachaient en partie la ligne défectueuse du cou trop maigre. Elle baissait un peu les paupières tout en lisant, et je guettais avidement les mouvements de sa physionomie. Mais je ne vis rien, sinon pendant quelques secondes, les lèvres peintes qui se serrèrent un peu nerveusement.

Sa lecture terminée, elle leva les yeux et me regarda. Il n'y avait pas la moindre émotion dans ces yeux-là. J'avais devant moi la Valentine de toujours et c'était la même voix profonde, un peu basse, calme et dure, qui disait :

— À quel propos m'apportez-vous ces élucubrations d'un cerveau malade ?

— Mais parce que je voulais avoir votre avis là-dessus. Il y a des choses assez troublantes dans notre famille, Valentine. Pour ne parler que de la



mort de Marie-Claude, inexplicable pour tous, et en particulier pour son médecin...

Elle demeura impassible. Une sorte de sourire sardonique détendait sa bouche.

– Pensez-vous qu'elle aurait été tuée par l'un de ces philtres diaboliques dont parle votre auteur ? Je ne vous aurais pas cru si naïf, mon cher !

– Je ne juge pas que ce soit naïveté de discerner certaines coïncidences.

– Lesquelles ?

– Par exemple, celle-ci : l'oncle voulait que la fortune de Marie-Claude demeurât dans la famille comme le prouve son étrange projet de la marier à Pascal...

– Et vous supposez que c'est lui qui l'a tuée ?

– Qui en a, du moins, suggéré l'idée.

– Et à qui donc ?

Quel sang-froid elle possédait, cette Valentine ! Quel terrible sang-froid ! Elle me regardait avec une indifférence glacée, tandis que

ses belles mains aux ongles brillants teintés de rose roulaient doucement la copie de Gilberte.

Je dis lentement :

– Mais... peut-être à une autre personne qui avait intérêt à cette mort. Pas un intérêt pécuniaire, cette fois. Songez, Valentine, que si quelqu'un – M<sup>me</sup> Cordier par exemple, qui a des soupçons – mettait la justice sur cette piste, on chercherait aussitôt à qui ce crime a pu profiter.

– Eh bien ?

– Eh bien, on apprendrait que vous allez épouser le fiancé de Marie-Claude et que celle-ci vous avait soupçonnée de chercher à le lui prendre.

– En d'autres termes, vous supposez – et Gilberte aussi, probablement – que c'est moi qui ai usé des « philtres mortels » pour supprimer Marie-Claude ?

Si je conservais encore quelques doutes à ce moment-là, ils s'effacèrent complètement devant l'étrange lueur de ce regard, devant le défi presque cynique de l'accent.

Je me levai d'un mouvement brusque, en répliquant durement :

– Nous en avons la presque certitude, je dois vous le dire franchement.

– Et vous en avez fait part à Jacques ?

– C'était notre devoir.

– Évidemment. Et Jacques a répondu ?

Ce sarcastique et odieux sourire qui soulevait le coin des lèvres alourdies par le fard !

– Jacques ne peut croire encore à une telle chose. Mais la réflexion aidant, il...

Elle m'interrompt, d'un ton bref, glacé :

– Il ne réfléchira pas. Il m'aime, comme jamais il n'a aimé Marie-Claude. Ni demain ni plus tard, il n'accordera créance à vos contes.

Elle se levait, d'un lent mouvement qui témoignait de sa possession d'elle-même. Son visage, en ce moment, avait la dure apparence du marbre. Pas un instant, son regard ne s'était baissé sous le mien, qui accusait peut-être plus que mes paroles.

– Je voudrais que ce soient des contes, Valentine, et je me refuse à imaginer que la sœur de Marguerite commettrait l'acte affreux que serait ce mariage, dans de telles conditions.

– Rassurez-vous, ma conscience est en paix.

Le calme écrasant, l'audacieuse netteté de cette affirmation me laissèrent sans parole. D'un geste sec, Valentine me tendit la copie roulée.

– Reprenez ce papier, je n'en ai que faire. Et brûlez-le, c'est tout ce que cela mérite.

– Ce qu'il contient ne disparaîtra pas de notre mémoire, Valentine.

Je fis un mouvement pour me retirer. Nos regards se croisèrent une dernière fois. Je frissonnai ; dans ces yeux troubles, dans le rictus qui tordait un peu la bouche trop rouge, je voyais le reflet, la marque d'un Autre, de l'Être maudit dont cette orgueilleuse Valentine était la docile esclave.

Maintenant, je comprenais qu'il disait vrai, l'auteur des notes écrites sur le papier jauni.

## XV

Les douze jours qui s'écoulèrent jusqu'au mariage de Valentine furent singulièrement pénibles pour Gilberte et pour moi, d'autant plus que nous ne devions rien laisser voir de notre angoisse. Pour elle surtout, la pauvre amie. Elle avait essayé encore de persuader son frère mais s'était heurtée à l'obstination la plus complète, à une colère qui avait amené sur les lèvres de cet homme jusque-là si tendrement attaché à sa sœur des paroles injustes, cruelles même.

— Je ne le reconnais plus ! disait Gilberte en pleurant. C'est elle qui parle par sa bouche, certainement.

Nous avions agité la question de savoir s'il fallait tout dire à Paul. Mais ma mère, à qui je confiais nos tourments, fut d'avis que mieux valait le laisser dans l'ignorance.

— À quoi bon lui donner ce chagrin ? Il ne

pourra rien sur l'esprit de M. Brézennes, complètement dominé par cette femme et pas davantage sur celui de sa sœur.

Je ne revis Valentine que le jour du mariage à la mairie. Gilberte, très pâle, la physionomie tendue, ne lui adressa pas la parole. Je fis de même. Notre attitude n'étonna ni Marguerite ni Paul, qui savaient que nous jugions, comme eux, ce choix de Jacques assez étrange et trop prompt l'oubli de la première fiancée, après avoir témoigné d'un tel désespoir.

Quant à Valentine, son impassibilité parfaite ne se démentit pas un instant, ce jour-là et le lendemain. Elle avait voulu que le mariage religieux fût célébré dans une chapelle, sans autres assistants que la famille et les témoins. La traditionnelle toilette blanche était dédaignée par elle, une adroite couturière avait drapé sur ses formes anguleuses une soie moirée couleur de paille qui l'habillait fort bien. Son attitude était correcte, mais laissait entendre qu'elle n'attachait aucune importance à ces rites religieux. Quant à Jacques, il semblait l'incarnation même du

bonheur. Mon cœur se serrait, en voyant les regards amoureux qu'il attachait sur Valentine quand, après la cérémonie religieuse, nous fûmes tous réunis au restaurant où avait lieu le déjeuner. Disait-elle donc vrai en me déclarant, avec un tel accent d'orgueilleuse certitude : « Il m'aime, comme jamais il n'a aimé Marie-Claude. »

Gilberte, très pâle, la physionomie contractée par ses efforts pour contenir les larmes, ne toucha à aucun des mets qui lui furent présentés. Marguerite et Paul n'y firent guère honneur non plus. Comme me le dit plus tard ce dernier, ils n'avaient cessé tous deux de penser à elle qui aurait dû se trouver à la place de Valentine. Et il ajouta :

– Je me demande si ce souvenir a hanté l'esprit de Jacques, pendant la cérémonie. À son air de béatitude, on ne le dirait pas. Quel drôle de garçon ! Il paraît complètement en admiration devant Valentine. Si j'aurais cru, par exemple, qu'elle était capable d'inspirer une passion ! Elle est décidément une véritable énigme, ma sœur !

Oui, une énigme redoutable, cher Paul, qu'eût-

il dit, s'il avait connu tout le drame ?

Après le déjeuner, les nouveaux mariés se retirèrent. Ils partaient dans la soirée pour la Norvège. Jacques effleura d'un baiser le visage exsangue de sa sœur. Gilberte et Valentine firent le simulacre d'un serrement de main, et leurs doigts ne se touchèrent même pas.

Il en fut de même pour moi. Pas une fois, au cours de cette matinée, nous n'avions échangé un mot avec celle qui était maintenant M<sup>me</sup> Brézennes. Marguerite dut s'en apercevoir, mais elle ne me fit aucune remarque à ce sujet.

Gilberte partait trois jours plus tard pour les Bourdettes. Elle vint déjeuner la veille avec nous. Bien que sa physionomie restât très altérée, elle s'efforça de reprendre son ton habituel. Mais dès qu'elle parlait de Jacques, ses lèvres tremblaient et des larmes venaient à ses yeux.

– Je vais avoir maintenant à m'occuper de tout pour la propriété, nous dit-elle. Jacques n'y viendra plus souvent désormais, Valentine étant retenue à Paris par sa profession.



– À moins qu'un jour ils ne s'entendent plus très bien, ce qui ne m'étonnerait pas, avec la nature de Valentine.

Cette réflexion était faite par Marguerite. Gilberte hocha la tête. Sa physionomie devenait plus triste encore.

Elle murmura :

– La nature de Valentine... Qu'est-ce que nous en connaissons, ma pauvre Marguerite ? Elle a déjà su lui faire si bien oublier Marie-Claude !

– Ah ! cela !... cela ! dit ardemment Marguerite.

Je compris qu'elle n'achevait pas sa pensée, par égard pour l'amie malheureuse. Mais je savais quels étaient ses sentiments pour l'ami d'enfance qui avait si péniblement déçu son cœur tendrement attaché à Marie-Claude.

Quant à moi, qui avais su la révélation d'une Valentine plus redoutable qu'on ne le supposait, mystérieusement forte et redoutable, je plaignais plus encore Brézennes que je ne le blâmais, car je comprenais qu'il subissait en ce moment un

ascendant moral trop fort pour sa volonté mal préparée à la lutte, amollie par l'accoutumance à toutes les jouissances de la vie. Connaîtrait-il, lui aussi, ce dessèchement de l'âme, cette perte de la personnalité dont j'avais vu deux exemples à la Hulottière et aux Roches-Noires ?

\*

Le mariage de Valentine était vivement approuvé par l'oncle. Il devait savourer cette vengeance contre la jeune morte qui avait déjoué les manœuvres de sa criminelle rapacité. Je ne pouvais supporter maintenant la pensée de me retrouver en sa présence. L'antipathie instinctive d'abord éprouvée à son égard se muait en véritable répulsion. Mais je me demandais comment éviter l'annuel séjour habituel aux Roches-Noires, surtout ne pouvant tout dire à Marguerite.

En juin, nous allâmes à Orléans pour le mariage de Monique. Elle épousait un blanc-bec

assez prétentieux dont le père avait une fabrique de jouets près de Châteauroux.

À ma grande satisfaction, Valentine et Jacques n'y parurent pas. Sans doute jugeaient-ils suffisant le fort beau présent d'argenterie expédié en leur nom. Je ne les avais pas revus depuis leur mariage, car ils ne venaient jamais chez nous et à peine M<sup>me</sup> Rambel les voyait-elle une ou deux fois dans le mois.

Valentine se faisait une belle clientèle et venait de quitter son appartement pour un autre plus important, rue de Liège. Elle réalisait, disait-on, d'étonnantes cures. De Jacques, nous ne savions rien, sinon qu'il écrivait de temps à autre à sa sœur pour lui donner des instructions au sujet de la propriété.

« Des lettres bien insignifiantes ! » disait Gilberte dans les longues missives qu'elle envoyait à Marguerite.

— Il paraît heureux et je crois que c'est un ménage tout à fait uni, déclarait ma belle-mère quand Marguerite l'interrogeait à ce sujet.

Au retour d'Orléans, Marguerite se sentit très fatiguée. Sa prochaine maternité en était cause. Le médecin ayant interdit tout voyage, j'eus ainsi le motif que je cherchais pour éviter le séjour aux Roches-Noires.

À la fin de juillet, elle écrivit à l'oncle en exprimant les regrets qu'elle ressentait, d'autant moins que cette demeure, avec le souvenir de Marie-Claude, lui aurait paru singulièrement triste.

Nous nous réjouissions de passer tranquillement notre été à Versailles, avec ma mère qui, de plus en plus, chérissait Marguerite. Mais je devais encore une fois me retrouver face à face avec l'oncle. Au milieu d'août, nous reçûmes de ma belle-mère, qui se trouvait aux Roches-Noires, un télégramme nous annonçant qu'à la suite d'un accident, il était au plus mal et n'avait que quelques heures à vivre.

Il me fallait donc partir. Je refis le trajet de l'année précédente, j'arrivai de même dans la matinée en vue des roches sombres entre lesquelles j'engageai ma voiture. À mesure que je

montais, je sentais mon cœur se serrer davantage et quand je fus dans la cour du château, j'évoquai avec une poignante intensité la jeune fille en robe à fleurs couleur de feu, la vivante, la gaie, l'heureuse Marie-Claude qui était apparue sur ce seuil, un an auparavant.

À sa place, je vis accourir Monique, vêtue de rose violacée, qui m'accueillait avec de grandes démonstrations d'amitié.

– Et l'oncle ? demandai-je.

– Il est mort hier soir. J'étais là et...

L'insignifiante physionomie prenait tout à coup une expression d'angoisse. La main de Monique saisit mon bras.

– ... M. le curé venait d'arriver. Tante Jeanne l'avait envoyé chercher le matin, mais il était parti pour voir des malades assez loin d'ici et n'avait pu venir plus tôt. L'oncle ne parlait pas jusque-là, il semblait dans le coma. À ce moment, il a ouvert les yeux, il a dit : « Bonsoir, curé. » Puis il a eu comme un sourire... un drôle de sourire, quelque chose de... d'effrayant. J'ai

tourné le dos et je suis partie. Une minute après, M. le curé est sorti de la chambre. Je l'ai vu s'en aller, il avait une figure toute singulière, toute pâle. L'oncle est mort peu après. Je ne suis pas retournée près de lui. J'avais peur de voir encore ce... cette espèce de sourire.

– C'était un réflexe de mourant, Monique, lui dis-je.

Mais je me souvenais de cet autre sourire, là-bas, dans le cabinet de Valentine.

J'allai garer ma voiture et revins vers le logis en compagnie de Monique et de son mari qui nous avait rejoints. Dans le petit salon, ma belle-mère et Pierre Harige préparaient une liste des faire-part à envoyer. Ils m'apprirent que l'oncle s'était fracturé le crâne en tombant dans l'escalier.

– Il aurait pu sans cela vivre des années encore, car il était remarquablement vigoureux pour son âge, ajouta M<sup>me</sup> Rambel. Montez-vous le voir, Bernard ?

Je répondis affirmativement et la suivis au

premier étage, dans la partie de la maison opposée à la vieille tour. Je n'avais jamais eu l'occasion d'entrer là pendant mon court séjour de l'année précédente. Cette grande pièce tendue d'ancienne perse à fleurs très fanée donnait par trois fenêtres sur la cour d'entrée. Du plafond à caissons peints en gris et décorés de fleurs de lis et d'étoiles d'un bleu passé, pendait un vieux lustre en cuivre terni. À gauche se trouvait un antique lit à baldaquin, sur lequel reposait l'oncle.

Ses longues mains étaient jointes sur un crucifix ; son visage avait le ton d'un pâle ivoire. Ses lèvres conservaient une sorte de sourire qui me rappelait celui que j'avais tant détesté de son vivant – ce faux, cynique sourire que j'avais parfois retrouvé chez Pascal.

« Endurcis dans le mal, ils meurent sans repentir, étant déjà la proie consentante du maître qu'ils ont servi toute leur existence. »

Cette phrase qui terminait les notes de l'auteur inconnu, sur le vieux cahier découvert par Gilberte, me revint soudainement à l'esprit quand

mon regard tomba sur cette pâle figure, si paisible, et sur laquelle cependant quelque chose subsistait, qui éloignait d'elle l'auguste sérénité de la mort.

Surmontant ma répugnance, jamais éprouvée jusqu'alors, je m'approchai, pris la branche de buis qui trempait dans l'eau bénite et aspergeai la forme immobile.

Alors seulement je m'aperçus que de l'autre côté du lit se trouvait assise la tante Eugénie. Comme naguère près de Marie-Claude morte, elle égrenait son chapelet. Sur moi, elle attachait ses yeux mornes, demi-cachés sous les paupières flétries.

Je dis, la voix un peu assourdie :

– Comment allez-vous, ma tante, après une telle émotion ?

– Bien, merci.

Sa voix était sèche, indifférente comme toujours.

– ... Marguerite va mieux ?

– Oui, et elle m'a chargée de vous dire



combien elle regrette de ne pas se trouver près de vous, en ces jours pénibles.

Alors, je vis pour la première fois passer un reflet de vie dans ces yeux, qui autrefois, peut-être, avaient été vifs et joyeux. Les lèvres desséchées s'entrouvrirent et laissèrent tomber ces mots – ces seuls mots :

– Dieu sait.

Puis elles se refermèrent, le regard redevint sans vie et les doigts jaunis recommencèrent de faire glisser les grains bruns du chapelet.

Oui, pauvre tante Eugénie, Dieu savait ce que vous aviez souffert près de celui qui reposait là, dans sa forme mortelle, être pervers dont le joug avait tout desséché en vous, cœur et esprit.

## XVI

Je retrouvai mon ancienne chambre de la tour que personne n'avait habitée depuis lors. Avec un serrement de cœur, je passai devant la porte de celle où était morte Marie-Claude. Maintenant que je connaissais la vérité, ce souvenir m'était doublement pénible. En face, la chambre de Valentine était ouverte. On attendait ce soir Jacques. Elle, retenue à Lausanne par un congrès médical, ne serait là que le surlendemain, jour des obsèques.

Combien tout s'expliquait maintenant ! Comme il avait été facile, pour elle, d'entrer chez sa cousine et, sans doute au moyen d'une piqûre, d'introduire dans ce jeune sang quelque poison foudroyant, peut-être composé d'après l'une des diaboliques recettes en usage chez les Harige sorciers d'autrefois !

Vraiment, quand je pensais à ces choses, il me

semblait toujours faire un rêve – un cauchemar plutôt.

Avant de descendre pour le déjeuner, j'ouvris l'armoire aux archives et cherchai le livre de raison pour relire la lettre de Madeleine de Teilhac. Mais je ne pus le découvrir. Très probablement, l'oncle l'avait détruit.

Il ne se souciait pas que l'on connût le cri d'horreur, de désespoir de la malheureuse aïeule qu'il avait voulu faire passer pour à moitié démente.

Je me rendis dans l'après-midi aux Bourdettes afin de voir Gilberte. Elle m'accueillit avec son affectueuse bonne grâce habituelle. Nous parlâmes de celui qui venait de mourir, pour lequel, toujours, elle avait eu instinctive antipathie et méfiance. Elle me dit qu'on ne l'aimait pas dans le pays, mais qu'on le craignait, tout comme Pascal.

– Un bien vilain oiseau encore, celui-là, ajouta-t-elle. C'est lui qui doit être maintenant dépositaire du secret de la race.

– Lui et Valentine.

– Oui, Valentine...

Sa voix tremblait tout à coup. Elle murmura :

– Je vais le voir demain, mon pauvre Jacques.

Ce sera la première fois depuis...

Sur son visage que le chagrin avait marqué, deux larmes glissèrent.

– Il vous reviendra sans doute un jour, mon amie. Valentine ne peut que le décevoir.

Elle secoua la tête.

– Non, elle le tient trop bien. Elle est habile, il y a en elle une force secrète contre laquelle ne peut lutter Jacques, nature bonne, charmante, mais influençable, dépourvue de l'armature morale qui, avec l'aide de la grâce, lui permettrait d'échapper à ce pouvoir détestable.

Quand je quittai les Bourdettes, elle m'accompagna jusqu'au cimetière, sur la tombe de Marie-Claude. Un an bientôt que nous l'avions conduite ici, la belle Marie-Claude dont le visage sévère, sur son lit de mort, semblait dénoncer le crime perpétre contre elle !

Ah ! comme il avait vu clair aussitôt, avec sa simplicité, son attachement de brave homme, cet Amédée agenouillé près de la jeune morte et qui criait :

– On l’a tuée !

Peu pressé de rentrer dans cette demeure qui prenait à mes yeux une apparence sinistre, j’errai aux alentours jusqu’à l’heure du dîner.

Quand je rejoignis les hôtes des Roches-Noires, Jacques était là. Nous nous serrâmes la main sans chaleur. Je répondis brièvement à ses questions sur la santé de Marguerite ; puis nous ne nous parlâmes plus de la soirée.

Après le dîner, échappant à Michel Harige, arrivé dans l’après-midi, qui voulait m’apprendre un jeu de cartes tout nouvellement importé d’Angleterre, j’allai fumer une cigarette dans le jardin.

Le clair de lune un peu voilé laissait dans une vague clarté les parterres pauvrement garnis, les massifs d’arbustes qui leur formaient un sombre cadre.

Quand je fus à l'extrémité, je m'accoudai à la balustrade de pierre dominant le ravin où la rivière glissait en silence parmi les pierres de son lit, car la sécheresse de cet été diminuait fortement son volume. Les châtaigneraies, les monts à l'horizon, baignaient dans une lueur indéfinie, où disparaissaient les contours. De chauds arômes s'exhalaient, portés par l'air du soir à peine attiédi après une brûlante journée.

Une journée semblable à celle de l'année précédente, où j'étais venu ici, conduit par Paul, par Marguerite, Marie-Claude et Monique.

Là, sur ce banc, elles étaient assises toutes deux, celle qui devait devenir ma femme et l'autre, la jeune morte du lendemain.

Un bruit de pas vint interrompre ma songerie. Peu soucieux de conversation, ce soir, craignant surtout que ce fût l'un des Harige, bonnes gens mais un peu horripilants, je m'enfonçai entre la balustrade et le bosquet de noisetiers. Ainsi, on ne pouvait m'apercevoir, tandis que je voyais assez nettement celui qui approchait.

C'était Jacques Brézennes. Entre ses lèvres

brillait le point rouge d'une cigarette. Il venait lentement, avec une démarche lassée. Quand il fut à la balustrade, il croisa les bras et demeura immobile. Je voyais ses épaules affaissées, je distinguais ses paupières à demi baissées.

Pendant le dîner, il avait montré quelque entrain, peut-être affecté. Du moins je le jugeais ainsi en voyant maintenant cette mine assombrie, le pli amer de la bouche. À quoi, à qui pensait-il en ce moment ?

Le souvenir de Marie-Claude s'imposait-il à lui en ce lieu où si souvent ils avaient dû s'isoler pour parler de leur amour, pour rêver ensemble de l'avenir ?

Mon oreille, tout à coup, perçut un long soupir. Sa tête s'inclina, demeura ainsi un moment ; puis je crus entendre le bruit d'un sanglot.

Eh quoi, déjà ? Déjà la désillusion, le fléchissement sous le joug, l'amer regret de la fiancée un instant si vite oubliée ?

Il se redressa lentement, jeta au loin la

cigarette que ses doigts tenaient encore et, se détournant, reprit de son pas lassé le chemin du logis.

Je laissai un peu de temps s'écouler avant de revenir à mon tour et je rentrai par une autre porte, comme si je venais de l'intérieur, ne voulant pas qu'il pût croire que je l'avais surpris dans son lamentable état d'homme écroulé.



## XVII

Je ne vis Valentine que le surlendemain, au moment où nous nous réunîmes tous dans le grand salon pour la levée du corps.

Un bref et cérémonieux salut, de part et d'autre, et ce fut tout. Pascal me tendit une main que je serrai mollement, pressé de la laisser retomber. Derrière le char funèbre, je m'arrangeai pour marcher entre Pierre Harige et Paul, arrivé de la veille. Quand, après la cérémonie religieuse, la bière eut été descendue dans le caveau, je pris les devants en compagnie de mon beau-frère pour éviter encore le contact avec deux êtres qui avaient été les préférés de l'oncle.

Cependant, je dus les retrouver encore au déjeuner, puis un peu plus tard dans le salon où un notaire d'Uzerche vint nous lire le testament du défunt. Tous étaient favorisés.

Valentine héritait des Roches-Noires et de

trois millions, Pascal des quatre plus belles fermes et des bois. Pierre Harige recevait les deux autres fermes et M<sup>me</sup> Rambel deux millions. Quant au reste de la fortune – dix millions – l'usufruit en était donné à la tante Eugénie et la nue-propriété partagée – inégalement – entre ma belle-mère, Pierre Harige et Valentine, celle-ci bénéficiant encore de la plus grosse part.

– Eh bien, cette Valentine, elle peut dire qu'on lui a fait un traitement tout particulier, grommela le cousin Pierre, quand, après le départ du notaire, nous sortîmes du salon. On voit qu'elle était le chouchou de l'oncle. Et Pascal n'est pas mal partagé non plus, en dépit de son cousinage éloigné. Ces fermes rapportent gros ! Mais l'oncle avait pour lui un béguin de première classe, sans doute parce qu'il lui ressemblait physiquement, qu'il était, comme il le répétait avec complaisance, un vrai, un pur Harige.

Valentine ne s'attarda pas aux Roches-Noires, sa propriété désormais. Elle partit avant le dîner avec son mari, tous deux s'en retournant en voiture pour la Suisse où ils devaient villégiaturer

jusqu'au milieu de septembre. Les Bourdettes n'avaient pas reçu sa visite. Aux obsèques, sa belle-sœur et elle s'étaient saluées comme des étrangères. La veille, Jacques avait passé une partie de la journée avec sa sœur, visitant la propriété, examinant les comptes qu'elle lui soumettait. Quand je la revis, avant son départ, je la trouvai très soucieuse.

– Quelque chose ne va pas, je le sens, me dit-elle. Il a beau dire qu'il est heureux, parler sur un ton admiratif de la remarquable intelligence, des dons professionnels de sa femme, je ne trouve plus chez lui l'accent de sincérité qu'il avait pendant ses fiançailles. Puis il semble las, distrait, un peu indifférent à toute chose. Sa physionomie a vieilli, ne trouvez-vous pas ?

– Mais non, ma chère amie, vous vous montez l'imagination.

Elle soupira :

– Je voudrais bien que vous disiez vrai ! Ah ! mon pauvre Jacques !... mon pauvre fou ! Il s'est montré affectueux pour moi, mais ce n'est plus l'être confiant, spontané, qu'il était auparavant.

« Il y a quelque chose entre nous... quelqu'un... Puis – vous allez me dire encore que c'est une imagination – j'ai eu l'impression qu'il souffrait !

Je m'efforçai d'éloigner d'elle cette idée, qui s'accordait trop bien avec ce que j'avais vu l'avant-veille, dans le jardin des Roches-Noires. Mais je m'aperçus que je n'avais pas réussi à la persuader quand, au départ, elle me dit avec un accent douloureux :

– Marie-Claude a emporté notre bonheur. Je crois que Jacques le sent de nouveau maintenant.

\*

Je ne revis plus Valentine et son mari pendant les mois qui suivirent. M<sup>me</sup> Rambel, satisfaite de voir la carrière de son aînée en si belle voie, ne se plaignait pas que celle-ci fît seulement chez elle quelques apparitions. Marguerite ne souffrait plus de l'indifférence de sa sœur, trouvant autour d'elle toutes les affections capables de contenter

son cœur aimant. Elle avait maintenant, en outre, son fils, notre petit Guy. Valentine devenait pour elle de plus en plus lointaine. Mais moi, je gardais toujours vivantes en mon souvenir les révélations qui éclairaient d'un jour nouveau et terrible le passé de ma famille, l'âme de l'oncle et celle de Valentine.

Parfois, quand je regardais mon fils, une angoisse me saisissait. De par son père, de par sa mère, il portait en lui l'affreuse hérédité. Serait-il « un vrai, un pur Harige » comme disait l'oncle ? Ah ! quelle supplication, je jetais alors vers le Ciel ! Puis, éloignant ma pensée de ceux qui, délibérément, avaient livré leur âme comme une proie au satanique protecteur, je songeais à mon grand-oncle Julien, à ses luttes, à sa mort sanctifiée par le repentir. Nos enfants il les faudrait armer solidement, au point de vue spirituel et leur apprendre que, si tentée, si coupable que soit une âme, la grâce peut la saisir, l'enlever, la sauver jusqu'au bord de l'abîme. Oui, ne jamais désespérer, se dire que nul n'est perdu que s'il le veut bien, comme cette Valentine orgueilleuse dont la volonté forte

pouvait s'affranchir du fatal esclavage et qui s'y complaisait follement.

Gilberte était revenue pour l'hiver à Paris. Nous la voyions souvent et parfois, elle passait même quelques jours près de nous. Jacques faisait chez elle de brèves et rares apparitions.

Toujours, elle ressentait cette impression qu'il n'était pas heureux, quoique jamais il ne l'avouât. Elle avait changé, maigri, mais s'essayait courageusement à secouer sa tristesse.

– Il faut qu'il me trouve prête à l'accueillir, si un jour la vie lui devient impossible près de Valentine, disait-elle.

Je ne répliquais rien, mais je songeais que Valentine ne permettrait probablement jamais à son mari cette libération.

Nous eûmes, au début de mars, le mariage de Paul qui épousait une des filles de son colonel. Nous nous rendîmes pour cela à Dijon où il était en garnison. La veille du jour fixé pour notre retour, je reçus cette dépêche de Gilberte :

« Accident très grave arrivé à Jacques. Se

trouve chez moi. »

Après le premier moment d'émotion, nous nous demandâmes, Marguerite et moi, comment il se faisait que Jacques eût été transporté chez sa sœur, et non chez lui. Se trouvaient-ils ensemble au moment de cet accident ?

Nous partîmes tous deux le lendemain de bonne heure, laissant ma mère à Dijon, chez notre cousin le magistrat qui souhaitait la garder quelques jours.

En arrivant à Paris, nous nous rendîmes aussitôt chez Gilberte. La servante qui nous ouvrit avait une mine bouleversée.

– Monsieur est très mal ! dit-elle aussitôt. On vient de lui donner les sacrements.

– Mais qu'est-il arrivé ? demanda Marguerite.

– Il a été renversé par un camion, comme il traversait la rue pour venir ici... Que Madame et Monsieur entrent ; je vais prévenir Mademoiselle.

– Sa femme est-elle près de lui ? demandai-je, tandis qu'elle ouvrait la porte.

– Oui, monsieur. Mademoiselle lui a téléphoné

hier aussitôt après que le pauvre Monsieur a été porté ici. Elle est arrivée tout de suite et ne l'a plus quitté.

Dans le salon gris et bleu qui portait la marque du goût discret de Gilberte, sa table de travail demeurait telle qu'au moment où elle avait dû la quitter précipitamment pour courir au-devant de son frère blessé à mort.

La lampe du bureau que la servante venait d'allumer éclairait les papiers épars, le fichier, un livre entrouvert, des violettes, dans un vase de cristal, répandaient leur doux parfum.

Une porte s'ouvrit dans le fond de la pièce. Gilberte entra, vint à nous, les mains tendues. Elles étaient glacées, tremblantes, ces pauvres mains que je pressai longuement.

– Mon amie ! dit Marguerite en baisant le visage décomposé par la douleur, est-ce vraiment ?...

Un sanglot lui répondit. Nous l'entraînâmes vers un fauteuil où elle se laissa tomber. Alors, d'une voix altérée, méconnaissable, elle nous



conta la douloureuse chose. Des voisins ayant reconnu la victime, on l'avait fait porter chez elle. Un ami qui habitait en face, le colonel Teissier, avait demandé un médecin et téléphoné de la part de Gilberte à Valentine.

Jacques, atteint à la colonne vertébrale, conservait sa connaissance. Il avait murmuré, en voyant se pencher sur lui le visage affolé de sa sœur :

– Ma pauvre chérie, ce sera la dernière fois...  
Pardonne-moi.

Le médecin, après examen, ne laissait aucun espoir. Puis, était arrivée Valentine. Toujours impassible, mais blême et les yeux fixes, elle était entrée, s'était tournée vers le blessé, Jacques l'avait regardée, mais pas un mot n'était sorti de sa bouche.

– Un regard si étrange ! ajouta Gilberte, douloureux et... oui, plein de haine. Alors elle s'est redressée, sans avoir dit une parole, elle non plus. Depuis, elle est près de lui, elle le soigne, elle échange avec moi les mots indispensables ; mais entre eux, c'est le silence. Ils ne se parlent

que par leurs regards. Les siens, je ne peux les déchiffrer ; mais ceux de Jacques... Ah ! si je ne me doutais déjà qu'il a souffert par elle, je le saurais maintenant !

Les sanglots étouffaient sa voix.

Que dire, pour consoler cette douleur ? Des paroles de foi, d'espérance en étaient seules capables. Gilberte saurait heureusement les comprendre. Elle nous apprit que Jacques avait demandé les secours de la religion. Valentine s'était retirée pendant que le prêtre l'administrait et quand elle était revenue, sa physionomie paraissait plus fermée, plus rigide encore.

– Voulez-vous le voir ? demanda Gilberte. Il s'affaiblit et ne peut presque plus parler. Mais il vous aime bien, Marguerite, et sera heureux...

Les larmes lui coupèrent la parole.

Dans son ancienne chambre de garçon, le blessé reposait sur un lit de cuivre. Près de lui était assise Valentine, un livre ouvert sur les genoux. Sa sœur alla vers elle, l'embrassa en silence. Rien ne répondit à cet élan affectueux.

Écartant un peu son fauteuil, elle regarda avec une apparente impassibilité Marguerite se pencher vers le jeune mourant. Il souleva ses paupières bleuies, eut une sorte de sourire, et sa voix, faible comme un souffle, prononça :

– Guite !

Tous les heureux jours de sa première jeunesse étaient évoqués dans ce diminutif donné à la petite amie d'enfance.

– Mon bon, mon cher Jacques !

Marguerite mettait un baiser sur le front moite. De nouveau, les lèvres sèches eurent ce même pathétique petit sourire. Puis je saisis ces mots prononcés par la voix sans timbre, lointaine, comme si déjà elle venait d'outre-tombe :

– Adieu, je vais retrouver Marie-Claude. Elle m'a pardonné. On pardonne toujours dans le ciel.

Je jetai un coup d'œil vers Valentine. Elle avait dû entendre. Sa bouche se crispait et le livre que tenaient ses mains glissa à terre.

Je me baissai, le ramassai, le lui tendis. Elle le prit sans un mot. Nos regards se croisèrent et je

lus dans le sien un glacial défi.

Épuisé par cet effort, Jacques, maintenant, fermait les yeux. Il y avait déjà en lui la sérénité de l'être qui n'est presque plus de la terre, qui s'en détache tout naturellement, pour aller vers les régions plus hautes de l'immortalité. Absous et pardonné, il partait joyeusement, s'abandonnant à la miséricorde, délivré des liens dont l'avait subtilement enserré l'amour de Valentine.

Debout à quelques pas du lit, Gilberte mordait son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

## XVIII

Nous accompagnâmes cette pauvre amie en Corrèze où son frère devait être inhumé dans le cimetière de Marjac. Ainsi, son corps allait reposer près de Marie-Claude. Telle était sa volonté, exprimée dans un testament que l'on trouva après sa mort.

Tandis que nous logions aux Bourdettes, Valentine et Paul se trouvaient aux Roches-Noires. La veuve conservait une impassibilité dont nous n'étions pas dupes, nous qui savions avec quelle passion tenace, capable de briser tout obstacle – Gilberte et moi en possédions la preuve – elle avait aimé Jacques.

Elle quitta le château dès la cérémonie terminée, emmenant Paul dans sa voiture et sans revoir sa belle-sœur. Marguerite et moi nous attardâmes aux Bourdettes une quinzaine de jours, pour tenir compagnie à Gilberte, déprimée

par le chagrin. Chaque matin, elle se rendait au cimetière et fleurissait la tombe de son frère. Je l'accompagnais parfois. Elle me parlait des jeunes années de Jacques, de son aimable caractère, de ses goûts d'artiste.

— En ces derniers mois, il ne semblait plus s'intéresser à rien. Je lui demandais parfois s'il avait été voir telle exposition, entendre tel concert. Il me répondait : « Oh ! non, je n'y ai pas pensé » ou bien : « J'y ai été avec Valentine. Ce n'était pas mal. » Mais on sentait qu'il devenait indifférent à tout comme un malade de corps et d'âme.

Malade, oui, de cette étrange torpeur morale dont j'avais déjà eu deux exemples en la tante Eugénie et la mère de Pascal. Mais aussi, je crois, malade du remords d'avoir un moment oublié Marie-Claude et surtout, surtout de l'horreur d'avoir épousé Valentine si, comme je le supposais, il avait enfin compris, dans l'existence près d'elle, que nous ne l'avions pas accusée sans motif.

Et tout cela, — elle l'ignorait, la pauvre

Gilberte – l'avait probablement conduit à chercher la mort. Au lendemain des obsèques, le colonel Teissier m'avait appris que, sortant de chez lui au moment où Jacques allait traverser la rue, il avait très bien vu qu'il ne faisait rien pour éviter le camion.

Agissait-il en pleine conscience, ou bien dans un instant d'égarement, une sorte de soudaine folie provoquée par la secrète souffrance qui devait lui ronger l'âme ? Je penchais plutôt pour cette seconde hypothèse, ne croyant pas qu'il aurait choisi précisément de mourir sous les fenêtres d'une sœur qu'il chérissait toujours en dépit des apparences.

Comme de coutume, au milieu d'avril, Gilberte, revenue à Paris un peu après les obsèques, partit pour regagner les Bourdettes. Elles lui appartenaient complètement, Valentine ayant refusé la part qui lui revenait dans la succession de Jacques. À ce propos je me souvins qu'après la mort de Marie-Claude, elle avait montré une parfaite indifférence – peut-être même un soulagement – quand avait été connu le

testament de ma cousine qui ne lui attribuait rien.

Ainsi, elle n'avait pas du moins l'esprit de lucre et l'avarice qui caractérisaient certains Harige.

Si l'horreur de son crime demeurait sans excuse, du moins n'y joignait-elle pas ces basses passions qui faisaient agir l'oncle et Pascal, qui les rendaient si profondément méprisables.

Pas plus qu'auparavant je n'avais maintenant l'occasion de la rencontrer. Marguerite était allée la voir deux fois. Elle l'avait trouvée maigrie, le visage creusé. Mais rien dans ses paroles, dans sa froideur, ne décelait qu'elle éprouvât quelque souffrance. Sa clientèle augmentait, elle était surmenée, disait-elle, quand sa mère lui faisait remarquer cet amaigrissement.

Cet été là nous passâmes les vacances en Savoie avec ma mère et ma belle-mère, celle-ci n'ayant plus l'obligation du séjour aux Roches-Noires. Gilberte vint nous y rejoindre et, pour lui complaire, Marguerite et moi, avec notre fils, l'accompagnâmes aux Bourdettes où nous avions l'intention de rester quinze jours. Ce fut là que



nous parvint une lettre de M<sup>me</sup> Rambel, rentrée à Bellevue, qui nous annonçait que Valentine avait vendu sa clientèle et allait partir pour le Chili où un psychiatre autrichien, le docteur Malduss, fondait une maison de santé au pied des Andes, dans un climat admirable, pour y traiter les malheureux déments selon une méthode découverte par lui. Valentine serait son assistante, dirigerait les infirmières, pour une part des religieuses. « Cette décision inattendue va sans doute bien vous surprendre aussi, mes enfants, ajoutait M<sup>me</sup> Rambel. Valentine, à son habitude, ne m'a donné aucun motif de ce changement d'orientation, assez incompréhensible, étant donné la belle situation qu'elle avait déjà. Peut-être vous en apprendra-t-elle davantage quand vous la verrez, dans quelques jours, car elle a l'intention de se rendre aux Roches-Noires mettre ordre avant son départ aux affaires de la propriété. »

– J'en doute, dit Marguerite, lorsqu'elle eut achevé cette lecture. Elle n'a jamais été plus confiante avec moi qu'avec d'autres. Mais je ne suis pas trop surprise – autant que je puis la

connaître – de sa décision : s'éloigner des chemins battus. Dans la compagnie de ce médecin, un savant, un chercheur, elle trouvera des motifs d'étude, d'enrichissement professionnel. C'est là sa passion, du moins celle qui lui reste. Car elle avait Jacques. Et je me demande si elle ne part pas, si elle ne brise pas avec toute sa vie antérieure parce qu'elle souffre trop et ne peut plus vivre là où elle a vécu avec lui.

– Tu lui prêtes peut-être une sensibilité un peu excessive, Marguerite.

– Peut-être. Mais nous pensions aussi qu'elle était incapable d'aimer. Alors, que savons-nous d'elle, au fond ?

Oui, que savons-nous ? De quoi était-elle capable cette singulière Valentine ? Dans le mal, je n'ignorais pas jusqu'où elle avait pu aller. Mais quelles possibilités de régénération morale existaient en cette âme obscure ?

La perspective de la revoir ne me souriait guère. J'espérais que son séjour aux Roches-Noires aurait lieu après notre départ. Il n'en fut

rien. Un matin, le domestique demeuré comme gardien au château avec Laurentine, la cuisinière, apporta un billet dans lequel Valentine informait sa sœur qu'elle était arrivée.

Marguerite alla la voir dans l'après-midi. Elle la trouva en conférence avec le notaire d'Uzerche qu'elle chargeait de régir la propriété pendant son absence. Naturellement, comme l'avait prévu sa sœur, elle ne lui donna d'autre raison de son départ que celle-ci : la perspective d'études intéressantes et de découvertes susceptibles de faire faire un grand pas au traitement de la démence.

– Elle nous invite à déjeuner demain avec elle, ajouta Marguerite. Et elle m'a demandé d'amener Guy, qu'elle ne connaît pas.

Je retins le refus qui me montait aux lèvres. Évidemment, il m'était impossible de le formuler. Marguerite ne l'aurait pas compris, croyant toujours à une simple antipathie de ma part fondée sur la nature toute particulière de sa sœur. Mais je songeai avec irritation : « Elle a de l'aplomb, cette Valentine, sachant ce que je pense

d'elle ! »

Je suppose qu'elle dut lire ces sentiments sur ma physionomie, quand j'entrai le lendemain dans le salon des Roches-Noires, car sa bouche eut un demi-sourire sarcastique tandis que son énigmatique regard se posait sur moi. Elle ne me tendit pas la main et se laissa embrasser par Marguerite, selon sa coutume. Puis elle considéra l'enfant blotti entre les bras de sa mère.

– Ce n'est pas un Harige, dit-elle brièvement.

– Oh ! non !

La réplique s'échappait spontanée, avec un accent d'allégresse, des lèvres de Marguerite.

Valentine lui jeta un singulier regard et dit du même ton bref :

– Tu as raison de t'en réjouir.

Le déjeuner fut assez morne comme il était à prévoir. Je ne me sentais pas disposé à la conversation et les deux sœurs avaient trop peu de points de contact pour donner vie à leur entretien. Ce fut un soulagement pour moi – et pour Marguerite aussi, je pense – quand nous

quittâmes la table.

Comme naguère, le café fut servi sous la pergola. Il avait plu la veille et le ciel restait orageux, l'air lourdement humide. Valentine versa le café, puis s'assit et prit son porte-cigarettes dans le sac posé près d'elle.

– J'ai l'intention de léguer les Roches-Noires à votre fils, dit-elle sans préambule.

À cette annonce, nous restâmes tout d'abord sans paroles. Puis Marguerite s'écria :

– Que nous racontes-tu là, Valentine ? Tu peux te remarier, avoir des enfants...

– Jamais.

Ce mot tomba avec une glaciale décision.

– On ne peut savoir, à ton âge...

– Je sais, moi...

Tout en parlant, Valentine me tendait son porte-cigarettes. Je pris une de celles-ci machinalement. Toute mon attention se concentra sur cette physionomie fermée, plus indéchiffrable que jamais.

– ... Il y a une chose que je dois vous apprendre : la mission que je remplirai là-bas près du docteur Malduss comportera une grande part de danger.

Elle fit jaillir la flamme de son briquet, alluma posément sa cigarette et reprit de la même voix égale :

– La méthode de Malduss, appliquée à des êtres n'ayant jamais eu de crises de folie furieuse, ne présente aucun aléa de ce genre. Il n'en est pas de même pour les autres. Ils peuvent être guéris, radicalement guéris, mais certains passent par des phases terribles et deviennent momentanément de véritables bêtes féroces.

« Deux fois, Malduss a failli être tué. Une religieuse a péri étranglée. Maintenant, le docteur ne veut plus que les infirmières s'occupent des malades pendant cette période dangereuse. C'est lui et moi qui nous en chargerons, jusqu'à ce qu'il ait mis complètement au point son traitement en éliminant ce grave inconvénient. Il espère y parvenir. En attendant, il a fait le sacrifice de sa vie. Naturellement, il en sera de

même pour moi.

– Oh ! Valentine !

Marguerite jetait ce cri en saisissant la main de sa sœur.

– ... Mais c'est affreux ! À ton âge, courir de pareils risques !

– Il y a des choses plus affreuses.

Quelle glaciale amertume dans cette voix !

– ... À mon âge ? Je n'ai pas d'âge, je n'en ai jamais eu, je crois.

Comme c'était vrai ! Comme elle se jugeait lucidement !

Marguerite la regardait d'un air désolé. Sa main qui ne tremblait pas porta la cigarette aux lèvres maintenant dépourvues de fard et qui, seules, avaient comme un léger frémissement. Après avoir lancé quelques bouffées, Valentine reprit :

– Mieux vaut ne rien dire de cela à notre mère. Elle n'est pas très sensible mais elle s'inquiéterait quand même un peu. C'est tout à fait inutile.

– Ah ! bien sûr ! dit Marguerite. Mais c'est héroïque, ce que tu fais là ! C'est très beau !

Valentine avait remis la cigarette entre ses lèvres. Ses paupières mates s'abaissaient, je ne pouvais plus voir son regard. Un grand silence, maintenant, pesait sur nous. Une guêpe bourdonnait dans le chèvrefeuille mêlé aux rosiers sur les arceaux de la pergola. Autour de nous, dans l'air moite, glissait le délicat parfum des fleurs jaunes au cœur pourpré.

L'apparition, au seuil du logis, de la bonne portant Guy rappela Marguerite à ses devoirs de nourrice. Elle s'éloigna et nous demeurâmes en tête à tête, Valentine et moi.

J'allumai une cigarette, toujours machinalement. Valentine continuait de fumer, les yeux mi-clos. Je la regardais, nette et correcte dans sa robe de voile noir bien coupée. Ses cheveux avaient perdu leur brillant factice et ses joues leur coloration rose. Muet avec du deuil de son cœur, que rien maintenant n'attachait plus aux menues faiblesses de la femme.

Elle releva les paupières, me regarda et je



remarquai seulement alors un cerne bleuâtre sous ses yeux.

– J’ai quelque chose à vous demander, Bernard. Profitons de ce que Marguerite n’est pas là, car je suppose que vous ne lui avez rien dit de... ce que vous avez découvert ?

– Rien, en effet.

Elle posa la cigarette à demi consumée dans un cendrier, puis croisa les mains sur son genou, en continuant d’attacher sur moi ses yeux énigmatiques.

– Avez-vous appris quelque chose sur la mort de Jacques ? Quelqu’un a-t-il pu vous dire comment... cela s’est passé ?

– Oui.

– Eh bien ?

J’hésitai un moment. Mais pourquoi la ménager, elle qui n’avait pas reculé devant le meurtre ? D’ailleurs, elle possédait assez d’énergie pour supporter le choc.

– Le colonel Teissier a tout vu. Il m’a affirmé que Jacques n’a rien fait pour éviter la mort.

La bouche eut un petit tremblement, les belles mains serrèrent un peu plus fort le genou. Mais la voix conservait son timbre habituel en disant :

– C’est bien ce que je pensais.

– Pourquoi le pensiez-vous ?

Elle ne détourna pas les yeux de mon regard, qui cherchait à saisir quelque chose du secret de cette âme close et, à ma grande surprise, répondit à ma question avec une froide sincérité :

– Parce que je savais qu’il songeait à mourir, ne pouvant plus vivre près de moi.

– Il vous l’avait dit ?

– Il n’avait pas besoin de me le dire. J’ai suivi, jour par jour, le changement qui se produisait en lui. Je comprenais que tôt ou tard je le perdrais, d’une façon ou d’une autre.

Elle fit une pause, le regard un instant tourné vers l’horizon chargé de nuées orageuses. Son profil anguleux avait la frigidité d’un masque de pierre. Mais j’avais l’impression qu’elle tendait toute son énergie pour dominer une rongante souffrance morale.

– ... Si vous ne lui aviez rien dit, Gilberte et vous, il n'aurait pas eu l'idée de... de cela !

Elle tournait vers moi des yeux où montait un violent reproche.

– C'était notre devoir, Valentine.

– Oui. Et le mien, c'était de renoncer. Mais je voulais Jacques, et je l'ai eu. Croyez-vous donc que je regrette, aujourd'hui ?...

Elle me regardait d'un air de furieux défi.

Je répondis avec douceur :

– Pas encore, Valentine.

– Pas encore, non... jamais, sans doute.

Je ne répliquai rien. J'aurais pu lui dire que, déjà, elle avait fait un pas vers sa rédemption par cette offrande de sa vie. Mais je sentais que l'orgueil si vivant en elle se cabrerait, à ces seuls mots. Elle ne voulait certainement pas qu'on crût à une fuite vers une autre vie où elle pourrait se dépouiller de son lourd passé, fût-ce en trouvant la mort.

Lut-elle cependant quelque chose de ma

pensée, dans mes yeux ? Peut-être, car elle baissa les paupières, laissa passer un grand silence et dit enfin avec un calme émouvant par tout ce qu'il sous-entendait :

– Je n'aurais pu vivre autrement, Bernard.

De toute mon existence, je n'oublierai le pathétique désespoir de son regard, à ce moment-là, et le long tremblement de ses lèvres.



Cet ouvrage est le 310<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.